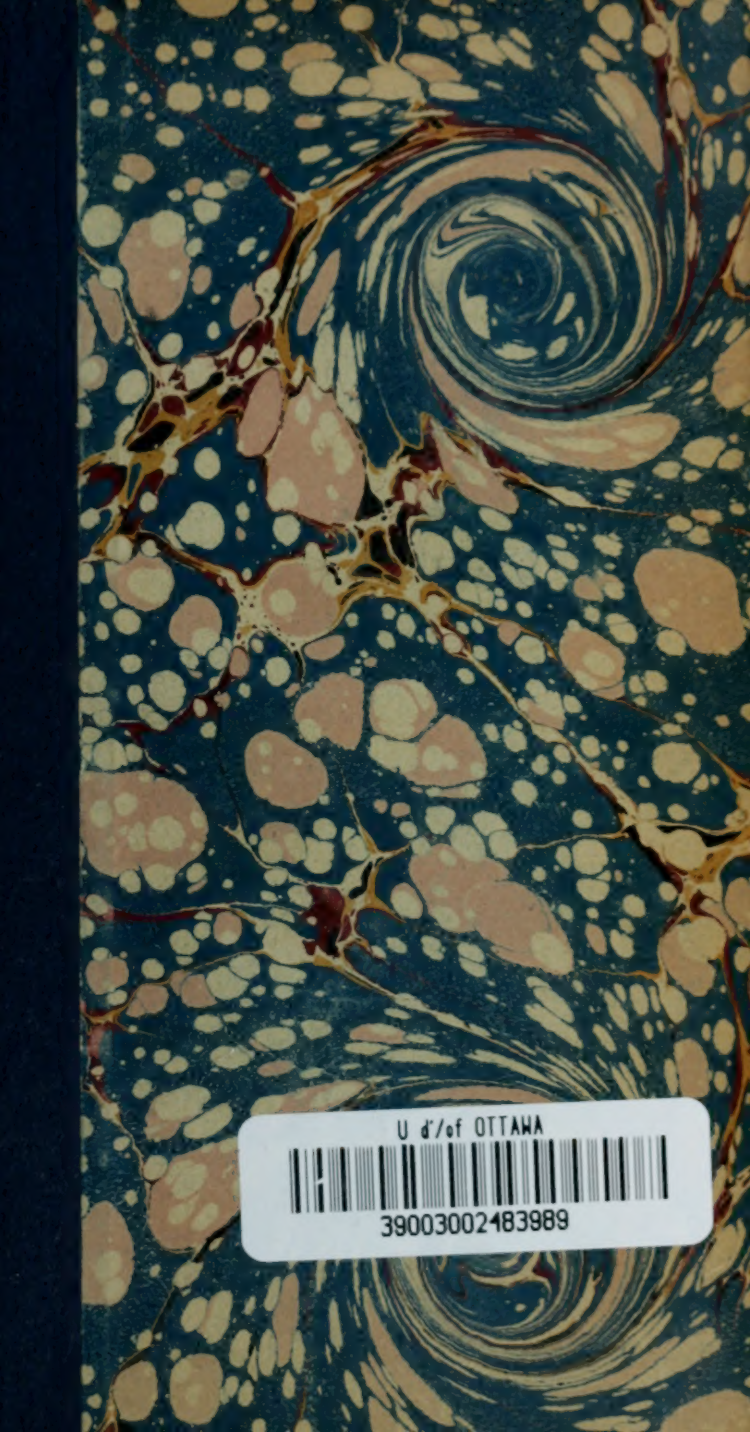

U d'/of OTTAWA
39003002483989

PAUL HERVIEU

THÉATRE COMPLET

THÉATRE COMPLET

DE

PAUL HERVIEU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I. Point de Lendemain. — Les Paroles restent. Les Tenailles. — La Loi de l'Homme.

II. L'Enigme. — La Course du Flambeau. — Théroigne de Méricourt.

SOUS PRESSE

III. Le Dédale. — Le Réveil. — Modestie. Connais-toi.

Il a été tiré à part :

DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SUR PAPIER DE HOLLANDE
ET DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SUR PAPIER DU JAPON

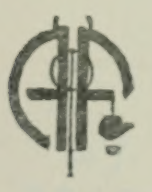
PAUL HERVIEU

de l'Académie Française

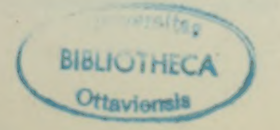
THÉATRE COMPLET

II

L'Énigme — La Course du Flambeau
Théroigne de Méricourt



PARIS
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
Rue du Saint-Gothard, 18-20



L'ÉNIGME

PIÈCE EN DEUX ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 5 novembre 1901 *.*

* Ecrite, et reçue par le Comité de Lecture, en 1899.

À MADAME JULIA BARTET

CRISTAL ET BRONZE DE L'ART DRAMATIQUE

Hommage

de très reconnaissante admiration.

P. H.

PERSONNAGES

RAYMOND DE GOURGIRAN . . .	MM. SILVAIN.
MARQUIS DE NESTE	LE BARGY.
GÉRARD DE GOURGIRAN	PAUL MOUNET.
LAURENT, garde-chasse	RAVET.
VIVARCE.	HENRY MAYER.
UN DOMESTIQUE	LATY.
LÉONORE DE GOURGIRAN. . . .	Mmes BARTET.
GISELLE DE GOURGIRAN	MARTHE BRANDÈS.

A la campagne, de nos jours.

L'ÉNIGME*

ACTE PREMIER

Un salon, dans un pavillon de chasse datant du XVe siècle. — A gauche, au premier plan, une étroite fenêtre ne s'ouvrant pas, à vitraux et à meneaux de pierre ; au second, obliquement, une porte en arceau profond donnant sur le jardin. — Au fond, une haute cheminée surmontée d'un portrait de famille. — A droite de la cheminée, une baie fermée par une portière de vieille tapisserie. — A droite, au premier plan, une bibliothèque ; au second, une porte. — Tables, sièges, lampes allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, *puis* GÉRARD, *puis* RAYMOND, *entrant l'un après l'autre par la porte de droite, second plan.*

GÉRARD

Bonsoir, Laurent.

LAURENT

Le domestique m'a fait entrer ici. J'avais demandé à voir l'un de ces messieurs, quand ils auraient fini leur dîner...

GÉRARD.

Oui, c'est bien. (*Entrée de Raymond.*) Voici mon frère aussi. Nous te recevons avant que l'on soit revenu de table. Si tu n'en as que pour quelques minutes, tu ne nous déranges pas... Qu'est-ce qui t'amène ?

LAURENT.

Monsieur Gérard, je sais aujourd'hui quels sont ceux qui braconnent sur le domaine : c'est toute une bande de charbonniers, qui campent en ce moment sur la lisière des hêtres.

RAYMOND.

Il ne s'agit pas d'être renseigné sur eux, mais de leur mettre la main au collet.

LAURENT.

Monsieur Raymond, je m'emploierai à ça, cette nuit. Mais j'aurai affaire à des gens comme il n'y en a pas de pires. Alors donc, s'il doit m'arriver que j'y sois de ma peau, j'avais besoin que ces messieurs sachent d'avance à qui la faire payer. A présent, je m'en rapporte à eux, et voilà qui est dit.

GÉRARD.

Tu seras bien assisté de ton camarade ?

LAURENT.

Il est rentré malade, avant la soupe. Il ne tient pas debout. Il ne se retrouvera pas sur pied, sans doute, avant deux ou trois jours.

RAYMOND.

Eh bien ! attends qu'il soit rétabli. Ne te risque pas à opérer sans compagnon contre des malfaiteurs dangereux.

LAURENT.

Est-ce que je peux les laisser, cette nuit, jeter le traîneau, comme j'ai appris qu'ils y comptent, sur tout ce pauvre gibier, dans le quartier des Cinq Champs et dans celui du Moulin-Brûlé !

RAYMOND.

Nos meilleures remises !... Les canailles !...

GÉRARD.

Tu as raison, Laurent, on ne les laissera pas faire ! (*A Raymond.*) Nous l'escorterons, hein ?

RAYMOND.

Parbleu, oui !... (*A Laurent.*) A quelle heure faudra-t-il être en route ?

LAURENT.

Comme ces gens-là travailleront aussitôt après le coucher de la lune, j'ai décidé de partir sur les quatre heures et demie.

RAYMOND.

A cette heure-là, viens nous prendre devant le perron. Nous déciderons s'il faut emmener un chien. Je descendrai une lanterne que j'ai là-

haut. Et maintenant, va faire un somme... Qu'est-ce qui te retient?

LAURENT.

Vrai, si ces messieurs me permettaient d'avoir une opinion, ce serait qu'ils restent tranquillement couchés... Là-bas, on peut leur tirer dessus...

RAYMOND.

Eh bien! nous serons trois à riposter. Tu ne trouvais pas mauvais pour toi d'aller seul.

LAURENT.

Moi, je suis garde, je suis commandé par mon service.

GÉRARD.

En face des coups de feu, il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs : il y a ceux qui marchent et ceux qui flanchent... Est-ce compris?

LAURENT.

Oh! je sais bien que ces messieurs n'ont pas froid aux yeux!

GÉRARD.

Bon!... Alors, mon garçon, à tout à l'heure.

RAYMOND.

Et, comme nous, charge ton fusil avec du gros plomb.

LAURENT.

Monsieur Gérard, monsieur Raymond, à quatre heures et demie de la nuit, votre garde Laurent sera là. (*Il sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE II

GÉRARD, RAYMOND.

GÉRARD.

Tenons nos femmes dans l'ignorance de notre expédition.

RAYMOND.

Oui, certes ! Elles pourraient s'en alarmer plus que de raison. Arrangeons-nous pour que, dans la paix de leurs chambres, elles ne se doutent pas que nous sortons des nôtres.

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONORE, *entrant par la droite, second plan, au bras du* MARQUIS DE NESTE, *puis* GISELLE, *entrant au bras de* VIVARCE, *puis* UN DOMESTIQUE, *apportant le courrier.*

LÉONORE.

On peut entrer?... Il n'y a plus avec vous de

grosses bottes, ni de casquette sentant le velours mouillé ?

GÉRARD.

Non, ma femme.

GISELLE.

Vous en avez terminé avec les rapports de chasse ?... les organisations de chasse ?...

RAYMOND.

Oui, ma femme... (*Il reçoit le courrier des mains du domestique et lit d'abord les adresses des bandes de journaux.*) « Marquis de Neste... Marquis de Neste... » (*Au marquis.*) Mon cousin, voici vos journaux. (*Tendant une lettre à Gérard.*) De l'armurier, pour toi. (*Tendant une lettre à Vivarce.*) « Monsieur de Vivarce, en résidence chez Messieurs de Gourgiran... »

VIVARCE.

Je reconnais le style précis de mon notaire.

RAYMOND.

Et puis, pour madame de Gourgiran... madame de Gourgiran... (*S'adressant aux deux jeunes femmes.*) Des prospectus à vous partager.

LE DOMESTIQUE.

Le facteur demande s'il y a des lettres à remporter.

RAYMOND.

Faites-le attendre. J'ai un petit reste de correspondance à terminer. (*Il sort par le fond.*)

GÉRARD, *ayant achevé de lire sa lettre.*

Moi aussi, il faut que je récrive pour cette commande de cartouches... *(Le domestique sort par la droite, second plan.)* Vous nous excusez n'est-ce pas? *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE IV

NESTE, VIVARCE, GISELLE, LÉONORE.

GISELLE

La chasse ! toujours la chasse !...

VIVARCE, *aux femmes.*

Comment empêcheriez-vous ces murs eux-mêmes de vous en parler, de vous en rebattre les oreilles, puisqu'ils ont, de naissance, constitué un rendez-vous de chasse ?

NESTE.

Oui, c'est bien ainsi que cette demeure est qualifiée sur les anciens papiers qui témoignent d'un don royal aux ancêtres de Raymond et de Gérard : *Rendez-vous de chasse du roi Charles...* Mais mon imagination, à moi, choisit ; et elle écoute, dans ces murailles, moins des souvenirs de chasse que des souvenirs de rendez-vous.

VIVARCE.

Vous supposez que, de règne en règne, ces

lambris auraient reçu les soupirs d'Agnès Sorel ? de Diane de Poitiers ? de la belle Fosseuse ?...

NESTE.

Mes suppositions sont plus téméraires encore : cette retraite cachée au cœur des bois, les percées profondes par lesquelles on y parvenait, non loin d'un château de la Cour, tout cela me fait songer à du secret plus raffiné, à des maîtresses moins avouées que celles en titre... A mon sens, un mystère particulier se respire en ce lieu si discrètement isolé !... Et je me dis que le caprice royal devait s'en servir pour y tromper les favorites elles-mêmes, dans des liaisons qu'ignorerait l'histoire, avec telle ou telle amoureuse à jamais inconnue.

LÉONORE.

Ah ! mon cousin, faut-il que vous ayez l'immoralité dans les moelles pour évoquer ici un autre démon que celui auquel obéissent nos maudits chasseurs de maris !... Mais cet édifice, où ils nous tiennent six mois par an, n'a jamais pu avoir qu'une seule raison d'être : sa proximité de forêts à chevreuils, d'étangs à sarcelles et de plaines à perdreaux.

GISELLE.

Et, par respect d'un bâtiment historique, nous nous sommes interdit de rien y changer... Comme c'est commode de n'avoir sous ce toit que les quatre chambres nécessaires à nos deux

ménages, et une petite piécette qui ne pourrait même pas servir à coucher une chambrière, puisque c'est une antichambre pour entrer chez Léonore et chez moi !... Il nous a fallu construire, pour nos gens de service, des logements à part... *(Souriant à Neste, puis à Vivarce.)* Et notre hospitalité souffre de reléguer, dans une annexe, les chers invités qui veulent bien nous venir.

VIVARCE.

Ah ! ce sont surtout vos enfants que vous regrettez de n'avoir pas sous l'aile...

GISELLE.

Mes garçons et celui de Léonore, heureusement, sont trois petits hommes déjà. Et le pavillon où ils habitent là, avec leur précepteur, est tout de même bien près.

LÉONORE, *se couvrant la tête d'une dentelle.*

Il n'est que temps, Giselle, d'aller leur dire bonsoir. *(Elle sort par la porte du jardin.)*

GISELLE, *à Léonore.*

Je vous suis... *(Aux autres.)* Nous vous laissons seuls pendant quelques minutes. N'en profitez pas pour dire trop de mal de nous ! *(Elle sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE V

NESTE, VIVARCE.

NESTE.

Les chères mignonnes !... Je ne leur veux que du bien. En épousant mes jeunes cousins, elles m'ont recréé une famille. Puisque la femme dont je suis veuf ne m'a point donné d'enfant, ma race ne va survivre qu'en ligne collatérale, par Raymond et Gérard. D'ailleurs, ils sont dignes de mon estime et de mon héritage. Je les crois eux-mêmes bien intentionnés envers moi ; et je me flatte qu'ils n'aient point trop hâte de me voir mourir...

VIVARCE.

Certes !... Quelle idée !...

NESTE.

Oh ! pourtant, si tout à l'heure ils me retrouvaient frappé d'apoplexie dans ce fauteuil, je préfère ne point me dépeindre la figure qu'ils feraient... Non, je vous assure, pour des chasseurs aussi déterminés, il y aurait tout de même une sensation de victoire à étendre, sur le carreau, le gros gibier que je suis.

VIVARCE.

Vous calomniez leurs cœurs !

NESTE.

Vous êtes leur ami depuis le collège ; vous êtes à présent devenu leur inséparable : ce serait votre rôle de les défendre si je les attaquais. Mais je plaisantais ; et je n'ai en vue que de vous édifier, d'abord, sur une notable différence entre mon tempérament et le leur.

VIVARCE.

Je m'en suis bien aperçu tout seul.

NESTE.

N'est-ce pas ? On ne croirait point que nous sortions d'une même souche, ni physiquement, ni moralement... Vous souriez ?

VIVARCE.

Non pas !

NESTE.

Si !... Vous avez lu quelque part que la plus aimable de mes grand'mères, issue de l'auteur commun entre les Neste et les Gourgiran, fréquenta jusqu'à l'excès Crébillon le fils et Rousseau, d'Alembert et le jeune chevalier de Parny. Et vous pensez que, par là, mon sang s'additionna de philosophie naturelle et de libertine indulgence ? Peu importe !... Ce qui est certain, c'est qu'ici je ne me plais que dans le frou-frou de femmes dont mes jolies cousines entourent ma vieillesse. J'aime à considérer leurs gestes harmonieux, leurs corsages précis, leurs robes éva-

sives, ce qu'elles ont d'idéal par les yeux, et de félin, avec leurs blanches dents, leurs brillantes crinières où, sans doute, on s'électrise les doigts. Le spectacle de ces deux créatures me fait retrouver mes souvenirs les plus aigus de ce que m'a révélé leur sexe ordinairement incompris, toujours énigmatique... (*D'un ton subitement grave.*) Enfin j'en voulais venir à ceci : c'est que je m'émeus, je m'inquiète, je m'exaspère à les voir si semblables de sagesse apparente, quand je me répète que l'une d'elles, dans sa vie d'aujourd'hui, d'hier, de demain, cache la plus ténébreuse intrigue...

VIVARCE.

Ah bah !... vous m'étonnez !

NESTE, *avec autorité.*

Non !... J'aurais gardé cette observation pour moi, si j'avais risqué de vous apprendre quelque chose.

VIVARCE.

Que prétendez-vous dire ?

NESTE.

Que le héros de l'aventure où l'une de ces folles est engagée, c'est vous.

VIVARCE.

Moi !... En vérité, je me demande dans quel esprit vous vous livrez à cette plaisanterie ?... et comment je dois la prendre ?

NESTE.

Il y a quelques nuits de cela, — à mon âge, on a de l'insomnie ; et puis, les cloisons de notre chalet sont minces et sonores, — je vous ai entendu descendre... passer dehors...

VIVARCE.

Erreur !

NESTE.

J'ai soulevé mes rideaux et je vous ai vu : le clair de lune était vif, mais vous le braviez, sans doute en pensant qu'il était plus de minuit, que tout le monde se couche ici comme les poules et devait dormir... Vous vous êtes dirigé vers cette maison. Vous avez gravi le perron qui est là. Vous n'avez eu qu'à toucher à cette porte (*Il indique la porte du jardin.*) pour qu'elle cédât. Et mon cœur de vieil amoureux de l'amour a frissonné lorsque, sur votre disparition, ces deux battants se sont hermétiquement rejoints. Il m'a semblé que je voyais se refermer la gueule du loup sur vous... et sur elle...

VIVARCE.

Elle, qui ?

NESTE.

Léonore ou Giselle, l'une des deux, parbleu !. . Mais laquelle ?... Laquelle revient ici, dans la solitude et l'ombre des nuits, pour défaire la clôture, ôter la barre de cette porte ? (*Il indique de nouveau la porte du jardin.*)... Depuis ce que j'ai décou-

vert, j'ai surveillé en vain leurs allures, leurs intonations, quand elles s'adressaient à vous... Tout à l'heure encore, j'en étais jusqu'à tâcher de lire sur le visage de leurs maris : lequel?... Mais ils sont taillés sur un modèle identique : mâles rudes et loyaux, respirant la sérénité conjugale, n'ayant ni un défaut spécial à l'un ni un mérite personnel à l'autre qui différencie leur fraternité. Ils ont les mêmes titres à n'être pas trompés... ou à l'être... Quelle est celle de leurs femmes dont ce type d'homme ne fait pas totalement l'affaire?... Est-ce Giselle? est-ce Léonore? qui a le ferment d'infidèle curiosité dans son cœur, dans sa cervelle, ou dans ses flancs?... Chose indéfinissable! Eternel féminin!...

VIVARCE.

Allons! vous êtes un rêveur : vous avez rêvé toute cette histoire nocturne.

NESTE.

J'ai veillé jusqu'à votre retour. Il était près de cinq heures! Le soleil allait se lever, les gens aussi... Je n'obéis pas à l'envie de vous entraver, je n'ai point de jalousie sénile, croyez-moi, contre les bonheurs des jeunes gens... Mais vous savez bien quels hommes sont mes cousins! Je vois revivre sous leurs traits (*Désignant un portrait.*) leur aïeul, Lothaire de Gourgiran, qui fut un lion des batailles et mourut en odeur de sainteté, léguant aux indigents toute sa fortune. Toutefois, attentif

de son vivant à la faire respecter dans les moindres détails, il voulut rétablir l'ancien édit qui, pour un lièvre braconné sur la seigneurie, ordonnait de crever les yeux... De pères en fils, tous les Gourgiran sont ainsi âpres dans la revendication de ce qu'ils considèrent comme étant bien à eux. Ah! ne vous laissez pas surprendre, ni vous, ni la petite amie, par celui à qui vous faites tort. Que ce mari-là se nomme Gérard ou Raymond, c'est un gaillard sanguin, bon buveur, grand mangeur, qui bâille le soir, mais qui, dès le petit matin, j'imagine, est alerte et dispos... Que, d'aventure, il pense à sa femme! C'est son bon plaisir : il veut, il vient...

VIVARCE, *avec horreur.*

Taisez-vous!

NESTE, *interloqué.*

Pardon!... Je ne croyais pas être en présence d'un sentiment si exclusif. Je concevais un... attrait de personnes... dans le style du dix-huitième siècle...

VIVARCE.

Vous n'êtes autorisé à rien conclure, pour un mouvement d'impatience que vous avez provoqué!

NESTE.

J'ai la conviction profonde qu'avec une malheureuse enfant vous courez, tous deux peut-être, à votre perte. Voilà pourquoi j'insiste, sans

me rebuter. Les faits, je sais sans vous, malgré vous, qu'ils existent : votre discrétion n'a donc rien à faire ici. Quand je vous parle dans l'intérêt vital d'une femme qui vous est chère, votre amour doit m'écouter et me répondre.

VIVARCE.

Que prétendez-vous ajouter?

NESTE.

Eh bien! faites un grand effort: renoncez à elle.

VIVARCE.

Jamais!

NESTE.

Mais vous y serez contraint un de ces jours!... Dans cette existence de campagne, si limitée en ressources, où l'on vit un peu tous comme dans une maison de verre, vous ne pouvez manquer de vous faire surprendre. Et si vous en échappez, il faudra bien alors vous séparer d'elle. Vous n'avez jamais eu, je suppose, le projet de l'enlever?

VIVARCE.

Cent fois, j'ai eu ce projet!... Ou bien, plutôt que de la partager, je la menaçais, à travers mes larmes et les siennes, de m'en aller seul au loin. Mais elle est mère. Je me suis heurté à une âme maternelle intraitable, et aussi trop touchante!... Finalement, c'est moi qu'elle a soumis, dompté, attaché comme elle à son foyer... Que voulez-

vous que j'examine si ma conduite est prudente, quand je n'en suis même plus à sentir ce qu'elle a de dégradant!

NESTE.

Alors, je ne vois plus à vous prier que d'une chose. Avertissez-la que le hasard m'a déjà fait vous découvrir, pour qu'elle réfléchisse et se sache à la merci de tous les autres hasards de demain... Ferez-vous cela bien fidèlement?

VIVARCE.

Je lui répète tout: je lui rapporterai notre entretien.

NESTE.

Bientôt?

VIVARCE.

Bientôt.

NESTE, *avec angoisse.*

Oh!... peut-être même cette nuit?...

VIVARCE, *en se détournant.*

Je vous en prie!...

NESTE.

Ah! jeunesse!... jeunesse!...

SCÈNE VI

NESTE, VIVARCE, LÉONORE, *puis* GISELLE.

LÉONORE, *rentrant, devant Giselle, par la porte du jardin.*

Vivarce, je vous informe que mon fils vous adore. Vous lui représentez toutes les élégances, vous êtes le but de toutes ses ambitions. Au lieu de rêver, comme les autres enfants, d'être militaire quand il sera grand, il répond à mes questions : « Je voudrais être M. de Vivarce! »

VIVARCE.

Le pauvre petit !

GISELLE.

Pour ce qui est de mes fils, vous les intimidez plutôt... Oh! certes, ils vous admirent aussi. Mais j'ai souvent observé que, sous votre œil, ils avaient quelque chose d'un peu craintif.

VIVARCE.

Ils auraient bien tort, car je les trouve charmants... comme est leur mère.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, RAYMOND,
puis GÉRARD.

LE DOMESTIQUE, *entrant par la droite, second plan.*

Madame a sonné ?

RAYMOND, *entrant par le fond, au domestique.*

Non, c'est moi. Voici pour la poste. Vous n'aurez pas besoin de revenir. Fermez le côté du service en vous en allant. Nous fermerons ici, après le départ de ces messieurs.

GERARD, *entrant par le fond.*

Remettez cette lettre au facteur.

(Le domestique sort.)

GISELLE, *à Neste.*

Mon cousin, lisez-nous les nouvelles du jour.

NESTE, *ayant déployé un journal.*

Peuh ! dans cette saison, tout est en vacances : les Chambres, les tribunaux, les mariages, les décès...

RAYMOND, *lisant par-dessus l'épaule du marquis.*

Voilà un titre sensationnel : « Terrible drame domestique. Un mari qui se fait justice. »

GISELLE, *se mettant à un travail de broderie.*

Lisez-nous cela !

NESTE.

Ces sujets-là me répugnent... Et les détails en peuvent être choquants.

LÉONORE, *ayant pris aussi un ouvrage.*

Ne redoutez pas de nous choquer.

GÉRARD, *grondeur.*

Eh bien ! Léonore !...

NESTE.

Je vous obéis donc (*lisant.*) : « Un sieur T..., garçon de recettes, avait été averti que sa femme le trompait. Le sieur T... essaya d'abord de surprendre les complices en train de se jouer de son honneur. N'y ayant pas réussi, il résolut de se procurer un aveu par des brutalités. La femme T... confessa qu'elle avait écouté un séducteur ; mais elle repoussa l'offre d'avoir la vie sauve à condition de le désigner. Alors, le malheureux époux, s'armant d'un couteau de cuisine, se précipita sur son indigne compagne et lui ouvrit la gorge... »

VIVARCE.

La brute !

GISELLE.

Et cette bête de femme qui se fait égorger comme une oie !

LÉONORE.

Vous n'auriez pas voulu qu'elle fît, en son lieu et place, couper le cou de celui à qui elle s'était donnée ?

GISELLE.

Non, certes ! Mais quelle rage a pu la pousser à se dénoncer elle-même ?

GÉRARD.

Un reste de loyauté, d'honnêteté.

GISELLE.

Des scrupules devant un couteau de cuisine, devant un individu qui vous dit : « Parle un peu, que je te tue... Parle davantage, que je coure tuer ton amant !... »

RAYMOND.

Ma parole ! je me demande qui, de nos femmes ou de moi, perd le sens des mots !... Il y a un instant, c'était Léonore qui, pour faire entendre que la personne de l'amant était sacrée, l'appelait « l'être auquel on s'est donnée ». Maintenant, c'est le tour à Giselle de traiter « d'individu » un mari outragé, qui recourt à son droit souverain, et dont le seul tort, selon moi, est de n'avoir pas réussi également à tuer le complice.

GISELLE.

Mais ta morale n'est pas seulement abominable, elle est absurde aussi ! Elle méconnaît

toute proportion entre les choses. Le monstre de mari qui s'en tient à ce raisonnement : « Tu me trompes, je te tue... » est, par excellence, un monstre d'illogisme. Toi, tu vois là deux termes qui s'opposeraient indiscutablement l'un à l'autre, comme la quinine à la fièvre. Ah çà ! tromper n'égale pas tuer. Tromper, c'est le mal ; tuer, c'est le pire. Tuer quelqu'un, c'est se comporter en ennemi mortel ; tandis qu'une femme peut être la meilleure amie de son mari et le tromper...

GÉRARD.

Voilà du propre !

RAYMOND.

Qu'est-ce que tu nous chantes-là ?

GISELLE, *prenant Léonore à témoin.*

Nous en connaissons ?

LÉONORE, *souriant.*

Quelques-unes.

NESTE, *à Raymond.*

Oui, comment oses-tu soutenir la légitimité de pareils meurtres, à notre époque, après deux mille ans de christianisme, quand il y a la séparation, et, à la rigueur, le divorce, et encore le pardon, et surtout... l'esprit !...

RAYMOND.

En religion, le serment de fidélité lie jusqu'à

la mort. Quant au code, qu'on a tant remanié depuis cent ans, on n'a pas touché l'article qui excuse l'époux de se faire justice : il reflète donc bien toujours la volonté de notre temps. La femme parjure qui n'a plus pour son mari qu'une âme d'hypocrisie, qui lui rapporte une bouche possédée par un autre et un corps dont les secrets se sont étalés ailleurs, cette femme-là n'est même plus digne de son nom de baptême : c'est une bête impure, c'est une chienne du diable qu'il faut abattre, avec le chien qui la suit !

LÉONORE.

Quelle horreur !

GISELLE.

Oh ! c'est trop fort ! cela dépasse tout langage permis !... Tu tranches les questions évidemment sans te les représenter. Tiens : supposons une bêtise, une énormité, supposons une faute que j'en serais venue à commettre et toi à découvrir. Alors ! pendant que je serais, eh bien, oui ! je le sens, au désespoir de te causer ainsi la première douleur de notre ménage, tu oublierais tant d'années que nous aurions vécues dans l'affection ? Et toi, qui n'aurais pas cessé de m'être très cher, toi, mon compagnon de tout temps...

RAYMOND.

Je ne serais plus cela : je serais celui que tu aurais trompé.

GISELLE.

Quoi ! lorsque, par un dernier geste d'habitude, je chercherais une fois encore ta protection, tu te jetterais sur moi comme le bourreau ! tu m'arracherais mon dernier souffle ! tu me noierais dans mon sang !

RAYMOND.

Oui.

GISELLE.

Ah bien ! je ne te reconnais pas de droit pareil. Si c'est dans ton code, ce n'est pas dans ma conscience. Je ne distingue plus là qu'une vilaine bataille de la force contre la faiblesse. Et, pour m'y dérober, aucune échappatoire, ni feinte, ni ruse, ne me répugnerait, je m'en vante !

RAYMOND.

Il n'y a pas de quoi te vanter !

NESTE, *à Gérard.*

Au moins, toi, j'augure de ton silence que la profession de foi de ton cadet t'inspire la même réprobation qu'à nous !

GÉRARD.

Oh ! moi, si j'avais épousé une autre femme que Léonore, d'où me fût un jour venu le déshonneur, je crois que je lui aurais laissé tout de même la vie. Mais ce que je sais, c'est que son

amant, je l'aurais supprimé comme un voleur escaladant ma propriété.

VIVARCE, *avec force.*

A la bonne heure ! Un homme tue un homme.

NESTE, *d'un ton plus fort*

Un homme ne tue pas un homme.

GÉRARD.

Eh bien! pourtant, celui qui me prendrait ma femme, je le tuerais sans une hésitation, comme je suis prêt à me faire tuer pour elle, ou pour défendre mon pays, mes biens... ou simplement le gibier que Raymond et moi nous avons sur nos terres.

NESTE.

Moi qui ne reconnais même pas à la société le droit de mort, je crie de toute ma force que ce droit ne saurait appartenir à l'individu... Certes, je sais qu'il est inutile de discourir contre ce que les aveuglements de la passion peuvent faire tout à coup commettre... Mais je dis que vos propos à froid sur l'homicide conjugal, avec leurs allures de grands principes, ont beau être appuyés par la loi, admis par les mœurs, ils n'en prennent pas moins leur source dans l'égoïsme le plus boueux. L'homme ou la femme, les époux ou les amants, qui se décernent à eux-mêmes le mandat de justicier, ceux-là, dans la minute rouge, incarnent tous les péchés capitaux : l'or-

gueil, l'envie, la colère, la luxure sombre des images qui montent au cerveau !... Si ce sont vos théories qui ont raison, alors, c'est que le fond de l'âme humaine est imperfectible. On continuera à polir l'extérieur des gens et à vernir leurs aspects, pour que tout cela craque et tombe à la première secousse de l'intérêt personnel, pour que le mâle et la femelle de l'époque des cavernes réapparaissent soudain dans les temps actuels, faisant saillir, de dessous l'inanité du sourire, les éternelles dents de guerre et de proie... Mais, décidément, nous ne parlons pas le même langage. Bonsoir !

LÉONORE.

Oh ! vous n'allez pas déjà vous retirer ?

GISELLE.

Pourquoi êtes-vous si pressé ?

GÉRARD.

Seriez-vous vraiment froissé de nos convictions ?

NESTE.

Oh ! pour cela, voici trop longtemps que je vous connais comme vous êtes !... Mais il y a des moments où vous m'inspirez le besoin de prendre l'air.

GÉRARD ET RAYMOND, *riant.*

Ha !... ha !... ha !...

NESTE.

Je m'en vais respirer ma bonne amie la nature moderne, telle que le progrès l'a faite... Car, si la civilisation ne doit pas réussir à améliorer les êtres, elle a su, du moins, orner de douceur les choses. D'ici au chalet qui m'héberge, un petit coin fleurit comme par miracle, selon les retouches de Le Nôtre et d'après les indications de Watteau. Les sombres halliers ont disparu, par où jadis hurlaient ici des bandes de loups. Aujourd'hui, une allée de sable fin... des parterres... des vasques d'eau courante, et, venant quelquefois y boire, un petit oiseau à queue preste et à tête bleue... Traverser cela me remettra le cœur ! A demain !

VIVARCE.

Il est dix heures. Je vais suivre l'exemple du marquis.

LÉONORE.

Comment! vous aussi, vous nous quittez ?

RAYMOND.

Si l'on vous écoutait toutes les deux, vous feriez durer nos soirées aussi tard qu'à Paris. Ici, le chant du coq doit réveiller notre cousin !... Quant à Vivarce, s'il nous fait l'amitié de préférer notre hospitalité à toute villégiature mondaine, n'est-ce pas convenu que c'est pour sa santé ?... Enfin, permettez-moi d'ajouter que,

Gérard et moi, nous sommes matineux comme des chasseurs.

NESTE.

A quelle heure as-tu l'habitude de te réveiller?

RAYMOND.

Entre six et sept heures.

NESTE, *à Gérard.*

Et toi, de même?

GÉRARD.

A peu près, sauf quand, en me couchant, je sais avoir à m'équiper plus tôt. Dans ce cas, j'ai en moi un instinct de coureur des bois qui me tient lieu de réveille-matin. Et Raymond est pareil.

NESTE, *en feignant l'indifférence.*

Est-ce que vous avez en perspective un projet de chasse particulièrement matinal?

RAYMOND, *après un signe d'intelligence à son frère.*

Non.

GÉRARD.

Aucun projet de chasse.

NESTE, *serrant la main de Gérard.*

Alors, dors bien.

GÉRARD.

Mais nous allons faire les quelques pas pour vous reconduire.

NESTE.

C'est inutile. (*Montrant Vivarce.*) J'ai de la société avec qui deviser jusque chez moi. (*Serrant la main de Raymond.*) Toi aussi, dors bien.

RAYMOND.

Merci, mon cousin.

NESTE, *à Giselle.*

Bonne nuit, mignonne. (*A Léonore.*) Bonne nuit.

VIVARCE, *serrant la main à Raymond et à Gérard.*

A demain. (*A Giselle.*) Au revoir, madame. (*A Léonore.*) Au revoir, madame. (*Neste et Vivarce sortent par la porte du jardin.*)

SCÈNE VIII

RAYMOND, GÉRARD, GISELLE, LÉONORE.

Raymond a déployé les volets intérieurs sur la porte du jardin. Il les assujettit au moyen d'une barre de fer transversale.

GÉRARD, *à Léonore.*

Tu ne remontes pas?

LÉONORE.

Je reste encore un peu à travailler.

RAYMOND, *à Giselle.*

Et toi?

GISELLE.

Je tiendrai compagnie à Léonore.

LÉONORE, *plaisamment.*

Ne vous y croyez pas obligée, chère madame.

GISELLE, *de même.*

Mais, chère madame, je m'y plais.

RAYMOND.

Alors, embrassez votre mari.

(*Il tend sa joue à Giselle, qui s'exécute négligemment, du bout des lèvres.*)

GÉRARD, *à Léonore.*

Embrassez le vôtre, mieux qu'elle n'a embrassé le sien.

RAYMOND, *à Giselle.*

Hein! tu as entendu la leçon!

(*Léonore embrasse Gérard, négligemment aussi.*)

GÉRARD.

Peuh! ce n'est guère enthousiaste non plus. Ça ne m'empêchera pas de m'endormir... (*A Raymond.*) Allons, viens te reposer.

RAYMOND.

Je te suis.

GÉRARD.

Bonsoir, la compagnie! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX

GISELLE, LÉONORE, RAYMOND.

RAYMOND, *à Giselle.*

Tu boudes, mauvais petit caractère? *(Il pose un gros baiser sur la nuque de Giselle.)*

GISELLE, *se débattant.*

Ah! tu m'agaces!

RAYMOND, *éclatant de rire.*

Ha!... Là!... là!... Rageuse!... *(En menace comique.)* Rappelle-toi ce qui t'attend si jamais tu me trompes! *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE X

GISELLE, LÉONORE.

GISELLE.

C'est vrai que je suis furieuse!... Un mari n'a pas à faire le mignard avec sa femme quand il achève à peine de déclarer qu'il pourrait ne plus voir en elle qu'un animal immonde, à détruire!... Je sais bien que cette appréciation est conditionnelle; et, Dieu merci! je ne remplis pas la condition. Mais le langage de ce brave Raymond m'a froissée dans la solidarité qu'on éprouve instinc-

tivement pour la personne humaine et pour les créatures de son sexe. Je n'ai pas contenu mon irritation. *(Elle fait tâter sa main à Léonore.)* Tenez, j'en ai encore chaud...

LÉONORE, *souriant.*

Calmez-vous!

GISELLE.

D'ailleurs, on étouffe ici. Cela sent encore la fumée de tabac.

LÉONORE.

Si vous le voulez, nous n'avons qu'à rouvrir.

GISELLE.

Mais oui!... Je ne vois pas pourquoi nous nous laisserions calfeutrer de la sorte. *(A Léonore, qui s'est levée.)* C'est vous qui vous dévouez... Allez-vous savoir?...

LÉONORE, *après avoir essayé d'ôter la barre.*

Ma foi, non! c'est trop dur, j'y renonce.

GISELLE, *allant à la porte.*

Laissez-moi opérer... Aïe!... Oui, c'est le diable!... *(Elle ouvre un des battants de la porte.)* Ah! voilà qui est fait... *(Revenant à sa place.)* Hé! dites donc, vous ne vous êtes guère rangée à mes côtés, tandis que nos maris enfourchaient leurs dadas!... Il est vrai que le vôtre, moins agressif que le mien, ne manifestait pas, le cas échéant, un aussi ferme propos d'occire son épouse...

LÉONORE.

A l'entendre, il serait disposé à faire pis.

GISELLE.

Comment cela ?

LÉONORE.

Admettez que, par impossible, je devienne un jour coupable, que je me fasse prendre, que mon mari applique son système de tout à l'heure, qu'il tue un bien-aimé que j'aurais, et qu'il me garde vivante... Ne me répondez pas que j'en serais quitte par le suicide : on n'a jamais la certitude que l'on pourra, soi, faire cela... Il ne suffit pas de s'en trouver l'énergie physique. Souvent, votre cœur est tenu par des grappins dont il ne saurait se dégager. Ainsi, vous avez, vous, vos enfants...

GISELLE.

Certes !

LÉONORE.

Moi, j'ai mon petit, que, volontairement, je ne quitterais pas plus pour m'en aller dans la mort que pour m'en aller dans la vie... Quels lendemains pour une femme si, comme c'est arrivé déjà, son mari la maintient près de lui, après l'avoir châtiée dans l'autre ! Toujours voir le mort, étroitement à sa gauche, et, à sa droite, l'assassin !

GISELLE.

Oh ! oui !... C'est épouvantable !...

LÉONORE.

Et si la maîtresse se rappelle avoir déterminé la catastrophe par quelque négligence d'attitude, par quelque imprudence de parole, le véritable assassin n'est même plus le mari, c'est elle.

GISELLE.

Vous avez raison.

LÉONORE.

C'est désormais devant ses yeux, à elle, que le spectre revient avec la balafre rouge, et la tête qui fait : « Si, c'est toi ! »

GISELLE, *se levant.*

N'avez-vous pas vu un éclair?...

LÉONORE, *riant.*

Non, superstitieuse!... C'est vous qui vous frappez, outre mesure, des sujets damnables que nous avons eu l'audace d'agiter. Moi, je ne crois pas aux conversations qui attireraient la foudre.

GISELLE, *ayant regardé au dehors.*

Le ciel est limpide. Mais la brise commence à s'élever... Ne prenons pas froid. (*Elle repousse le battant de la porte et revient.*) Ah ! vous repliez votre ouvrage?

LÉONORE.

Je n'ai plus de soie.

GISELLE.

Je vais donc aussi me replier. *(Elle va vers la bibliothèque, et y prend un livre.)*

LÉONORE.

Vous comptez lire dans votre lit?

GISELLE.

Pour m'endormir.

LÉONORE.

Le fait est qu'il est encore de bien bonne heure... Me laissez-vous les revues?

GISELLE.

Parfaitement! *(Elle s'embarrasse une main de livres, l'autre main d'une lampe, tandis que Léonore fait de même. Toutes deux vont se retirer par le fond, quand Giselle voit Léonore regarder vers la porte du jardin.)* Ah! nous venons de nous rappeler ensemble que la barre n'est pas remise.

LÉONORE.

En effet!

(Elles ont une hésitation pareille à se débarrasser les mains.)

GISELLE.

Ça va être bien du travail.

LÉONORE.

Bah! Qui voudriez-vous qui entrât?

(Giselle répond par un geste d'assentiment, et les deux femmes sortent en devisant.)

ACTE II

Même décor. — D'abord, l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, *seul. — Il entre par le fond, en tenue de chasse, son fusil en bandoulière, une lanterne à la main. — Regardant l'heure.*

Quatre heures et demie… C'est ce qui s'appelle être exact… (*A la lueur de sa lanterne, il glisse deux cartouche dans les canons.*) Voyons un peu quel temps il fait… (*Il pose son fusil, va à la porte et s'aperçoit que la barre est retirée.*) Tiens! on a déjà ouvert. Gérard sera donc descendu avant moi… (*Appelant, à demi-voix, par la porte qu'il a entrebâillée.*) Laurent, tu es là?

SCÈNE II

RAYMOND, LAURENT.

LAURENT, *à demi-voix.*

Oui, monsieur Raymond.

RAYMOND, *de même*

Tu as vu sortir mon frère ?

LAURENT.

Non. Mais je ne fais que d'arriver.

RAYMOND.

Sans doute, il aura été jusqu'au chenil, pour détacher un des chiens... Tu vas aller par là. Si mon frère s'y trouve, tu reviendras tout de suite me chercher. Sinon, ce n'est pas la peine que tu refasses encore une fois le trajet. Tu nous attendras là-bas, jusqu'à ce que nous arrivions te prendre au passage... (*Laurent sort.*) Ah ! écoute encore... (*Raymond sort à moitié de scène, sur le seuil de la maison. Sa lanterne se trouve ainsi portée au dehors, et l'obscurité se refait sur la scène.*)

SCÈNE III

RAYMOND, *d'abord vu de dos ;* VIVARCE, *puis* GÉRARD. *Vivarce entre par le fond. Pendant qu'il écarte la portière pour passer, on voit derrière lui de la lumière, et un appel se fait entendre.*

LA VOIX DE GÉRARD *encore invisible*

Hé ! Raymond !

(*Vivarce, ayant laissé retomber la portière, s'élance d'un pas rapide vers l'issue. Entre, par le fond, Gérard, équipé comme son frère, un flambeau à la main.*

RAYMOND.

Hein ! *(En se retournant, il porte sa lanterne à la face de Vivarce, qui allait donner contre lui, et qui recule.)* Toi ! d'où diable viens-tu?

GÉRARD, *survenant, à Vivarce.*

Comment ! c'était toi qui enjambais l'escalier, quatre à quatre, devant moi ?

VIVARCE, *faisant bonne contenance.*

Oui. J'ai été chassé de chez moi par une crise de névralgie intolérable. J'ai imaginé que je pourrais, sans déranger personne, trouver, dans un placard du corridor, votre pharmacie de campagne...

GÉRARD.

Je t'ai pris, naturellement, pour Raymond, puisque la pièce d'où je t'ai vu sortir est celle qui donne accès dans les chambres de nos femmes...

RAYMOND.

Vivarce !

VIVARCE.

J'étais sans lumière... Je me guidais par les échappées, çà et là, des rayons de lune... Je me suis égaré.

GÉRARD.

Pourquoi n'as-tu pas répondu, quand j'ai, dans le silence, appelé à demi-voix?

VIVARCE.

Je n'ai pas entendu.

GÉRARD, *élevant le ton.*

Alors, pourquoi t'es-tu sauvé en courant ?

VIVARCE.

J'ai été absurde, j'en conviens. Mais je venais de m'apercevoir, à la fois, que j'avais fait fausse route, et que justement, je n'aurais pas dû être où mon erreur m'avait mené.

RAYMOND.

Et, au lieu de t'expliquer tout bonnement avec lui, tu as jugé plus à propos de prendre la fuite ?

VIVARCE.

Je vous répète que les nerfs me font mal, à en grincer des dents : j'étais en mauvaise disposition pour peser telle ou telle convenance. Et, depuis lors, vous m'interrogez ensemble sur un ton de vivacité que je commence à trouver, je vous le déclare, excessif.

RAYMOND, *violemment.*

Par où es-tu entré dans cette maison?

GÉRARD, *de même.*

Oui, par où?

RAYMOND.

C'est par cette porte, puisque, quand je t'ai arrêté, tu la regagnais?

VIVARCE.

Parfaitement.

GÉRARD.

Tu l'as donc trouvée ouverte ?

VIVARCE.

Oui.

RAYMOND.

Je l'avais fermée, ce soir, moi-même, de mes propres mains.

VIVARCE.

Il est à croire que tu l'avais insuffisamment fermée.

RAYMOND.

Non. Je suis sûr d'avoir bien clos. Il faut qu'après moi l'on ait rouvert : ainsi, tu étais attendu. Par qui ?

VIVARCE.

Allons donc ! Qui voudriez-vous que ce fût ?

GÉRARD.

Ma femme, ou la sienne ?

RAYMOND.

Oui ! oui !...

VIVARCE.

En voilà assez ! Je vous ai donné les explications possibles A toute question de plus, je ne répondrai que comme à une offense.

GÉRARD.

Tu ne t'en tireras pas en payant d'audace... (*Il se précipite sur Vivarce.*) Misérable !...

VIVARCE, *à demi renversé.*

Mais c'est de la folie !

RAYMOND, *montrant Gérard.*

Il faut d'abord savoir auquel de nous il appartient.

VIVARCE, *libéré de l'étreinte.*

Encore une fois, vous êtes fous, tous les deux, absolument fous !

GÉRARD.

Montons, chacun, droit chez notre femme. La coupable, ainsi saisie à l'improviste, est d'avance confondue ! *(Il fait un pas vers la portière ; Léonore, la soulevant, apparaît.)* Toi !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉONORE.

RAYMOND

C'est Léonore !

GÉRARD

Comment es-tu là ?... Tu venais refermer la maison, après la retraite de ton amant?

LÉONORE.

Oh !... Oh ! non !

GÉRARD.

Si ce n'est pas cela, si tu as quelque chose à alléguer, fais-le vite! très vite!

LÉONORE.

Mon Dieu! Ne m'apostrophe pas de la sorte!

GÉRARD.

Pourquoi te cachais-tu?... Pourquoi es-tu si bouleversée?

LÉONORE.

Je ne me cachais pas; j'écoutais. Je n'ai pas fui: je me suis présentée à toi. Je suis bouleversée de ce que j'ai entendu, comme vous l'êtes de ce que vous disiez... J'avais été éveillée par du bruit qui s'élevait de cette pièce. Cela pouvait être des malfaiteurs... le feu... J'ai jeté en hâte un peignoir sur mes épaules. J'ai couru vers ta chambre que tu avais désertée. De plus en plus inquiète, je suis revenue tendre l'oreille pardessus la rampe de l'escalier. Naturellement, j'ai eu la curiosité de descendre, après avoir reconnu d'abord la voix de Raymond, puis la tienne...

GÉRARD.

Et celle de Vivarce?

LÉONORE.

Oui, aussi celle de Vivarce.

VIVARCE

Je vous dis...

RAYMOND, *impérieusement, à Vivarce.*

Toi ! pas un mot !

GÉRARD

Dès que tu as compris de quoi il s'agissait, qui t'a retenue d'entrer pour protester immédiatement de ton innocence ?

LÉONORE

Je n'ai pas admis que je fusse accusée.

RAYMOND

Vous l'êtes, pour le moins, autant qu'une autre !

LÉONORE, *à Raymond.*

Je ne relève que de mon mari. De quel droit m'interpellez-vous ainsi ?

RAYMOND

Je défends ma femme absente... L'homme que nous tenons, c'est vous qui l'avez accompagné jusque-là. Pendant que vous êtes à veiller, Giselle ne s'est pas émue : elle repose, elle !

LÉONORE, *[illegible].*

Oh !

GÉRARD, *à Raymond.*

Qu'en sais tu ?... Nos rumeurs ont eu de quoi effaroucher ici tout sommeil. Ce qui, au con-

traire, pourrait plaider pour ma femme, c'est que précisément, elle soit restée à proximité, comme si elle n'y voyait point de danger qui la regardât. Il lui aurait été facile de n'être pas là, non plus, en se terrant au fond de l'alcôve, la tête sous l'oreiller.

RAYMOND, *troublé, allant vers le fond appeler.*

Giselle !

LÉONORE, *voulant remercier son mari.*

Ah !... Gérard !...

GÉRARD, *l'arrêtant.*

Attendons !... (*A Raymond.*) Elle ne répond pas.

RAYMOND, *appelant plus fort.*

Giselle !... Giselle !...

GÉRARD.

Vas-y donc !

(*Raymond disparaît par le fond.*)

SCÈNE V

VIVARCE, GÉRARD, LÉONORE.

LÉONORE, *à Vivarce.*

Profitez de l'absence de Raymond pour déclarer que ce n'est pas de chez moi que vous sortez.

VIVARCE.

Mais je ne sors ni de chez vous ni de chez la femme de Raymond. Il y a une fatalité qu'ils ne veulent pas admettre! Je leur ai expliqué que...

GÉRARD.

Saisis l'occasion qui t'est laissée d'en avoir fini avec moi. Sinon, ton refus d'être explicite, entre nous trois, je l'interprète comme un aveu...

LÉONORE.

Vivarce, donnez-lui une preuve que ce n'est pas moi!

VIVARCE.

Comment?... Qu'est-ce que je puis dire?... Que voulez-vous que je fasse?

LÉONORE.

Ce sera un secret éternel entre nous. Ne me laissez pas sous le coup de l'accusation!... Par pitié de la détresse où vous me voyez, parlez vite, pendant l'instant où vous pouvez encore le faire impunément... Hâtez-vous, je vous en conjure!... Monsieur de Vivarce, je vous implore!...

VIVARCE.

Vous me voyez à la torture. Je n'ai pas le pouvoir, plus que personne ici, de mettre un terme à ce cauchemar!... J'ai passé près des chambres, sans avoir franchi le seuil d'aucune!

LÉONORE.

Oh ! vous êtes indigne envers moi !

GÉRARD.

Pourquoi es-tu si pressée de te faire innocenter par lui ? Tu n'espères donc pas que Giselle soit en train, là-haut, de te disculper ? Tu sais donc qu'elle n'a pas à reconnaître la chose comme étant à sa charge.

LÉONORE.

J'entends encore Giselle déclarant, il y a quelques heures, qu'elle n'était pas de caractère à jamais convenir d'une pareille faute... Mais l'idée fixe qui t'aveugle te retire aussi la mémoire.

GÉRARD.

Non. Je me rappelle, en effet... Mais, pourtant, tu ne supposes pas que si Giselle a trahi ses devoirs, elle pousserait l'infamie jusqu'à vouloir te compromettre à sa place ?

LÉONORE.

Qui sait jamais de quoi une femme peut devenir capable pour tenter de sauver son amant !

SCÈNE VI

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND.

Giselle dormait.

GÉRARD.

Tu en es sûr ?

RAYMOND.

Elle était si ensommeillée que d'abord elle ne saisissait pas le sens de mes paroles. Mais, dès qu'elle s'est rendu compte qu'il y avait eu prétexte à l'incriminer, elle a bondi... Elle vient.

LÉONORE, *tendant les bras vers Gérard.*

Ah !

GÉRARD.

Tu es bien sûr qu'il n'a pu y avoir aucune feinte de sa part ?

RAYMOND.

Sur quoi te fondes-tu pour insister de la sorte ?... Que s'est-on raconté ici pendant mon absence ?... Est-ce que Vivarce ?...

LÉONORE.

Il n'a rien voulu répondre.

RAYMOND.

Il semblerait cependant que vous êtes tombés d'accord sur quelque chose.

(Un temps.)

GÉRARD, *marchant vers son frère.*

Toi et moi, nous sommes réunis pour ne nous dire que de la vérité.

RAYMOND.

Bien entendu. Quoi ?

GÉRARD.

Eh bien ! Giselle a tenu, ce soir, de fort étranges propos.

RAYMOND.

A qui le dis-tu !... Malgré les apparences que je viens de voir, qui devraient me calmer, ce souvenir me hante et me harcèle !

SCÈNE VII

LES MÊMES, GISELLE.

LÉONORE.

Ah !... la voici !

GISELLE.

Qu'est-ce qu'on me veut ? (*A Gérard.*) Qu'a-t-on osé dire contre moi ?... Quoi ?... (*A Raymond.*) Je ne comprends pas. Je ne peux que me taire. Je laisse la parole à ceux qui auraient à parler.

GÉRARD, *à Giselle.*

C'est tout ?... Vous pensez qu'il n'en faut pas davantage pour vous justifier ? Vous croyez pouvoir vous en tenir là ?

GISELLE.

Oui.

RAYMOND, *à Léonore.*

A vous, alors !... Si la parole ne vous fait pas peur, défendez-vous !

LÉONORE.

Non!

VIVARCE.

Elles ont raison; elles ne doivent que du silence à votre aberration!

RAYMOND.

Nous ne confronterons utilement nos femmes qu'après avoir écarté un moment celui-là. Sa présence ajoute une force à celle des deux qui se joue de nous, de concert avec lui. *(A Vivarce.)* Regagne ta chambre, en attendant. Depuis que tu n'es plus notre hôte, tu es notre prisonnier.

VIVARCE.

Vous me retrouverez dès que vous le désirerez. Vous ne tarderez pas, j'espère, à reconnaître votre erreur. Quand le calme sera rentré dans la maison, je reviendrai demander pardon à vos femmes de les avoir, bien innocemment, et si étourdiment, compromises! *(Il sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE VIII

GÉRARD, RAYMOND, LÉONORE, GISELLE.

GÉRARD.

Sa dernière ruse ne nous fera pas prendre le change!

RAYMOND, *à Giselle.*

Ces détestables idées que, ce soir même, tu affichais devant nous, serais-tu seule à te dissimuler ce qu'elles ont dû prendre maintenant de signification à mes yeux?

GISELLE.

Oh! Raymond! Tu ne peux pas m'en faire sérieusement un grief! J'ai été sotte, écervelée. Mais, ces choses de honte et de sang, est-ce que j'en aurais plaisanté si j'avais cru à leur existence, seulement, dans nos parages?

RAYMOND.

Quels mots pourras-tu trouver qui ne me semblent pas la mise en pratique de tes théories sur le mensonge? Qu'inventeras-tu pour me soulager? Il faut que tu aies pitié de moi! Je suis loin d'être parfait, je ne me le dissimule pas. J'ai une nature brutale; mais, jusqu'à ce jour, tu n'as pas eu à en souffrir... (*Avec un sanglot dans la voix.*) Tu as toujours rencontré en moi un mari attentif à se surveiller, respectueux, fidèle, aimant.

GISELLE.

Mais je te suis fidèle aussi!... Mais, pour que je puisse me défendre librement, sans scrupule d'aucune sorte, attends que nous soyons tous les deux.

LÉONORE, *à Gérard.*

Laissons-les donc!... Et, toi, pareillement viens m'écouter.

GÉRARD.

Non ! Il n'y aura d'établi, de démontré, que ce qui, à nous quatre, défiera sur-le-champ toute réfutation.

RAYMOND.

Certainement !.. (*A Giselle.*) Laquelle de vous, ce soir, est remontée la dernière ?

LÉONORE, *à Gérard.*

Nous sommes remontées en même temps.

GISELLE, *à Raymond.*

Que voulais-tu tirer de là ?

RAYMOND.

Celle qui se serait attardée seule ici l'aurait fait évidemment pour ôter cette barre.

GISELLE.

C'est moi qui l'ai ôtée... J'ai eu le sentiment de manquer d'air. Il n'y a pas de crime, j'imagine, à vouloir respirer.

GÉRARD.

La chose grave, en effet, n'est pas d'avoir ouvert cette porte, mais, en s'en allant, de l'avoir laissée ouverte. Qui a pris cette responsabilité ?

GISELLE.

Léonore a été d'avis qu'aucun intrus n'était à craindre.

LÉONORE.

Je n'aurais pas eu la force de refermer : je n'avais pas eu celle d'ouvrir.

RAYMOND, *à Giselle.*

Est-ce vrai?

GISELLE.

C'est vrai qu'elle a dit ne pas pouvoir... Mais, Raymond, sur la tête de nos enfants, je te jure que je n'ai rien à me reprocher!

GÉRARD, *à Léonore.*

Et toi, jureras-tu?

LÉONORE.

Oui.

GÉRARD.

Sur quoi?

LÉONORE.

Sur ce que tu voudras!

RAYMOND, *avec fureur.*

Ah!

GÉRARD, *aux deux femmes.*

Voyons!... Dans cette atmosphère de parjure, dans cet état de guerre où tout, entre vous, est de bonne guerre, évoquez le passé, cherchez-y des indices. Que celle qui peut accuser le fasse!

GISELLE.

Je ne sais rien!

LÉONORE.

Nous ne savons rien !

RAYMOND.

Elles pactisent pour nous berner. Ne viendrons-nous pas à bout d'arracher le secret ? (*A Gérard, qui se dirige vers le fond.*) Où vas-tu ?

GÉRARD.

Chercher dans quelle chambre l'adultère s'est vautré. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX

RAYMOND, GISELLE, LÉONORE.

RAYMOND.

Oui ! puisque l'une de vous est à nous mentir, avec l'effronterie d'une prostituée, nous ne saurions tomber au-dessous d'elle, si bas que nous entraînent des investigations de laquais ! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X

LÉONORE, GISELLE.

GISELLE.

Et maintenant ?... Maintenant qu'il n'y a plus

personne ici que l'on puisse abuser : jetez le masque !

LÉONORE.

Hein ?... quoi ?... C'est vous qui m'attaquez dans cette première seconde où nous allions reprendre haleine !... Déjà, je m'apprêtais à chercher avec vous de quel sortilège peut-être nous serions victimes ensemble !... Mais, du moment que vous n'avez pas cru à mon innocence, je ne commettrai pas la duperie de croire à la vôtre !

GISELLE.

Comment voulez-vous que je vous croie innocente ?... Comment me mettriez-vous dans la tête que c'est moi qui ai commis votre faute ?

LÉONORE.

J'admire combien vous êtes certaine qu'il y a une coupable ! Et vous vous trahissez vous-même, en vous montrant si pressée d'en jeter une, moi au lieu de vous, à ces bêtes féroces !

GISELLE.

Léonore, de vous à moi, toute comédie est inutile !

LÉONORE, *à voix très haute.*

Vous jouez pourtant une comédie, en ce moment. Vous calculez, sans doute, qu'on nous épie ! Et c'est pour des oreilles invisibles que

plaide votre promptitude à me charger, à vous décharger sur moi !

GISELLE.

On ne nous écoute pas !... Et si vous le voulez, parlons tout bas... Une dernière fois, Léonore, méritez mon pardon, ma pitié, mon assistance, par un mot de franchise !

LÉONORE, *à voix basse.*

Eh bien, ne pouvant être entendue que de vous seule et de moi, je vous dis que si vous n'êtes pas coupable, il n'y a pas de coupable !... Prouvez que Vivarce n'est pas votre amant ; et, moi, je saurai bien prouver qu'il n'a jamais été le mien... Il reste un mystère à éclaircir, une erreur abominable... Réfléchissons !... Imaginons !... Trouvons !... *(A Neste, qui entre par la porte du jardin.)* Ah ! mon cousin !

SCÈNE XI

LÉONORE, GISELLE, NESTE.

GISELLE, *à Neste.*

Vivarce vous a informé ?

NESTE.

Oui. Ma parenté, mon âge, une conversation

antérieure me désignaient à lui pour me faire intervenir... Où en est-on?

LÉONORE.

On s'accuse ! On se hait ! On se maudit !

GISELLE.

Soyez sûre, mon cousin, que, moi, je ne crains rien pour moi !

NESTE, *aux deux femmes.*

Je vous en supplie : pas de lutte entre vous ! Je comprends qu'ici une malheureuse défend, comme elle peut, ses suprêmes pudeurs, qu'elle travaille à épaissir les doutes qui sauvegardent encore un être aimé. Et je l'absous du triste courage qu'elle met à lancer l'accusation ou à la renvoyer, pour gagner des heures, des minutes!... Allons, ne vous raidissez pas l'une contre l'autre : aidez-moi, les premières; entr'aidez-vous... Où sont Gérard et Raymond?...

LÉONORE.

Chez nous.

NESTE.

Ne laissez point ces natures d'acier s'aiguiser entre elles... Ne cessez pas plus longtemps d'étourdir vos maris par des protestations. Courez les rejoindre dans vos chambres. Là est votre place, là est votre empire... Léonore, allez !

LÉONORE.

Vous croyez?

(Il la pousse doucement vers la portière du fond. Elle sort.)

SCÈNE XII

GISELLE, NESTE.

NESTE.

Vous aussi, Giselle, allez!

GISELLE, *résistant.*

Mais...

NESTE.

Est-ce que vous appréhendez de vous retrouver aux prises avec Raymond?

GISELLE.

Non pas!... Cependant, après les soupçons odieux dont il m'a outragée, il est bien naturel que j'éprouve de la répulsion à le revoir!

NESTE.

Allez, vous dis-je! C'est ce que, toutes les deux, vous avez de mieux à faire... Moi, je reste dans cette salle, à portée d'un premier appel, si, vous ou elle, je vous avais envoyées, hélas! au

danger. Et je garde ainsi le passage par où les hommes de là-haut peuvent marcher sur l'homme de là-bas !

(*Giselle sort par le fond.*)

SCÈNE XIII

NESTE, VIVARCE. *Vivarce apparaît, par la porte du jardin, sur le seuil.*

NESTE.

Que revenez-vous faire ici ?

VIVARCE.

Je vous avais suivi. J'ai écouté. Je sais que, pour elle, rien n'est encore perdu, et que le temps d'agir utilement me reste peut-être encore... Chargez-vous de persuader à vos cousins qu'ils se contentent de la satisfaction que je leur apporte : je vais me tuer.

NESTE, *violemment.*

Qu'est-ce que vous dites ? Non ! Cela ne vous est pas permis : ce serait un aveu, ce serait reconnaître qu'il y a faute, et, par conséquent, que vous laissez, derrière vous, une complice !

VIVARCE.

Le mal ne peut pas être aggravé. Si vous aviez

assisté à mon interrogatoire, vous sauriez que la certitude des deux frères, contre moi, est inébranlable !

NESTE.

Vous tuer ! Mais, tant qu'on est vivant, il faut s'ingénier, au contraire, à ne pas mourir !... Vous tuer !... C'est un moyen de fou.

VIVARCE.

Je n'ai rien de plus sage à faire. Désormais une âpre surveillance enferme la femme que j'aime. La vie sans elle ne m'est rien. Et c'est une double dette que je vais acquitter ; car, en me sacrifiant pour l'amour de celle qui est ma maîtresse, je me sacrifie aussi à l'honneur de l'autre, qui est mon amie.

NESTE.

Est-ce que votre mort peut les tirer d'affaire aux yeux de ces maris enragés du besoin de savoir ?...

VIVARCE.

Chaque minute de plus où ils me sentent encore de ce monde augmente l'obsession de leur jalousie physique. Un adoucissement leur viendra, soyez sûr, dès qu'ils ne me sauront plus, en chair et en os, tel que j'étais pour faire ce qu'ils flairent que j'ai fait.

NESTE.

C'est horrible !

VIVARCE.

Vous ne dites plus que c'est fou... Écoutez donc : il faut qu'en dehors des intéressés tout le monde croie à un accident. Voici le soleil levé ; le départ en chasse est plausible ; je prends un fusil... (*Ses yeux se fixent sur l'arme déposée par Raymond.*)

NESTE.

Mon ami...

VIVARCE.

Je ne dépasserai pas la lisière du parc, afin que l'on me découvre promptement. L'opinion croira qu'en sautant un fossé j'ai maladroitement fait partir une détente. Vous voyez comme cela s'arrange naturellement. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous... Monsieur de Neste... (*Il tend au marquis une main que celui-ci laisse tendue dans le vide.*)

NESTE.

Il y a ici une femme, toute mon âme me le dit, qui a le droit de savoir ce que vous prétendez faire de votre existence.

VIVARCE.

Sur votre âme, au contraire, ne risquez pas de suggérer à l'une des deux belles-sœurs la désastreuse idée d'agir contre son propre salut, par faiblesse pour moi. Attendez qu'il soit trop tard. Alors, mon destin étant accompli, elle ne se devra plus tout entière qu'à elle-même, pour sauver du

naufrage ses droits de mère et ses intérêts de femme.

NESTE.

Mais, si la nouvelle de votre mort entrait ici sans que la malheureuse fût seulement prévenue, comment n'aurait-elle pas une exclamation fatale, un irrésistible cri des entrailles ?

VIVARCE.

Ce sera son moment difficile... Chacun a le sien... Mais j'ai vu, cette nuit, avec quelle énergie elle acceptait ce qui est fait et ne peut être défait. Sous tant de regards braqués autour de nous, ni le visage ni le mot qu'il fallait ne lui ont manqué. Je n'aurais pas compté que sa trempe morale fût si solide à l'épreuve. Je le sais maintenant. J'ai bon espoir... Allons! monsieur de Neste, ne m'objectez plus rien. Vous n'ignorez pas que je vais épargner de la besogne à vos cousins, et que j'aurai préservé votre famille d'avoir son nom dans les causes célèbres. C'est vous-même qui m'avez prédit un dénouement tragique.

NESTE.

Eh bien! non, non! ce n'est pas la morale meurtrière de ces sauvages qui doit triompher! Il faut une justice ici-bas, et que nul n'y paie plus cher que ne vaut la faute!... Des sourires, des baisers, des caresses ne peuvent s'expier, comme l'empoisonnement ou le parricide, dans le sang de ceux qui n'ont fait que de la volupté sous

le ciel!... Non, humainement, je ne peux pas prêter les mains à votre mort, moi qui survis vieux, tranquille, honoré, après avoir fait pis que vous; moi qui ai trompé dix maris, qui ai trompé ma femme, et qui ai cru n'avoir qu'à m'incliner quand, à son tour, elle... Ah! que me faites-vous dire!...

VIVARCE.

Ne me plaignez plus. Vous n'aurez pas connu le goût de l'amour dont on meurt, et c'est moi qui vous plains!

NESTE, *l'oreille aux écoutes.*

Quelqu'un vient... Prenez garde!

VIVARCE.

Adieu! (*Il prend le fusil, et s'enfuit par la porte du jardin.*)

SCÈNE XIV

NESTE, GÉRARD.

NESTE, *à Vivarce disparu.*

Non! pas adieu!

GÉRARD, *s'interposant entre Neste et la porte du jardin.*

Avec qui parliez-vous?

NESTE, *appelant toujours.*

Jeune homme!

GÉRARD.

C'était lui! Que cherchait-il?

NESTE.

Tout à l'heure, je te raconterai. Ne m'arrête pas... (*Il essaie de passer.*)

SCÈNE XV

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND.

Pourquoi ces cris?

GÉRARD, *à Neste.*

A la fin, expliquez-vous!

NESTE.

Soit! Sachez donc l'horreur qui se prépare et n'assumez pas qu'elle soit: il est parti se tuer.

RAYMOND ET GÉRARD, *ensemble.*

Ah!

NESTE.

Mais moi, je l'empêcherai!

GÉRARD, *lui barrant le passage.*

De quoi vous mêlez-vous?

RAYMOND, *entraînant Neste vers un fauteuil.*

Vous ne nous quitterez pas.

NESTE.

Quoi ! vous me liez à votre crime !

RAYMOND, *gardant le marquis.*

(*A Gérard.*) Va voir !... Où est-il?

GÉRARD, *sur le seuil, suivant des yeux le trajet de Vivarce.*

Il a dépassé la maison du garde... Il gagne le saut-de-loup... Il a disparu...

NESTE.

Oh !... Au moins, jurez-moi que vos accusations incertaines qui, pour moitié, pèsent forcément sur une innocente, jurez-moi que tout le mauvais songe de cette nuit va s'enterrer avec cet homme qui retourne à la terre...

RAYMOND.

Qu'est-ce que sa mort change à nos doutes ?...

NESTE.

Et l'exemple qu'il vous donne, le compterez-vous pour rien ? Ne pouvez-vous sacrifier des soupçons obscurs et la persécution sur vos femmes, pendant que lui, l'autre ! pour la délivrance de tous, sacrifie sa vie ?

GÉRARD.

Il reste toujours une coupable...

(On entend un coup de feu.)

NESTE.

Elle est punie!... *(Un silence.)* Sentez-vous passer le froid de la mort, sous qui toutes les récriminations des vivants sont chétives et n'ont plus qu'à se faire muettes?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GISELLE.

GISELLE.

Qu'y a-t-il?

RAYMOND.

Viens!... Viens devant moi que je te regarde l'apprendre.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LÉONORE.

LÉONORE.

Qui a tiré si près du château?

GÉRARD, *à Léonore.*

Vivarce s'est tué.

GISELLE, *se jetant dans les bras de son mari.*

Le malheureux !

LÉONORE, *s'élançant vers la porte du jardin.*

Il n'est peut-être pas mort... Il faut le secourir !

GÉRARD.

C'est toi qui as besoin de le revoir ? C'était toi sa maîtresse !

LÉONORE.

Non ! encore non ! Mais fais-moi place !...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *apparaissant, par la porte du jardin, sur le seuil.*

L'ami de ces messieurs a eu un accident : la gâchette s'est engagée dans une grosse branche ; il aura tiré l'arme par le canon...

NESTE, *à Laurent.*

Allez le relever ; on vous suit.

LÉONORE, *à Laurent.*

Il n'est pas mort ?

LAURENT.

Toute la charge est venue en plein cœur. (*Il se retire.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, *moins* LAURENT.

LÉONORE.

Mort!... Il est mort!... C'est fini... Gérard, étrangle-moi : il était mon amant!

GÉRARD, *marchant contre elle.*

Gueuse!

(*Giselle s'évanouit, à droite, sur un fauteuil.*)

NESTE, *voulant s'interposer.*

N'es-tu pas assez vengé? Elle est la mère de ton enfant...

RAYMOND, *au marquis, tout en le maintenant.*

Laissez-le : il est le juge.

GÉRARD, *tenant Léonore.*

Je ne te tuerai pas.

LÉONORE.

Par pitié! la mort!... la délivrance!

GÉRARD.

Je ne te chasse pas non plus. Je te garde pour te forcer à vivre!

LÉONORE.

Vivre !... oh ! non !... Mais saurai-je mourir, à moi seule? (*Elle tombe, en gémissant.*)

NESTE.

Là-bas un cadavre ! Ici, des sanglots de captive !... Et, vous, implacables, sans doute vous vous flattez toujours d'être ainsi dans le vrai, d'être ainsi dans le bien !

RAYMOND, *bas, à Giselle, qui reprend connaissance.*

Pardon !... pardonne-moi !

GÉRARD.

Ce sont les hommes de notre espèce qui, à travers les temps, assurent le règne du mariage, en veillant sur lui, les armes à la main, comme sur une Majesté.

NESTE.

C'est par nous autres, amis fervents et respectueux de la vie, c'est par nous, pécheurs (*Il relève Léonore.*) qui, dans la créature, soutenons notre sœur de faiblesse, c'est par nous que finira pourtant le règne de Caïn !



LA
COURSE DU FLAMBEAU

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville,
le 17 avril 1901.

A MADAME RÉJANE

POUR SA VIVANTE INCARNATION, SI TENDRE
ET SI FAROUCHE,
DE LA PASSION MATERNELLE,

Hommage de très reconnaissante admiration.

P. H.

PERSONNAGES

MARAVON	MM.	Lérand.
STANGY		Gaston Dubosc.
LE DOCTEUR.		Nertann.
DIDIER MARAVON.		Paul Numa.
GRIBERT		Leubas.
JIRBIN		Mauloy.
CONSTANT		Prika.
SABINE REVEL	Mmes	Réjane.
MADAME FONTENAIS		Daynes-Grassot.
MADAME PONTHIONNE		Juliette Darcourt.
MARIE-JEANNE		Bernou.
LÉONIE.		Dorville.
MADAME GRIBERT		Morlet.
JENNY		Viarny.
BÉATRICE		Lucienne.

Le premier et le troisième acte se passent chez Madame Fontenais, à Paris.
Le deuxième chez les Didier Maravon, à Boulogne-sur-Seine.
Le quatrième se passe à la Maloja, en Engadine.

LA
COURSE DU FLAMBEAU

ACTE PREMIER

Un Salon.

Quelques bouquets donnent un air de fête intime. A droite, porte sur une galerie. A gauche, porte donnant sur une pièce servant de fumoir. Dans le fond, on aperçoit du monde autour d'une table de rafraîchissements.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FONTENAIS, DIDIER. *Au lever du rideau, madame Fontenais, assise dans un fauteuil, lit un journal avec une face à main. Didier entre par la porte de gauche.*

MADAME FONTENAIS.

Ah! c'est vous, mon petit Didier... Vous avez laissé ces messieurs au fumoir?

DIDIER.

Et vous, madame Fontenais, vous étudiez le cours de la Bourse?

MADAME FONTENAIS.

Nullement! Je n'y veux entendre goutte. Mes valeurs resteront toujours telles que mon pauvre et cher mari me les a laissées. Voyez-vous, je ne saurais toucher à rien de ce qu'il a fait. Si vous me trouvez en compagnie de son journal... *(Montrant la bande déchirée.)* Tenez, cela n'a pas cessé d'être le sien, je fais toujours renouveler l'abonnement à son nom... Oui, si j'ai gardé la manie, chaque soir, de déplier cette feuille, c'est qu'il m'en faisait la lecture à pareille heure, quand nous étions deux. Et maintenant, je m'isole dans le silence pour retrouver le son de sa voix, avec mes yeux. *(Repliant le journal)...* Mais parlons de vous, mon enfant... Comment se fait-il qu'après vos brillantes études, avec vos beaux diplômes, vous n'ayez pas préféré à toute chose une carrière assurée dans l'administration? L'exemple paternel était pourtant là. Aujourd'hui, cet excellent Maravon jouit d'une honnête retraite, plein de vigueur encore et de santé, après ses trente ans d'activité dans l'instruction publique. Il vit désormais indépendant, parmi ses livres et ses amis, regardant l'univers d'un œil philosophique. Une destinée de ce genre ne vous a donc pas semblé enviable?

DIDIER.

Mon père a fait son effort, madame. A moi d'accomplir le mien. Lui, fils de paysan, par son énergie, par la qualité de son cerveau, s'est élevé jusqu'à un bon rang de bourgeoisie. Je

sens continuer en moi la poussée de ma race, partie du ras de la terre, il y a une génération. Quelque chose fait qu'à mon tour je veux atteindre au delà, grimper plus haut.

MADAME FONTENAIS.

Plus haut que la bonne bourgeoisie?... Eh là! vous destinez-vous à devenir noble?

DIDIER.

Ma foi!... en quelque sorte... Je veux devenir riche... très riche. Être millionnaire, n'est-ce pas, en effet, dans les mœurs actuelles, être baron ou comte, si l'on veut?

MADAME FONTENAIS.

Et vous pensez avoir en mains les chances d'une grande fortune?

DIDIER.

Je tiens un brevet de premier ordre. Mon père m'a remis tout ce que nous possédions en commun par l'héritage de ma mère. Ce modeste apport a servi de base à un excellent acte de société pour mon usine, qui va s'ouvrir.

MADAME FONTENAIS.

Et si vous ne réussissiez pas?

DIDIER.

Ne pas réussir?... Mais les études préparatoires sont indiscutables. Dépenses, recettes, futurs bénéfices, tout a été évalué, tout est prévu. Les

chiffres sont les chiffres. J'ai derrière moi des banquiers qui voient larges, qui m'ont dit : « Marchez ! » Le jour où la commandite aurait besoin d'être doublée, — par exemple, en vue d'agrandissements, — je n'aurais qu'un signe à faire pour obtenir de nouveaux fonds. C'est sous-entendu, c'est convenu à demi-mot... Et puis, j'ai par-dessus tout la conviction que le succès appartient à ceux qui savent le mériter par le travail, l'aptitude, la probité... Vous souriez?...

MADAME FONTENAIS.

Sympathiquement. Je prends plaisir à votre ardeur de jeunesse, à votre foi flambante. Je vous souris comme à un joli feu clair dans la pièce, quand, soi, l'on vient du froid. Et il y a longtemps que j'ai l'hiver dans l'âme !... Vous étiez encore petit quand mes malheurs ont commencé, par la ruine de mon gendre. Vous devez cependant vous rappeler que ma fille fit sa rentrée dans cette demeure en vêtements de veuve, épuisée par les larmes, ayant une orpheline toute pâle sur les bras !

DIDIER.

Croyez que je n'oublie, madame, aucun des deuils, aucune des pertes morales et matérielles qui vous ont jadis frappée dans les vôtres. Et pourtant, lorsque je considère votre maison telle qu'elle est aujourd'hui, j'y suis impressionné comme par un lieu béni : La grand'mère que vous êtes ; madame Revel, votre fille ; et votre petite-fille, mademoiselle Marie-Jeanne, toutes

les trois vivant dans une tendre harmonie, vous me semblez réaliser ensemble un symbole de famille et d'excellente humanité. Vous me représentez un admirable triptyque des trois âges.

MADAME FONTENAIS.

Certes, je serais ingrate si je ne remerciais le ciel pour ce qu'il m'accorda les moyens de faire à ces deux bonnes enfants, que j'ai près de moi, une existence confortable.

DIDIER.

Permettez-moi de dire qu'en outre vous possédez personnellement l'art de vous faire vénérer et chérir par tous ceux qui vous approchent.

MADAME FONTENAIS.

Flatteur!

DIDIER.

Quand j'entends Marie-Jeanne. (*Se reprenant.*) mademoiselle Marie-Jeanne... s'exprimer sur vous, c'est délicieux!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, *venant du fond avec une tasse dans chaque main.*

MARIE-JEANNE.

Du thé, grand'mère ? ou du chocolat ?

MADAME FONTENAIS, *se levant.*

Je vais par là, mignonne !... Sers Didier... Je vous laisse libres... de parler de moi. *(Madame Fontenais sort par le fond.)*

SCÈNE III

MARIE-JEANNE, DIDIER.

MARIE-JEANNE

Quelle tasse désirez-vous ?

DIDIER, *en prenant une.*

Voilà qui m'est égal !

MARIE-JEANNE.

Grand'mère a eu l'air de se moquer de nous. Est-ce que vous lui auriez donné l'éveil ?

DIDIER.

Non. Je me suis contenu vis-à-vis d'elle, comme sur votre ordre, je n'ai cessé de me contenir aussi vis-à-vis de mon père. Mais je suis en ébullition !... Depuis que vous m'avez laissé vous confier mon projet de vous demander en mariage, vous-même avez fixé la date à laquelle vous consulteriez votre mère. Cette date était celle où vous entreriez dans votre dix-huitième année. Marie-Jeanne, nous y sommes aujourd'hui ! Pour me comprimer je n'ai plus le sentiment de

l'échéance à venir. Je ne vois plus cette borne que vous aviez dressée contre mon impatience, ainsi qu'une sorte de fétiche !

MARIE-JEANNE.

Mon cher Didier, si, après notre conversation, j'en ai quelque temps gardé entre nous le secret, c'est que je n'ai pas voulu émouvoir mère, à mon sujet, avec une promptitude qu'elle aurait pu déclarer irréfléchie. Je serai désormais en droit de lui répondre, sincèrement, que j'ai consulté tout ce que j'ai de raison, et tout mon cœur.

DIDIER.

Oh ! vous ne m'aviez encore permis qu'un peu d'espoir ! Avez-vous bien pesé le sens définitif, l'engagement formel qu'il y a dans les paroles que vous venez de prononcer ?

MARIE-JEANNE.

J'obéis, en effet, à un peu de superstition, en me prononçant plus tôt que je ne devrais, et en voulant faire commencer notre union dès maintenant, pour ainsi dire... Oui, cet anniversaire de ma naissance que, d'aussi loin qu'il m'en souvienne, l'on me fête avec des cadeaux, des fleurs, dans un cercle d'amitiés, oui, ce jour, je me suis accoutumée à le regarder venir, chaque année, comme mon jour favorable. Voilà pourquoi je l'avais choisi entre tous pour m'y faire accorder à vous, et c'est aussi pourquoi je n'y ai pas résisté à l'élan de me promettre.

DIDIER.

Vous me rendez fou de joie ! Je voudrais tomber à genoux, crier mon bonheur !

MARIE-JEANNE.

Chut !... Ce soir, dès que nos invités seront partis, je parlerai à mère de façon à la convaincre.

DIDIER.

Moi, je pars tout de suite.

MARIE-JEANNE.

Qui vous presse ?

DIDIER.

Ah ! je ne saurais plus, à cette heure, faire la conversation de personne. J'aurais plutôt envie de bousculer l'importun qui peut survenir... Je vous emporte en moi. Je serai plus avec vous, mieux avec vous, tout seul, dehors, à marcher au hasard, dans l'ivresse de l'espérance... et des appréhensions !

MARIE-JEANNE.

Ne craignez rien. Mère vous aime bien. Et moi, je vous aime.

DIDIER.

Marie-Jeanne, jurez-moi qu'avant deux mois nous serons mariés !

MARIE-JEANNE.

Oui!... oui!...

DIDIER.

A bientôt!

MARIE-JEANNE.

A demain! *(Didier lui baise la main et sort par la droite.)*

SCÈNE IV

MARIE-JEANNE, LÉONIE, *entrant par le fond. Cette dernière est en corsage montant et en jupe demi-courte.*

LÉONIE.

Je te cherchais pour causer un peu avec toi, avant de m'en aller.

MARIE-JEANNE.

Comment? Léonie, tu t'en irais déjà?

LÉONIE.

Tu sais combien maman est toujours pressée d'arriver au bal! Si ce n'était que moi, je n'aurais guère le goût du monde... dans des toilettes comme celle-ci!... C'est pourtant à force de danser des cotillons que me voici en passe de me marier, peut-être. Mais quelle humiliation qu'il me faille expliquer à chaque valseur que j'aurai bientôt dix-neuf ans! *(Indiquant son corsage fermé.)* Ça ne se voit pas!

MARIE-JEANNE.

Tu devrais déclarer que puisqu'il en est ainsi, tu préfères rester chez toi.

LÉONIE.

Papa m'en empêche. Il défend à maman de sortir, le soir, sans moi !

SCÈNE V

MARIE-JEANNE, LÉONIE, MADAME PONTHIONNE *en toilette plus jeune que son âge,* JIRBIN.

MARIE-JEANNE. *D'un signe discret à Léonie, elle désigne les deux personnages qui entrent par le fond.*

Monsieur Jirbin n'a donc pas encore fait demander ta main à madame Ponthionne?

LÉONIE.

Il n'ose pas, crois-tu ! Maman le paralyse ! *(Marie-Jeanne et Léonie continuent de s'entretenir tout bas.)*

MADAME PONTHIONNE, *en haute coquetterie, à Jirbin.*

Il y a dans vos allures à mon égard quelque chose de mystérieux, une timidité, qui me charment. Les femmes subissent un entraînement vers ceux par qui elles se sentent respectées... excessivement. Vous, il me semble que vous soyez toujours sur le point de me déclarer... je ne sais quoi... et qu'une délicatesse vous

retienne. Je ne vous demande pas votre pensée ! Je serais peut-être forcée de me fâcher si je la connaissais.

HEBIN.

Oh ! madame ! je ne pense qu'à vous inspirer la plus grande confiance en moi... Mais si attentif que je sois à me faire convier dans les maisons où je devine que vous accompagnerez votre fille, mes entretiens avec vous sont chaque fois bien courts à mon gré...

MADAME PONTHONNE.

Imaginez-vous une possibilité de nous voir autrement ?

HEBIN.

Autorisez que je fréquente souvent votre maison. Agréez-moi comme ami, d'abord...

MADAME PONTHONNE.

Et ensuite ?

HEBIN.

Ensuite... Un jour... si vous daigniez y consentir... vous me recevriez comme futur gendre.

MADAME PONTHONNE, [illegible].

Plait-il ? Vous ?... Ma fille ?... Excusez-moi, je n'ai pas encore été habituée à voir cela venir. Je ne sais que vous dire... Je ne... je...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BÉATRICE, *entrant par le fond, en grande toilette de jeune fille comblée.*

MARIE-JEANNE.

Toi aussi, Béatrice, tu vas au même bal que Léonie?

BÉATRICE.

Je vais à deux bals. Et j'en ai trois demain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME GRIBERT, *entrant par le fond et mise avec une extrême simplicité.*

MADAME GRIBERT.

Ma petite Marie-Jeanne, veux-tu bien dire qu'on prépare le manteau de Béatrice pour qu'elle ne se refroidisse pas dans l'antichambre.

MARIE-JEANNE.

J'y vais, madame...

MADAME PONTHIONNE, *à Marie-Jeanne.*

Pendant que madame Gribert vous envoie, occupez-vous aussi de nos manteaux.

MARIE-JEANNE.

Oui, madame. *(Elle sort par la droite.)*

SCÈNE VIII

MADAME PONTHIONNE,
LÉONIE, MADAME GRIBERT, BÉATRICE.

BÉATRICE, *à madame Gribert.*

Maman, recoiffez-moi un peu.

MADAME GRIBERT.

Je crois bien, mon ange, assieds-toi là. (*Madame Gribert s'emploie à attifer sa fille.*)

MADAME PONTHIONNE, *à Léonie.*

Regarde si ma robe tombe bien. Fais-lui faire le rond. Mets-toi à genoux. (*Léonie se consacre à la toilette de sa mère.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, SABINE.

SABINE, *s'adressant aux Ponthionne.*

Puis-je vous être bonne à quelque chose ?

MADAME PONTHIONNE.

Merci, ma fille est là.

SABINE, *s'adressant aux Gribert.*

Et à vous autres ?

BÉATRICE.

Merci, madame, j'ai maman.

SABINE, *à madame Gribert.*

Ainsi, ma chère bonne, cette nuit encore, la cinquième de suite, tu vas la passer sur une petite chaise, à veiller, à bâiller jusqu'au jour.

BÉATRICE.

Oh ! maman sait très bien s'arranger pour faire dodo dans un coin.

MADAME PONTHIONNE, *à Sabine.*

Nous vous quittons.

SABINE, *à madame Ponthionne.*

N'oubliez pas de prendre congé de maman. Elle est pleine d'attention pour les autres, et très attentive pour elle-même.

MADAME PONTHIONNE, *à Sabine.*

Je n'y aurais pas manqué. Au revoir, chère amie... Viens, Léonie.

LÉONIE, *à Sabine.*

Au revoir, madame. *(Madame Ponthionne et Léonie sortent par le fond.)*

SCÈNE X

SABINE, MADAME GRIBERT, BÉATRICE.

MADAME GRIBERT, *désignant Béatrice.*

Lui as-tu fait compliment de son nouveau collier de perles ?

SABINE.

Tu es folle ! Qu'est-ce que cela t'a encore coûté ?

MADAME GRIBERT.

Rien ! J'ai donné en échange les bijoux que j'avais.

SABINE, *embrassant les deux femmes l'une après l'autre.*

Tâche au moins de garder ta peau sur tes os. (*A Béatrice.*) Allez vous amuser, jolie enfant gâtée, trop gâtée !

MADAME GRIBERT, *indiquant* [illegible].

Ne laisse pas mon mari s'éterniser chez toi. Il a du travail sur son bureau.

SABINE.

Comment ! ce pauvre M. Gribert n'a pas non plus le repos de ses nuits !

MADAME GRIBERT, *montrant Béatrice.*

Eh bien ! Et la dot ! (*Madame Gribert et Béatrice s'en vont par la droite.*)

SCÈNE XI

SABINE, MARAVON, *entrant par la gauche.*

SABINE, *désignant les femmes qui sortent.*

Ah ! mon cher Maravon, venez me dire que j'ai là une amie absurde.

MARAVON.

Madame Gribert.

SABINE.

Avez-vous remarqué qu'elle a pris les aspects d'une gouvernante. Et d'ailleurs elle en fait le métier. Elle a cessé d'avoir une existence personnelle. Elle ne veut plus rien avoir à elle. Tout appartient à sa fille !... Pendant ce temps, le mari s'exténue pour subvenir aux toilettes de Béatrice. Et celle-ci, trônant au-dessus de ses père et mère, me fait l'effet d'une idole un peu odieuse.

MARAVON.

Je ne partage pas votre opinion, chère petite amie. Devant ces êtres si naïvement naturels, je me plais, au contraire, à voir fonctionner les plus simples rouages de la famille. Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair, souvent sa beauté, sa santé, au besoin même sa vie, pour en cons-

tituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeurs, anxiétés, dotations, sacrifices, tout le reste de leurs forces vives, pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir... Voyez moi-même : il s'est agi de créer une situation à mon fils. Didier m'a bien vite persuadé que mon avoir serait mieux placé désormais dans ses mains devenues viriles... Et pour vous démontrer que madame Gribert et sa fille rentrent dans la plus pure tradition classique, si vous le permettiez au pédantisme d'un vieil universitaire, je tirerais mon argument de l'antiquité...

SABINE

Ne vous gênez pas!

MARAVON.

Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler des « lampadophories » ? Voici ce que c'était : Pour cette solennité, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du

moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambeau l'image même des générations de la vie; ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce.

SABINE.

Je ne conçois pas de la sorte les relations de famille. A mon point de vue, recevoir la vie engage autant que la donner. Il y a quelque chose d'analogue, de simultané, un lien unique qui fait se contre-balancer les obligations. Puisque la nature n'a pas permis aux enfants de se fabriquer tout seuls, je dis, moi, qu'elle a donc eu l'intention de leur imposer une dette envers ceux qui les mettent au monde.

MARAVON.

Les enfants s'acquittent en faisant, à leur tour, des enfants.

SABINE.

Ils s'acquittent en pratiquant la piété filiale, dont vous semblez oublier tant d'actes héroïques!

MARAVON.

Peuh!... Enée, à l'incendie de Troie, emportant son père sur les épaules? Mais à chaque occasion nos pompiers en font autant pour des gens qu'ils n'ont jamais vus... Mademoiselle de Sombreuil, buvant un verre de sang humain pour

sauver les jours du marquis? Mais qui ne surmonterait un pareil instant de dégoût pour préserver d'un égorgement... son concierge?... La gravure a popularisé encore le dévouement d'une femme dont le vieux père mourait de faim en prison : elle s'y introduisit et lui donna son sein à téter. Quelle est la nourrice qui ne voudrait soulager, par une offrande semblable, la captivité de tout un escadron?

SABINE.

Il est toujours facile de plaisanter.

MARAVON.

Citez-moi des traits vraiment sublimes!

SABINE.

Je n'ai pas votre érudition.

MARAVON.

Non, voyez-vous, l'humanité se bat les flancs pour se persuader, à elle-même, qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... Relisez les commandements du mont Sinaï : pas un mot sur les devoirs envers la progéniture! Pourquoi donc? Parce que c'était inutile. Parce que toutes les créatures s'étaient mises d'instinct à soigner leurs petits. Mais les devoirs envers les parents, voilà ce qui n'a pas été sous-entendu; voilà ce qui n'allait pas de soi-même! « Honore tes père et mère, afin de vivre longuement sur la terre. »



Il n'y a pas que l'injonction, il y a, pour allécher, la promesse d'une prime à réaliser, dès ce bas monde... Croyez-moi, la reconnaissance filiale n'est pas spontanée ; elle est un effort de civilisation, un fragile essai de vertu !

SABINE.

Vous me permettrez bien de vous opposer mon propre cas, à moi qui vis entre une mère et une fille... Je crois pouvoir dire que je sais ce que c'est que d'aimer son enfant ?

MARAVON.

Dites même que vous atteignez à la perfection de la sollicitude.

SABINE.

Bref, si je critique certaines exagérations maternelles, cela ne m'empêche pas de sentir que, pour épargner une sérieuse douleur à Marie-Jeanne, j'immolerais sans hésiter ma vie. Mais je chéris ma mère spontanément aussi, sans recourir à cet effort de raison, que vous prétendez. Et pour sauver ma mère d'un péril, je donnerais également ma vie, je vous l'assure.

MARAVON.

Parbleu ! vous êtes ici trois excellents cœurs roulés dans la bonne pâte des tendres illusions. Vous pensez respectivement vous connaître : vous ne vous connaissez seulement pas vous-même. Vous ignorez tout ce que vous valez

comme mère. Et vous ignorerez toujours, j'espère, le peu que vous valez comme fille. Cela ne s'apprend pas dans les douceurs de l'harmonie, mais sous les violences de l'épreuve, par le cri arraché des entrailles.

SCÈNE XII

Les Mêmes, MADAME PONTHIONNE *et* LÉONIE.

Ces deux personnes, revêtues de leurs manteaux, ne font que traverser la scène, de la porte du fond à la porte de droite.

MADAME PONTHIONNE.

A bientôt.

SCÈNE XIII

SABINE, MARAVON.

SABINE.

Et celle-ci, je vous prie? Parlez-moi donc du cri de ses entrailles? Que fait-elle de votre loi de nature? Est-ce là une mère qui se sacrifie? ou une fille qui est sacrifiée? Laquelle des deux tient le flambeau? comme vous dites.

MARAVON.

Je ne méconnais pas les exceptions. Je sais qu'il y a parfois éclipse des rayons maternels quand, devant la femme de plaisir, l'ombre d'un enfant à elle se hausse et s'élargit. Mais ces types-là

de résistance féminine, ces tempéraments renforcés, pour confirmer mon système, font souvent les meilleures grand'mères. Combien en ai-je vu de coquettes attardées goûter avec délices ce renouveau d'être tout à coup de jeunes bonnes-mamans!... Mais voici monsieur Gribert. Je lui cède la place; je vais prendre congé de madame Fontenais. *(Maravon sort par le fond.)*

SCÈNE XIV

SABINE, GRIBERT, *entrant par la gauche.*

SABINE.

C'est ainsi, monsieur Gribert, que vous ne reparaissez qu'au moment où il ne va plus y avoir personne?

GRIBERT.

Je ne suis pas le dernier, chère madame! Monsieur Stangy achève de fumer tout seul, les yeux au plafond. Et c'est même lui qui m'a captivé, en me contant sa façon américaine de pratiquer l'art des déplacements. Ainsi, ce soir, il ne repassera pas chez lui pour endosser sa tenue de voyage.

SABINE, *avec une simple curiosité.*

Ce soir, dites-vous? Il s'absente? Où va-t-il?

GRIBERT.

Mais il retourne en Amérique.

SABINE, *troublée.*

Allons donc! Il ne m'en a rien dit. C'est impossible.

GRIBERT

Je vous demande bien pardon. Il ira coucher tout à l'heure en wagon-lit. Il trouvera dans un sac à main un costume de jour, pour se rhabiller en temps convenable. De sorte que vous l'allez voir partir de votre salon pour la Louisiane, en habit noir et en cravate blanche.

SABINE, *très nerveuse.*

Je suis curieuse de voir cela !

GRIBERT

Moi, j'en suis toujours au vieux principe français de revêtir en chemin de fer ce que l'on a de plus râpé, de plus crasseux. (*Considérant ses manches.*) Au fait, ça me permettrait de voyager aussi en habit. Voilà ce que c'est que d'avoir une belle demoiselle à élever et à marier.

SABINE, *impatiente.*

Votre femme et votre fille sont parties depuis longtemps.

GRIBERT

Je me sauve. (*Il sort par la porte de droite.*)

SCÈNE XV

SABINE, STANGY, *entrant par la gauche.*

SABINE.

On m'apprend que vous venez me faire vos adieux, que vous partez pour l'Amérique ?

STANGY.

Oui, je pars.

SABINE.

C'est sérieux ?

STANGY.

Très sérieux.

SABINE.

Mais pourquoi ?

STANGY.

Il ne me restait qu'à retourner là-bas, du moment que vous n'acceptez pas d'être ma femme.

SABINE.

Vous ai-je jamais durement repoussé ?

STANGY.

Oh ! non ! toujours avec une grâce légère !... Dans les débuts, vous faisiez dévier nos entretiens vers les souvenirs de l'époque où mes

parents m'avaient envoyé faire mes études en France, et où les vôtres étaient mes correspondants. Cela vous servait à m'objecter qu'étant un si bon ami d'autrefois, je risquais de me méprendre aujourd'hui en croyant vous aimer d'amour. La dernière fois que je vous ai interrogée, vous vous êtes défendue contre mes déclarations brûlantes, en m'invitant encore à réfléchir, sans rien me promettre. Tout sot que je sois, j'ai su comprendre, à la longue, que vous mettiez un soin aimable à m'évincer.

SABINE.

Vous avez compris cela !... Avouez, en tout cas, que vous me détestez à présent !... Si vous n'obéissiez à de la haine, vous n'auriez pas décidé, sans m'en informer, ce départ si brutal !

STANGY.

J'ai cédé à un sentiment lâche... Songez que j'avais cru m'absenter de chez moi pour un mois ou deux, le temps de refaire un peu connaissance avec Paris ! Vous ayant retrouvée veuve, libre, pleine de séductions, je vous ai tout de suite désirée, et j'ai tout de suite espéré devenir votre mari. Voici près d'un an que je vous sollicite, et que vous me faites souffrir...

SABINE.

Mon cher Stangy !

STANGY.

Chaque fois que j'ai menacé de me réfugier dans mon pays, il vous a suffi, pour me désarmer, d'un sourire, d'un défi. Je m'en retournais soumis. J'étais stupide. Je me suis alors avisé que je ne tiendrais jamais la résolution de m'affranchir, si je vous la notifiais à l'avance. En ce moment de tristesse profonde, je me sens pourtant fort, non pas seulement de l'idée qu'avant une demi-heure je serai parti, mais encore parce que j'ai contracté l'obligation de partir...

SABINE.

Comment cela ?

STANGY.

Lorsque je vous suppliais, naguère, de lier votre vie à la mienne, je vous annonçais l'intention de vendre mes terres, afin de m'installer librement ici où vous tiennent vos devoirs, vos affections, vos habitudes...

SABINE.

Oui... Eh bien ?

STANGY.

Désormais, au contraire, réduit à chercher l'oubli dans une activité absorbante, dans un travail fiévreux, j'ai pris le moyen de tripler l'étendue de mon exploitation. Un vaste domaine, contigu au mien, est en adjudication à la Nouvelle-Orléans. Il passe pour invendable, tant sa

mise en valeur réclame de peines et de frais. J'ai pensé qu'une charge aussi lourde, dont je ne me déferais pas sans désastre, m'interdirait toute velléité de retour. J'ai négocié l'achat et donné mandat que l'on traite pour moi, avant l'heure des enchères, demain matin.

SABINE.

Je vous écoutais jusque-là, supposant qu'il s'agissait d'une absence plus ou moins longue que vous alliez faire. Je m'y serais résignée, parce que l'avenir, du moins, me semblait sauvegardé.

STANGY.

Quel avenir?

SABINE.

Ne me posez pas de questions. Cessez de faire le mauvais. Voyez: je vous souris. Vous avez prétendu que je disposais ainsi d'un argument irrésistible... Vous allez vous rendre au télégraphe. Il y a, quelque part, un bureau ouvert toute la nuit. Vous expédierez un contre-ordre, qui vous dégagera encore à temps.

STANGY.

A cette heure-ci, c'est vrai, j'aurais peut-être encore le temps, bien juste... Mais je n'en profiterai pas. Je veux me délivrer de votre vue qui me supplicie, de votre voisinage qui fascine ma volonté, qui m'attire sans cesse et ne me mène à rien. Non! vous ne me dompterez plus!

SABINE.

Ah ! vous me contraignez à m'expliquer, à me démasquer, avant l'événement que j'avais envisagé !... Ai-je donc eu réellement tant d'hypocrisie ou, plutôt, avez-vous été assez aveugle pour qu'il vous soit échappé que mes sentiments répondent aux vôtres?

STANGY.

Quoi ? Je ne vous suis pas indifférent ? Vous m'aimez ! Vous avez dit que vous m'aimiez ? C'est bien cela que vous avez dit ?

SABINE.

Oui.

STANGY.

Que m'apprenez-vous là ? Que m'exprimez-vous ?... si tard !...

SABINE.

Je vous le confesse, j'ai cherché, en effet, à obtenir de vous, malgré vous, du délai... N'allez pas, à présent, me reprocher trop d'astuce, ni me mépriser !...

STANGY.

Ah ! ma chère !... ma chérie !... Parlez en toute confiance !

SABINE.

Vous savez, c'est souvent dans la nature

des femmes de ne devenir tout à fait franches que quand elles ne peuvent plus faire autrement.

STANGY.

Mais quel prétexte aviez-vous de dissimuler? Était-ce une épreuve? Ne vous jugiez-vous pas assez sûre de moi?

SABINE.

Ne vous égarez point. Les considérations que j'ai suivies ne regardaient que ma fille; mais, par cela même, elles m'étaient sacrées.

STANGY.

Je ne saisis pas.

SABINE.

Oh! Stangy, voyons!... Ma fille pour qui je suis encore tout au monde! Sa jeune âme, en train de se former aux grandes sensibilités! N'ai-je pas dû me défendre contre la tentation d'installer, tout à coup, un rival en face d'elle? Comment lui infliger l'évidence que mon cœur serait dorénavant partagé?... Je n'ai aperçu d'autre ressource que de me dérober vis-à-vis de vous. J'évitais les réponses qui pouvaient attiser votre impatience. J'affectais la légèreté, la froideur même. Les jours s'écoulaient, formant des mois, bientôt une année. Je rêvais d'atteindre ainsi, sans révolte de votre part, jusqu'au mariage de Marie-Jeanne. Je faisais comme les vieillards

qui ne devinent pas que leur fin est proche. Je m'étais habituée à ne pas prévoir, moi, la mort de mon rêve: je vivais!... Hélas! combien des soleils derniers de ma jeunesse ai-je ainsi laissés, un à un, s'éteindre!... Vous me trouvez sans doute bien peu coquette à votre égard, et bien égoïste, de n'avoir point tout d'abord compté avec l'âge qui, chaque jour, me dispute une parcelle de mes modestes agréments.

STANGY.

Ne craignez rien : vous justifiez toujours autant mon admiration pour vous. Quant à votre fille, je m'efforcerai d'être, pour elle, un beau-père dont elle n'ait qu'à se louer.

SABINE.

Oh! elle, je n'aurais eu qu'à la consulter, j'en suis sûre, pour en rapporter sa plus affectueuse soumission au projet de m'unir à vous. Mais c'eût été abuser de sa candeur. La tâche des mères est de protéger contre tout réveil cruel l'esprit imprévoyant, l'innocence de leurs enfants. Je me représentais les petits bonheurs dont je sévrerais Marie-Jeanne, si je rompais son étroite intimité avec moi: Ses épanchements du soir et du matin dans le négligé de nos chambres!... Ses bras purs que, de temps immémorial, elle connaît pour les seuls maîtres de m'embrasser!... Pouvais-je être, moi, la première, à blesser les plus délicates pudeurs de ma fille, quand je me heurterais au timide détournement

de son front, au reproche chaste et jaloux de ses yeux ?

STANGY.

Pendant que vous imaginiez tout cela, chère amie, vous oubliiez ce que j'endurais, moi qui, au sortir d'ici, restais souvent un quart de la nuit à rôder furieusement sous vos fenêtres !... Mais vous venez de me faire trop de bien. Je ne suis plus à plaindre. Je ne récriminerai pas contre vos scrupules, quoiqu'ils aient été excessifs, convenez-en, maintenant que nous en avons triomphé ?

SABINE.

Vous ne doutez plus de mon désir de porter votre nom. Vous pouvez à présent concevoir quel rôle bienfaisant, quel personnage inespéré vous jouez dans ma vie qui n'a pas eu sa part de bonheur, et qui, sans vous, est appelée à finir sombre et muette, recélant tout son besoin d'amour... Mais si je vous ai avoué combien vous m'êtes cher, il ne m'appartenait pas d'ajouter que je me sentisse aujourd'hui plus libérée qu'hier.

STANGY.

A présent que je me sais aimé, vous admettriez de m'ajourner encore !

SABINE.

Je vous ai livré tout mon secret, pour que vous collaboriez à ma tâche. Reconnaissez que j'ai le

devoir de ne pas nuire à l'établissement de Marie-Jeanne. Elle est actuellement fille unique. C'est là un bien que le sort m'a fait lui constituer, en quelque sorte, depuis sa naissance. Si je l'en dépouillais, quel acte accomplirais-je à son égard ?... Elle ne possède rien, du chef de son père. Elle a tout à revenir de moi. Son avenir est précis, fixé, classé. Il est ici, en portefeuille. Notre notaire peut annoncer ce qu'elle aura plus tard... Mais, d'après la façon dont on compte dans la société, une fois la mère remariée, devant la perspective des survenances d'enfants, la valeur de la fille est tout de suite rabaissée de moitié, des deux tiers, des trois quarts...

STANGY.

Ma fortune est bien supérieure à celle qu'il y a de votre côté. Si vous me donnez un enfant, plusieurs enfants, ils devront s'en contenter. Je ferai en sorte que l'héritage de votre fille ne soit pas diminué.

SABINE.

Je sais qu'entre gens loyaux comme nous, tout peut s'arranger en faveur de la justice, même contre la loi. Et si Marie-Jeanne était mariée, je suis persuadée qu'en mettant, ce soir, ma main dans la vôtre, je n'exposerais celui qui l'aurait épousée à aucune duperie, par la suite. Mais nous n'en sommes par là ! Ma fille n'est encore qu'un parti de demain, d'après-demain...

Si je m'unissais immédiatement à vous, n'aurais-je pas à redouter pour elle, désormais, les méfiances peut-être insurmontables d'une famille dans laquelle Marie-Jeanne se mettrait en tête d'entrer? Ces étrangers objecteraient que l'entente morale entre vous et moi est irrégulière, que de futurs enfants auront moyen d'attaquer des dispositions prises, que même nous pouvons, vous et moi, nous raviser au bénéfice d'un petit être nouveau. Et si Marie-Jeanne est alors sérieusement éprise? Et si des parents détachent d'elle un fils déférent, un fiancé qu'elle chérirait?... La verrais-je donc sangloter et rester seule, parce que, moi, j'aurais trouvé que la vie à deux m'était belle et bonne?... Ou bien faudra-t-il que je l'oriente vers des mariages inférieurs à ceux que mon esprit, jusqu'à présent, s'était plu à lui destiner?... Oh! non! ne me demandez point que je coure aucun risque de faire à ma fille du tort, du chagrin, du mal!... Mon ami, je sais désapprouver les erreurs de sensiblerie chez les mères... Mais ce que je vous dis là, c'est de la simple honnêteté maternelle... Ne me regardez pas comme une coupable, avec cette sévérité!

STANGY.

Combien de temps vous proposez-vous de me faire encore souffrir?

SABINE.

Mon Dieu! vous voici redevenu méchant.

STANGY.

Vous m'avez suffisamment démontré que vous aimiez votre fille d'un tout autre cœur que vous ne m'aimez.

SABINE.

Pourquoi faire des comparaisons?... Je vous aime tous les deux... Oh! écoutez-moi: Comment vous fixerais-je une date? Je vous dirais : un an... que je mentirais à ce que je souhaite pour le bien de Marie-Jeanne, pour sa santé, et même à ce que je souhaite pour moi, si j'ose dire. La pauvre petite n'a que dix-sept ans! Le parfum qui me vient de cette âme blanche en fleurs, puis-je le chasser de moi? Vous ne voudriez pas que je pousse prématurément mon enfant dans les bras d'un garçon?... Quand elle me quittera de son propre élan, mon déchirement sera déjà bien assez rude! Oh! soyez alors auprès de moi pour me soutenir, pour me consoler, pour me griser!...

STANGY.

Je ne m'astreindrai plus, pour un laps indéterminé, à des langueurs insupportables et humiliantes. Il y a trop longtemps que mon âme s'ulcère. Dépêchez-vous de la guérir, ou je pars la soigner, selon la méthode que j'ai inventée.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la droite.*

Le valet de chambre de monsieur Stangy est arrivé, avec la voiture du chemin de fer.

SABINE.

Ah!

STANGY, *au domestique.*

C'est bien! (*Le domestique sort.*) La seconde raison de vivre, dont je me suis pourvu, est là qui m'appelle. C'est ma résurrection, tandis que je suis encore assez jeune pour renaître dans l'énergie et la dignité du travail.

SABINE.

Ne créez pas d'irréparable entre nous, je vous en conjure! Envoyez une dépêche.

STANGY.

Mon dernier mot est celui-ci : je veux vous avoir, mais je ne veux plus vous attendre.

SABINE.

Et moi, j'en suis réduite à vous répondre toujours la même chose : n'y eût-il qu'une possibilité au monde pour que mon remariage suscitât un obstacle au mariage de ma fille, c'est trop! Cela corromprait d'un goût de remords les joies qui voudraient se poser sur mes lèvres...

STANGY.

Quand j'aurai franchi cette porte, si ce n'est pas pour aller au télégraphe, et me dégager, tout sera terminé entre nous. Vous ne pourrez plus me rappeler; je ne saurais plus revenir. Je serai déjà en Belgique, pour gagner de là l'Angleterre

où je m'embarquerai. Il ne va plus y avoir aucun moyen d'empêcher l'acte, qui, demain matin, m'aura enchaîné, sur l'autre bord de l'Atlantique, jusqu'à la fin de mon existence.

SABINE.

Je vous ai dit tout ce que je croyais, tout ce que je sentais. Vous me broyez le cœur, sans détruire l'idée que je me fais de mon devoir!... Je n'ai pas le droit!... Je ne dois pas!... Je ne peux pas!...

STANGY.

Adieu!

SABINE.

Oh! ne partez pas encore?

STANGY.

Il faut que je sois au train dans vingt minutes.

SABINE.

Vous ne me laisserez pas sans nouvelles? Vous m'écrirez?

STANGY.

Pas de lettres! Si vous m'en adressiez, je ne les ouvrirais pas. Reposez-vous de moi, et laissez-moi me reposer de vous!

SABINE.

Vous reviendrez? Je vous reverrai?

STANGY.

Jamais! *(Il s'éloigne.)*

SABINE.

Oh! Oh!... Stangy?

STANGY, *prêt à revenir.*

Quoi?

SABINE, *après une lutte intérieure.*

Non!... En effet!... Rien! *(Elle tombe sur un siège.)* O Marie-Jeanne! *(Stangy sort par la droite.)*

SCÈNE XVI

SABINE, MARIE-JEANNE, *entrant par le fond.*

MARIE-JEANNE.

Vous êtes seule, mère?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

Nous voici entre nous... Est-ce que vous êtes souffrante?

SABINE.

Je viens d'éprouver un malaise... Ne t'inquiète pas. Embrasse-moi seulement. Serre-moi fort contre toi! Dis-moi que tu m'aimes bien!

MARIE-JEANNE.

Je vous adore.

SABINE.

Ma fille!... Tiens, vois-tu, je suis déjà toute revenue à moi.

MARIE-JEANNE.

Bien vrai? Vous êtes absolument remise?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

Je puis causer avec vous, sans crainte de vous fatiguer?

SABINE.

Tu as quelque chose à me raconter?

MARIE-JEANNE.

Dites-moi, d'abord, que vous aussi, vous m'aimez bien?

SABINE.

Ah! petite! tu ne sauras jamais combien!

MARIE-JEANNE.

Je vais au contraire le savoir tout de suite. A votre tour, serrez-moi contre vous. Faites que je sente votre cœur près du mien. Approchez votre oreille de ma bouche... Mère chérie, j'aime Didier Maravon.

SABINE.

Hein?... Quoi?... Qu'est-ce que tu me chantes-là?

MARIE-JEANNE.

Didier et moi, nous nous aimons.

SABINE.

Vous vous aimez?... J'entends que vous êtes d'excellents amis?

MARIE-JEANNE.

Ne faites pas semblant de ne pas comprendre : Didier veut m'épouser.

SABINE.

Ah! C'est cela que tu avais à m'annoncer?... Eh bien! ce jeune homme a bon goût de penser à toi pour l'avenir. Mais se déclarer ainsi à une fillette, c'est du mauvais goût.

MARIE-JEANNE.

Ah! mère, ne plaisantez pas!

SABINE.

Je n'en ai guère envie, je te jure!

MARIE-JEANNE.

Je me suis engagée envers Didier à obtenir votre consentement.

SABINE.

Vraiment !

MARIE-JEANNE.

Selon ce que vous allez décider, vous avez le pouvoir de me rendre bien heureuse, ou bien malheureuse.

SABINE.

Mon enfant, tu t'exprimes avec tant de vivacité qu'il me convient de te redonner le ton juste dès ce soir, au lieu de t'envoyer au lit, ce qui serait le plus urgent. Sache donc que je n'ai pas de prévention contre Didier, sauf qu'il t'ait troublé l'esprit trop tôt. En effet, tu n'es guère robuste ; tu ignores à peu près le monde ; je ne te trouve pas mûre pour le mariage. Tout ce que j'ai à te répondre, séance tenante, c'est que vous pourrez continuer à vous voir... Vous ne serez pas ainsi bien à plaindre... Cela vous servira à contrôler la force de votre attachement l'un pour l'autre. Et, plus tard, dans assez longtemps, nous verrons !

MARIE-JEANNE.

Ce n'est pas cette réponse-là que j'ai promise à Didier. Il s'en est allé avec l'espoir que, dès demain, il sera mon fiancé et, bientôt après, mon mari ! Excusez-moi d'insister de toutes mes forces !

SABINE.

Va dormir. J'ai besoin, moi, de repos.

MARIE-JEANNE.

Comment dormirais-je avec l'idée qu'une déception si violente se préparerait pour Didier ? Oh ! épargnez-moi de lui faire tant de chagrin ! Je n'en aurais pas le courage : il m'aime trop !

SABINE.

C'est toi qui es ensorcelée, petite malheureuse !

MARIE-JEANNE.

Pourquoi votre voix est-elle si dure ? Ce n'est pas mal que nous nous aimions ?

SABINE.

Laisse-moi, te dis-je ! (*Appelant madame Fontenais.*) Ah ! ça ! maman, que faites-vous par là-bas ?... Venez gourmander une gamine qui prétendrait publier demain ses bans avec Didier Maravon !

SCÈNE XVII

SABINE, MARIE-JEANNE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, (*[illegible]*)

Tiens ! Tiens ! Cette Marie-Jeanne ! Voyez-vous cela !... (*A Sabine.*) Il est agréable !

SABINE.

Mettez au pas votre petite-fille. Dites-lui que son instruction n'est seulement pas terminée. On ne se mêle pas d'aller, par le monde, faire la dame, quand, à la fin de ses cours de l'année, on ne connaîtra encore l'histoire de France que jusqu'en 1610.

MARIE-JEANNE, *à madame Fontenais.*

Je vous demande de nous dire à quel âge mère s'est mariée.

MADAME FONTENAIS.

Eh ! Eh ! ma mignonne, elle avait à peu près l'âge que tu as.

MARIE-JEANNE.

Vous entendez, mère ?

SABINE.

J'ai eu tort. Le triste sort de mon ménage, par la suite, n'a que trop justifié les conseils de temporisation qui me furent alors prodigués.

MADAME FONTENAIS.

Inutilement... *(A Marie-Jeanne.)* Il faut, pourtant, petite, que je te fasse envisager certains côtés sérieux auxquels tu n'as sans doute pas songé : La position sociale de Didier n'est pas encore établie. Ce serait sage d'attendre qu'il soit entré dans la voie de la prospérité.

MARIE-JEANNE.

Vous voudriez que je le laisse à présent se debattre tout seul, que je m'abstienne prudemment de m'associer aux difficultés de ses débuts. Et, quand il aurait réussi, je viendrais lui déclarer : « Maintenant, j'en suis... » Ah ! non ! ne m'exhortez pas à cela ! J'en garderais sur toute ma vie une gêne, une honte !

MADAME FONTENAIS, *à Sabine*

C'est gentil ce qu'elle dit là !

SABINE.

C'est en raisonnant de cette manière que je suis allée aux catastrophes.

MADAME FONTENAIS.

Il conviendra pour ta fille de mieux s'y prendre que pour toi. Quand nous serons à faire le contrat vis-à-vis d'un futur, quel qu'il soit, j'exigerai que tous les biens présents et à venir de Marie-Jeanne soient placés sous le régime dotal. *A Marie-Jeanne.* Cela signifie que ni ton mari ni toi-même vous ne pourrez jamais toucher au capital. Sais-tu d'avance si une condition aussi rigoureuse ne rebroussera point le projet de ton soupirant ?

MARIE-JEANNE.

Il signera tout, les yeux fermés. Il m'a, de lui-même, exprimé le vœu qu'il ne lui fût jamais

parlé d'argent à propos de notre amour... Grand'-mère, vous causez souvent avec Didier, vous connaissez la noblesse de son caractère, la générosité de sa nature!... Ah! intercédez en notre faveur! prêtez-moi votre appui.

MADAME FONTENAIS.

Ma foi! Sabine, les objections qui m'incombaient, pour la sauvegarde des intérêts, me paraissent levées.

MARIE-JEANNE.

Mère chérie! vous qui ne m'avez jamais fait de peine, faites-moi aujourd'hui tout le bien que vous pouvez! Mon cœur est si gros qu'il m'étouffe!... Voyez mon émotion! Voyez mes larmes!

SABINE.

Crois-tu que je n'aie pas envie de pleurer!... Réfléchis, Marie-Jeanne, qu'il n'y a qu'un instant ma pensée te regardait comme ma toute-petite encore, dont l'âme était emplie par mon amour pour toi, par ton amour pour moi. Et, subitement, tu me sommes de jouer mon dernier rôle dans ton bonheur! Il ne m'appartient plus que de l'empêcher, ou bien d'en charger dorénavant un étranger! Tu me frappes de cette révélation que mes baisers, mes caresses, le tendre nid où je t'ai mise, que tout cela ne te suffit plus, que rien d'ici, rien de moi ne saurait te retenir... Ah! je n'avais pas prévu, pour si tôt, cette blessure!

MARIE-JEANNE.

Mais je vous aime toujours autant! Je ne mérite pas de reproches aussi cruels !... J'en appelle, ma petite mère, à vos propres souvenirs : Lorsque, jadis, vous avez été impatiente de vous marier avec mon père, est-ce que cela vous fit cesser de chérir les êtres qui vous avaient élevée ? Ne restiez-vous pas, quand même, la fille bien aimante de grand'mère ?

SABINE.

Oui, à cette heure, tu me fais revivre la fille que je fus. Je la comprends par la fille que j'ai... C'est juste !

MARIE-JEANNE.

De grâce, mère, ne me repoussez pas. Vous aurez un enfant de plus, pour vous adorer, pour vous bénir. Ah ! permettez que Didier soit bientôt votre fils ! Dites-moi que vous consentez, je vous en prie ! Je vous en supplie !

SABINE, *à bout de résistance.*

Mes nerfs sont usés. Mon cœur ne veut plus te garder malgré toi.

MARIE-JEANNE.

Vous ne dites plus non ?... C'est vrai ? c'est bien vrai ? *(Sabine fait un signe affirmatif.)* Oh ! mère chérie, quelle joie vous m'accordez ! Je ne sais comment vous l'exprimer ! Je ne vous embrasserai jamais assez !

SABINE.

Ne me remercie pas trop, pas tant !... Sois bien contente, mais plus bas... tout bas !...

MADAME FONTENAIS.

Allons, Sabine, secoue-toi ! Quand ta fille t'aura quittée, pense que tu ne seras pas seule, pense que ta mère te reste !

SABINE.

Oui !

MARIE-JEANNE, *à madame Fontenais.*

Oh ! n'est-ce pas ? grand'mère, vous serez là, pour être, tout le temps, bien bonne pour elle.

SABINE.

Toi mariée, ma petite !... Marie-Jeanne mariée !... Oh ! cela me semble si... si comique ! *(Elle fond en larmes.)*

ACTE II

Un bureau meublé comme un petit salon, et situé au rez-de chaussée. Au fond, une porte donnant sur un jardin; une porte, à gauche, donnant sur une allée; une porte, à droite, communiquant avec l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-JEANNE, LÉONIE. *Au lever du rideau, Marie-Jeanne, venant de l'appartement avec Léonie, achève de lui faire effectuer le tour du propriétaire.*

MARIE-JEANNE.

Et ici, tu vois, c'est le bureau de Didier. Il donne sur le jardin : la verdure te cache les écurie et remise. Nous n'avons que deux chevaux; c'est peu pour les courses de mon mari, pour les miennes, pour mes visites. Mais il faut être raisonnable, dans les commencements.

LEONIE.

Je comprends qu'avec ces facilités et ce confortable, on s'accommode très bien d'habiter Boulogne-sur-Seine.

MARIE-JEANNE.

Il importait que Didier ne fût plus astreint, soir et matin, à un trajet considérable. *(Désignant la porte de gauche.)* Par cette porte, qui est notre passage vers l'avenue, il ne met pas cinq minutes d'ici à son usine.

LÉONIE.

Qu'est-ce que ta mère a dit quand tu as quitté son quartier, où elle t'avait installée, pour venir résider si loin d'elle?

MARIE-JEANNE.

Pauvre bonne mère! elle m'a fait toute une histoire. Elle m'a traitée d'ingrate. Parmi je ne sais combien de griefs, elle m'a reproché même des choses accomplies à mon insu : entre autres, d'avoir refusé, il y a quatre ans, de se remarier, par dévouement pour moi.

LÉONIE.

Avec monsieur Stangy?

MARIE-JEANNE.

Comment l'as-tu appris?

LÉONIE.

C'est qu'à l'époque où, toi et moi, nous étions jeunes filles, j'ai pu saisir quelquefois des mots, au sujet de ce monsieur, entre papa et maman.

MARIE-JEANNE.

Quels mots ?

LÉONIE.

Tu ne te scandaliseras pas ?... Mon père disait : « Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir jusqu'à quel point vont les choses entre madame Revel et monsieur Stangy ?... » Cela mettait maman dans tous ses états. « C'est vous, se récriait-elle, qui avez la manie de voir le mal, dès qu'un homme est poli avec une femme ! Le mal n'existe que dans la cervelle des maris comme vous !... » Mais je bavarde et je devrais être partie. Adieu. Mes bébés m'attendent.

MARIE-JEANNE, *la reconduisant.*

Quelle chance tu as d'en avoir !

LÉONIE.

Trois enfants en trois ans, je n'appelle pas ça de la chance !

MARIE-JEANNE.

Moi, depuis le temps, je commence à désespérer.

LÉONIE.

Crois-en mon expérience : cela vous arrive toujours quand on ne s'y attend pas. (*Léonie sort.*)

SCÈNE II

MARIE-JEANNE, DIDIER. *Didier entre, soucieux, par la porte de l'allée.*

DIDIER.

Mon père n'est pas venu?

MARIE-JEANNE.

Non. J'ignorais que nous le verrions aujourd'hui. Comme tu as mauvaise mine! Pourquoi as-tu l'air si fatigué? D'où arrives-tu?

DIDIER.

J'avais affaire chez des banquiers. J'ai dû courir aux quatre coins de Paris.

MARIE-JEANNE.

C'était bien la peine que nous déménagions pour te mettre à proximité de tes affaires, si tu recommences à passer ta vie sur la grande route. Depuis une quinzaine, tu te transportes à Paris chaque jour, quand ce n'est pas deux fois par jour.

DIDIER.

Ça n'est pas pour mon plaisir.

MARIE-JEANNE.

C'est peut-être par excès de zèle?... Oui, je t'agace, je le sais, quand je te prêche un peu de

modération... Pourquoi te surmener ainsi? Ne m'as-tu pas dit, l'année dernière, que nous étions déjà presque riches?

DIDIER

Quand on est dans les affaires, on ne peut jamais dire ce qu'on possédera encore le lendemain.

MARIE-JEANNE

Ah! avec un homme tel que toi, je me sens bien tranquille! Je n'ai qu'une appréhension, c'est que tu abuses de tes forces, et que tu tombes malade. Je t'aime tant! Tout à l'heure, figure-toi, j'enviais Léonie d'être mère. Et cependant, lorsque je sors de mes envies les plus folles d'avoir un petit être qui serait de toi, que de fois je tremble, s'il venait, d'être alors exposée à l'aimer plus que je ne t'aime! Quand je t'embrasse comme ceci, je sens au fond de moi s'épanouir toute une maternité satisfaite. Je te sens être, à la fois, mon mari et mon enfant.

DIDIER.

Marie-Jeanne, tu m'aimeras toujours ainsi, n'est-ce pas?... même si l'avenir t'enlevait des illusions sur ma valeur ou mes capacités!... Ah! je voudrais pouvoir combler tous tes vœux, faire de toi la plus heureuse des femmes!

MARIE-JEANNE.

Aucun bonheur ne vaudra le mien, si tu ne

m'apportes plus de visage assombri ni lassé... Mon Dieu! je suis moins sérieuse que toi, c'est évident, je forme des projets plus futiles... Ce que je voudrais, d'abord, ce serait que tu eusses bien ménagé ta jeunesse pour l'heure où nous entreprendrons ces beaux voyages, que tu m'as promis, tu te rappelles? en yacht!... Ah! parcourir le monde à ton côté, sous des ciels nouveaux, cela, c'est mon rêve, ne me le retire pas!...

DIDIER.

Oui, rêve!... C'est le meilleur temps que l'on puisse prendre à la vie.

MARIE-JEANNE.

Il faudrait, pour bien faire, que d'ici une douzaine d'années, mettons quinze ans, tu te retirasses avec fortune acquise... Après que tu auras été décoré.

DIDIER.

Ah! voilà une bêtise à laquelle je suis loin de songer.

MARIE-JEANNE.

Elle fait son petit effet sur presque tout le monde. Il n'y a guère de regard qui n'en soit taquiné. Quand passent dans la rue les gens à ruban rouge, je ne me retiens jamais de chercher à reconnaître, du coin de l'œil, si c'est le vrai. Lorsque deux hommes causent dans un salon, je vois toujours celui qui est décoré fixer l'autre dans les yeux, et celui qui ne l'est pas fixer

son interlocuteur à hauteur de la boutonnière. Enfin, quand nous irons au théâtre, au Bois, sur les plages, dans les villes d'eaux, cela m'amusera d'imaginer que nous faisons dire aux badauds : « Elle n'est pas trop mal cette petite femme, qu'on voit, toujours, avec son mari, qui est décoré... » Ah! me montrer avec toi! Être sans cesse avec toi! C'est le but de ma vie et de tous mes instants! Tu vois, je me doute bien que je te retarde ici, que je t'impatiente; et je ne me décide pas à m'en aller. Renvoie-moi...

DIDIER

Oui!... J'ai horriblement à faire! Nous reparlerons... plus tard.

MARIE-JEANNE

A tantôt. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

DIDIER, MARAVON, *entrant par le fond.*

DIDIER

Mon père!

MARAVON

J'ai fait ta commission, de mon mieux.

DIDIER

Tu as bien démontré à ma belle-mère que, réellement, il n'y avait pas de ma faute.

MARAVON.

J'étais allé là pour te rendre témoignage et parler en ta faveur, comme il ne t'appartenait pas de le faire toi-même... J'ai tout expliqué : les concurrences qui se sont multipliées autour de toi, la mauvaise foi d'un bailleur de fonds qui se dérobe, et avec lequel il faudrait courir les chances obscures et interminables d'un procès ; cette faillite enfin de ton plus gros client, impossible à prévoir, et qui va te frustrer dans quelques jours d'une énorme rentrée. J'ai dit nos tentatives infructueuses auprès des hommes d'argent : les uns préférant te laisser faire la culbute pour te dévaliser ensuite à leur aise, les autres demandant une garantie de ta famille. Je n'ai pas eu besoin d'ajouter que cette garantie, ce n'était pas moi qui pouvais la donner, puisque, en dehors de ma pension de retraite, le peu que je possédais sombre avec toi.

DIDIER.

La grand'mère assistait à la séance ?

MARAVON.

Oui.

DIDIER.

Qu'a-t-elle dit ?

MARAVON.

Lorsque j'ai indiqué la somme qu'il te fallait, lorsque j'ai prononcé le chiffre de trois cent mille francs, madame Fontenais s'est bornée à

devenir encore plus pâle. Tu sais qu'elle n'a pas le cœur en bon état... Tu m'avais chargé d'exposer la crise où tu es, mais non de solliciter le secours. Au surplus, tu seras bientôt fixé sur les intentions de la mère et de la fille : elles vont venir te trouver.

DIDIER

Aujourd'hui ?... Ici !... Et Marie-Jeanne qui n'a encore aucun soupçon !

MARAVON

Comment cela ? J'ai donné à ces dames l'assurance que tu avertissais ta femme pendant que je venais près d'elles...

DIDIER.

Le courage m'a manqué tout à l'heure. Devant le babil de cette chère innocente, devant son jeu de châteaux en Espagne, j'ai reculé l'instant de mon aveu... D'ailleurs, le malheur peut être conjuré sans que j'aie bourrelé la cervelle de Marie-Jeanne.

MARAVON.

Tu ne peux pas dissimuler à ta femme que tu demandes une si forte avance sur un futur patrimoine, qui est le sien.

DIDIER

C'est juste. Je perds les notions de conduite les plus élémentaires.

MARAVON.

Il n'est pas interdit toutefois que ce soit moi qui, auprès de Marie-Jeanne, devienne encore le porteur de mauvaises nouvelles.

DIDIER.

Tu m'as rappelé que j'ai, à son égard, un devoir d'amour et d'humilité qui ne s'esquive pas.

MARAVON.

A vous deux, toi, dans l'état aigu où tu es, elle, avec ses élans passionnés, vous exaltant l'un l'autre dans l'émulation de vos sentiments d'époux, vous vous feriez plus de mal que n'en fera mon langage paternel et mesuré.

DIDIER.

Soit ! J'accepte. Je te la confie.

MARAVON.

Est-ce que je la trouverai dans sa chambre ?

DIDIER.

Elle s'est arrêtée au salon. *(La voix de Marie-Jeanne résonne dans la coulisse.)* Tu l'entends : elle chante. *(Maravon sort par la porte des appartements.)*

SCÈNE IV

DIDIER, SABINE, *arrivant par le fond.*

DIDIER.

Ah ! c'est vous !

SABINE.

Vous êtes seul ?

DIDIER.

Ma femme est actuellement avec mon père.

SABINE.

J'aime mieux cela. Dans ses bras, j'achèverais tout de suite de perdre la raison ; et le peu que j'en ai m'est nécessaire pour aviser avec vous... La démarche de Maravon, tout à l'heure, ses brusques révélations à votre sujet m'ont tellement abasourdie que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui adresser les questions les plus importantes.

DIDIER.

Mon père m'avait rapporté qu'avec votre visite j'aurais celle de madame Fontenais ?

SABINE.

Maman n'est pas loin. A son âge et dans son état de santé, une surprise aussi pénible lui coupe les jambes. En descendant de la station, elle n'a pas voulu retarder mon impatience d'être chez vous. Elle m'a laissé prendre les devants...

Je ne viens pas récriminer, je viens achever de savoir. J'admets, je crois que vous n'avez été ni imprudent ni maladroit et que c'est uniquement la chance qui vous a trahi. Passons à ce qui va pouvoir arriver, faites-moi bien comprendre le point où vous en êtes...

DIDIER.

J'en suis au moment où ma position peut être sauvée tout entière, ou tout entière perdue. J'offre qu'on fasse examiner mes comptes, mes livres, ma correspondance, par l'expert qu'on voudra ; et l'on se convaincra ainsi que je ne demande pas un cadeau, mais une commandite appelée à prospérer elle-même, tout en me rendant la prospérité. Ce n'est pas pour moi, soyez-en convaincue, que je m'acharne à ne pas lâcher prise. Depuis que je me débats contre le sort, j'ai vu tant de vilenies et de duretés chez les manieurs d'argent, j'ai tant éprouvé d'angoisse et de découragement, que je renoncerais volontiers à mes ambitions, à la lutte, à tout, si j'étais seul. Mais il y a Marie-Jeanne, ses habitudes heureuses, ses joies d'enfant chérie, ses luxes innocents de belle petite madame... Et pour ne pas lui infliger des renoncements, des humiliations, des tristesses, à cause d'elle je ne me résigne pas à succomber !

SABINE.

Mon ami, chacun de nous pense à Marie-Jeanne avant de penser à soi. Nous l'aimons si

fort que souvent, l'un l'autre, nous nous en sommes detestés...

DIDIER.

Je proteste que je n'ai jamais eu pour vous de tels sentiments.

SABINE.

Soit ! ce n'est que moi que j'accuse d'avoir nourri une hostilité de rivale, des rancunes jalouses quand il me semblait que, dans les affections de ma fille, vous usurpiez sur ma part. Mais aujourd'hui que, près d'elle, il ne s'agit plus d'un malaise à dorloter, ni d'accaparer des caresses, à cette heure où il s'agit de conjurer un péril, sentez en moi une alliée bien sincère, bien ardente !...

DIDIER.

Votre concours m'est indispensable pour obtenir de madame Fontenais les trois cent mille francs qu'il me faut et qui m'ont été refusés partout. Si, à cette dernière porte où je frappe, je suis définitivement repoussé, je vois, avant peu, crouler tout ce que j'ai mis quatre ans d'efforts à édifier, je suis déclaré en faillite...

SABINE.

Oh !

DIDIER.

Je suis saisi par les huissiers...

SABINE.

Ah ! misère !... La faillite !... la saisie !... Ces

mêmes mots qui, aux mauvais jours d'autrefois, m'entraient dans les oreilles comme des vrilles brûlantes, j'étais donc condamnée au supplice de les réentendre aujourd'hui, chez ma fille !... Mais son apport à elle, Maravon nous a certifié qu'il n'était pas compromis ?

DIDIER.

Naturellement : la dot de ma femme, en valeurs dotales, est intacte, inerte, déposée à la Banque de France.

SABINE.

Par conséquent, quoi qu'il arrive, la ruine de votre ménage ne saurait être tout à fait complète ?

DIDIER.

Elle sera plus fâcheuse à mes yeux que si elle était complète. Comment ! j'aurais réduit à l'indigence celui-ci et celui-là ; mais, moi, mon contrat de mariage me forcera pourtant d'être encore un petit rentier ! J'aurai ruiné du monde, et je ne serai pas ruiné ! On pourrait me jeter ce reproche à la figure ! Ah ! c'est vous méprendre sur mon compte, si vous supposez que je me résignerais vilainement à devenir insolvable, et pis encore ! à passer pour un malin chez les gens ayant eu confiance dans ma parole, dans l'honnêteté de ma signature. Pouah ! je me dégoûterais de me sentir encore là, toujours dans ma peau !

SABINE.

Quel parti prendriez-vous donc?... Vous ne répondez pas?... Vous me faites peur... C'est mal!

DIDIER.

Pardon! ma mère!... Je me suis emporté au delà de ce que je devais dire.

SABINE.

Non, Didier, c'est moi qui, en arrivant, vous ai mis en demeure de préciser votre situation. Elle m'est apparue maintenant dans toute son horreur. Je sais qu'il n'est plus seulement question de restaurer vos affaires et de maintenir vos facilités de dépenses; je sais que c'est le moment de sauver l'existence même de votre foyer. Pour cela, l'effort que vous réclamez, si gros qu'il soit, doit être accompli. Je m'y emploierai énergiquement.

DIDIER.

Merci de vos bonnes paroles! J'en avais besoin... Avez-vous quelque indice sur les dispositions de madame Fontenais?

SABINE.

Elle n'a pas eu à se prononcer. Nous n'avons encore échangé, toutes deux, que des réflexions, des soupirs, des jérémiades.

DIDIER.

Si vous le voulez bien, quand elle va être

ici, ne remettons pas l'heure de connaître sa volonté.

SABINE.

Je préfère que maman n'ait pas l'impression que, vous et moi, nous soyons deux à nous soutenir en face d'elle, contre la tranquillité de ses fonds. Je ne mets pas sa bonté en doute. Mais je me précautionne envers ce qu'elle aurait parfois d'ombrageux, peut-être, dans le caractère. Laissez-moi donc intervenir seule.

DIDIER.

Parfaitement. Je m'en vais. Ma présence est, d'ailleurs, nécessaire à l'usine. Je remets entre vos mains mon sort et le repos de Marie-Jeanne. *(Il sort par la porte de gauche.)*

SCÈNE V

SABINE, MADAME FONTENAIS, *entrant par le fond.*

SABINE.

Venez, maman, venez vous asseoir ici.

MADAME FONTENAIS.

Ni ta fille ni ton gendre ne sont là?

SABINE.

Votre petite-fille et votre petit-gendre me

laissent le soin de faire le grand appel à votre générosité.

MADAME FONTENAIS

Ce n'est pas de moi, je suppose, qu'on attend trois cent mille francs.

SABINE

On ne vous demande là qu'une avance : le capital ne sera pas perdu ; il sera placé.

MADAME FONTENAIS

Dans de bonnes mains, si j'en juge par le résultat où en sont les affaires de Didier.

SABINE

Faites-les étudier par des personnes compétentes, en qui vous aurez foi. On ne vous sollicite de rien verser qu'à bon escient.

MADAME FONTENAIS

Non !... Je n'entrerai pas dans cette voie, je ne me laisserai entraîner à aucun de ces examens au bout desquels il y a des mirages dont on devient dupe. C'est de la sorte que ton mari, jadis, nous a coûté près de cinq cent mille francs... Nous étions riches d'un million et quart, quand, après trente-cinq ans de labeur, monsieur Fontenais se retira. Que me reste-t-il depuis que j'ai donné cent cinquante mille francs de dot à Marie-Jeanne ?.. Quelque chose comme six cent cinquante mille francs. C'est bien. Ce n'est pas trop.

C'est juste ce qu'il faut pour que je vous fasse tous vivre honorablement.

SABINE.

Vous parlez de vie honorable! Voilà précisément la question. Je dois vous dire que, quand même vous compromettriez la moitié de vos biens actuels pour la cause de vos petits-enfants, c'est là un risque dont il ne serait pas beau de vous affranchir. Il s'agit d'éviter au nom que porte Marie-Jeanne le scandale d'une liquidation judiciaire. Vous entendez, n'est-ce pas? Vous n'aviez pas envisagé cette éventualité, j'en suis sûre, quand vous avez commencé par m'opposer un refus si net. Moi-même, je n'y avais pas songé, avant que Didier m'eût ouvert les yeux là-dessus. Nous autres femmes, nous n'avons pas un instinct aussi prompt que celui des hommes, pour percevoir le point d'honneur.

MADAME FONTENAIS.

Oui, je connais ça. Ces messieurs, dans l'occurrence, nous disent : « Mon honneur!... Mais votre sexe n'a point les délicatesses du nôtre... Pour réhabiliter notre honneur d'homme, que nous avons aventuré, donnez-nous seulement votre argent de femme... »

SABINE.

Vous parleriez moins sévèrement si vous aviez vu avec quelle noble indignation, tout à l'heure,

Didier repoussait la pensée de ne pas faire honneur à ses engagements. Il m'a signifié qu'il se tuerait!

MADAME FONTENAIS.

Ah! je connais encore cette histoire! Autrefois, ton mari, — on te l'a caché, — venait trouver le mien à des veilles d'échéances, et le menacer de suicide. Ton père donnait, et redonnait. Puis, quand il eut allongé tout un demi-million, et que ton mari vint encore parler de mettre fin à ses jours, M. Fontenais se dit : « Eh bien!... Eh bien!... » Eh bien! il ne s'est jamais tué, le fichu bonhomme!

SABINE.

Maman! il est mort.

MADAME FONTENAIS.

Oui, un beau jour, d'une pleurésie!

SABINE.

Je voudrais, certes, me persuader que Didier n'accomplira pas l'atroce action de rendre ma fille veuve. Mais, tout au moins, d'autres accidents lamentables se préparent. Il n'y a qu'un instant, la perspective de la saisie m'a été indiquée! J'ai cru voir s'introduire ici des mains brutales, qui s'abattaient impitoyablement sur ce mobilier auquel tient l'âme de Marie-Jeanne par l'intimité de tous les jours, par les sentiments affectueux pour les objets donnés, par la petite gloire contente que font les objets choisis. J'ai

vu transporter à la rue, disperser aux enchères ses pauvres choses aimées...

MADAME FONTENAIS.

Ton esprit galope ! Si la rigueur des événements entraînait aussi loin, j'en serais quitte pour racheter tout ce qui meuble et orne cette maison. Je pourrai reconstituer l'intérieur de ta fille et l'installer où elle voudra, chez moi ou ailleurs. Je subviendrai à tous les frais de son ménage...

SABINE.

Vous promettez de lui faire la charité ! De la part d'une grand'mère, ce n'est pas assez, à la veille de calamités qui peuvent frapper notre enfant de déchéance et de mortel désespoir !

MADAME FONTENAIS.

Est-ce que c'est moi que je défends contre tes objurgations ? Que faut-il donc à mes besoins personnels ?... Une robe noire et une petite chambre !... A quoi est-ce que je dépense les vingt mille francs, environ, que j'ai de rentes ? A te loger convenablement, à te permettre un peu d'élégance, à t'offrir un semblant de train de maison, à te payer un mois de campagne l'été, quelques plaisirs de théâtre l'hiver, et du médecin à discrétion dès que j'ai cru voir passer sur toi un courant d'air. Le solde que mes revenus me laissent à chaque fin d'année, je l'emploie joyeusement en étrennes pour toi et Marie-Jeanne. Ce

que je défends, c'est ce qui éclaire, çà et là, d'un sourire, ta vie qui n'a pas eu sa part, et que je ne laisserai pas devenir plus étroite ni plus sombre. Ne sens-tu donc pas que c'est ton indépendance de demain, ton patrimoine à venir, que je sauvegarde là ?

SABINE.

Je fais passer ma fille avant moi. Ne vous occupez pas de moi.

MADAME FONTENAIS.

Je défends, dans la tourmente, le radeau sur lequel, après le naufrage de ton mari, tu as repris pied la première, sur lequel Marie-Jeanne va pouvoir, à son tour, monter, et en même temps repêcher son mari... Et puis, voilà ! j'ai assez répondu !

SABINE.

Ne me chargez pas de rapporter une condamnation sans appel aux deux malheureux dont vous tenez les espérances. Dites-moi plutôt que vous réfléchirez pendant quelques heures, quelques jours même ?...

MADAME FONTENAIS.

Ce serait tromper les gens. C'est tout réfléchi.

SABINE.

Dites, au moins, que vous accorderez une partie de ce qu'on implore de vous ? Promettez deux cent mille francs. Cela facilitera sans doute de se procurer le reste... Maman, je vous en supplie,

quand ce ne serait que cent mille francs, promettez-les !

MADAME FONTENAIS.

Je ne jetterai pas un morceau de notre avoir à cette usine vorace, dont j'ai maintenant appris à redouter les deux ou trois cents bras, le souffle grondant de flamme et de fumée. Je n'alimenterai pas ce monstre, qui ne cessera d'avoir faim et qui nous mangerait tous !...

SABINE.

Ah ! si mon bon père était là, il se prononcerait certainement avec plus de miséricorde ! Dans des circonstances pareilles, vous venez de le rappeler vous-même, ses premiers mouvements furent secourables, il s'émut, il se saigna !

MADAME FONTENAIS.

Ton père a eu le suprême souci que sa fille et sa petite-fille ne fussent pas saignées après lui !... Quand il eut pris le lit pour y mourir, je le vois encore me saisissant les mains et me disant : « Sabine est veuve. Elle est bien jeune ! Elle se remariera sans doute. En tout cas, notre petite-fille se mariera. Je veux, avant de m'en aller, avoir fermé chez nous le chapitre de ce que peuvent gaspiller les gendres. Jure-moi que, quoiqu'il arrive, tu ne te laisseras endoctriner par personne. Jure-moi que tu ne prêteras jamais ta signature, ni rien de la fortune qui reste, après que j'ai mis tant d'affection conjugale et de cœur

paternel à la constituer... » Ma fille, je n'ai pas de religion plus chère que la mémoire de mon mari. Or, je lui ai juré ce qu'il voulait. Je n'ai plus rien à t'expliquer après cela. *(Elle veut s'en aller.)*

SABINE.

Écoutez-moi encore !

MADAME FONTENAIS.

Non, la discussion est close.

SABINE.

Je vous en conjure, écoutez-moi.

MADAME FONTENAIS.

Allons ! écarte-toi.

SABINE.

Vous ne vous retirerez pas sur un mot impitoyable.

MADAME FONTENAIS.

Cette lutte m'a fait mal.

SABINE.

A moi aussi.

MADAME FONTENAIS.

J'ai besoin de prendre l'air.

SABINE, *lui barrant le passage.*

Tout à l'heure.

MADAME FONTENAIS.

Laisse, que j'aille au jardin respirer.

SABINE, *avec éclat.*

Vous respirerez, maman, quand ma fille sera tirée d'affaire !

MADAME FONTENAIS.

Sabine !... Comment me parles-tu ?

SABINE, *reculant.*

Oui !... je viens de vous manquer de respect !... C'est que, dans ce premier désaccord entre nous, je ne vous reconnais pas. Et je ne me reconnais plus ! *(Madame Fontenais sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE VI

SABINE, MARIE-JEANNE, *puis* MARAVON, *entrant successivement par la porte des appartements.*

MARIE-JEANNE.

Ah ! mère !

SABINE, *la prenant dans ses bras.*

Ma petite !... Ma pauvre enfant !

MARIE-JEANNE.

Ce n'est pas moi qui suis intéressante, c'est Didier... Que de mauvais sang il se sera fait en cachette ! Comme il est courageux ! comme il est tendre ! Où est-il ? C'est encore son terrible travail qui l'aura réclamé, et qui m'empêche de me jeter à son cou !... Enfin, puisque nous savons

tous la vérité, il touche au terme de ses maux... Vous l'avez réconforté ?

SABINE.

Quand il est parti, mon entretien avec ta grand'mère n'avait pas encore eu lieu.

MARIE-JEANNE.

Les choses sont arrangées ?

SABINE.

Non !... Maman m'a opposé un serment que mon père mourant a eu, paraît-il, la prudence de lui dicter. Elle ne donnera aucune commandite. Je me suis heurté à un formel refus.

MARAYON.

Diable !

MARIE-JEANNE.

Ma petite mère, quand un vaillant et honnête homme, tel que Didier, recourt à sa famille, ce qu'il demande, si on le possède, on le lui doit !

SABINE.

Mes instances n'ont réussi qu'à faire quitter la place à ta grand'mère. Elle s'est retranchée dans son obstination, par là-bas. Mais, je ne te conseille pas de la relancer à ton tour, je la sens irréductible !...

MARAVON.

Alors, c'est la catastrophe.

MARIE-JEANNE.

Mère, vous empêcherez cela ! Vous n'allez pas abandonner Didier. Qu'est-ce que vous allez faire? Trouvez !... Dites !...

SABINE, *à Maravon.*

Voyons ! Quoique je n'aie aujourd'hui aucune fortune à ma disposition, je représente toutefois, dès à présent, ce que j'aurai, — je viens d'y penser, — quand maman sera morte.

MARIE-JEANNE.

Mais oui ! vous pouvez emprunter !

MARAVON.

Vous n'obtiendrez pas d'argent, ou ce ne serait que chez les usuriers, et en quantité dérisoire. On vous expliquera que madame Fontenais peut prendre en faveur de sa petite-fille des dispositions qui frustreraient, plus ou moins, votre créancier. On vous objectera surtout que, si vous mouriez avant votre mère, vous n'auriez jamais hérité, et qu'en ce cas, il n'y aurait plus personne, ni rien, pour payer votre dette.

MARIE-JEANNE.

Mais, je peux, de mon côté, garantir la signature de mère. On ne prétendra pas, sapristi ! que grand'mère va nous enterrer toutes les deux.

MARAVON

Vous hériterez, vous, sous le régime dotal. Ce que vous auriez reconnu devoir, c'est la loi elle-même qui vous interdirait de l'acquitter. Votre signature ne vaut donc rien non plus.

MARIE-JEANNE.

Mon Dieu! Etre incapable de racheter l'âme en peine qui se tourmente là-bas, qui, je le sens, se tourmente surtout pour moi!

MARAVON

Je vais informer mon fils de ce qui s'est passé chez lui depuis que nous nous sommes quittés.

MARIE-JEANNE.

Dites-lui que je ne vous accompagne pas pour ne point lui porter de trouble devant des étrangers. Dites-lui que je l'aime de tout mon cœur, que je l'aime encore plus! que je l'attends. (*Maravon sort.*)

SCÈNE VII

SABINE, MARIE-JEANNE.

SABINE.

Si, en face de ta grand'mère, je ne m'étais pas brisée contre une de ces résistances absolues comme en créent les cas de conscience, si elle

avait seulement consenti une mise de fonds de quelque importance, l'affaire eût encore pu s'arranger. J'aurais assumé les démarches les plus indiscrètes. J'aurais couru chez nos amis ; j'aurais certainement recueilli, de divers côté, des participations quelconques. Mais je ne puis me présenter chez personne en disant : « Combien voulez-vous mettre ? Ma mère ne met rien ! »

MARIE-JEANNE.

Nous n'avons pas le choix des moyens. Essayons toujours de celui-là.

SABINE.

Il faudrait avoir des amis comme il n'y en a guère, et comme nous n'en avons pas.

MARIE-JEANNE.

Vous avez un ami, ma mère... qui est très riche... qui vous aime beaucoup...

SABINE.

Moi ?

MARIE-JEANNE.

Un ami qui a voulu vous épouser...

SABINE.

Oh ! Marie-Jeanne !... Dans un moment où je suis déjà si énervée, si endolorie, ne touche pas à ce souvenir... L'ami auquel tu fais allusion, je ne l'ai plus. J'ignore où il est, et ce qu'il est devenu.

MARIE-JEANNE.

Comment est-ce possible qu'après avoir été liés dès l'enfance vous n'ayez pas conservé ensemble une correspondance au moins de courtoisie?

SABINE.

Je lui ai jadis écrit pour lui apprendre que ton mariage venait de se décider. J'espérais une réponse... je ne sais quelle réponse. J'aurais dû m'abstenir, car il m'avait exprimé sa décision de ne plus entendre parler de moi. Il s'est tenu parole. Ma lettre m'est revenue sans qu'il l'ait décachetée.

MARIE-JEANNE.

Il a eu cette attitude dans la première période de dépit. Il doit être redevenu abordable. Je crois me rappeler que sa propriété de famille, en Amérique, s'appelait Blanche-Côte?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

C'était près de la Nouvelle-Orléans, n'est-ce pas?... dans l'Etat de Louisiane.

SABINE.

Oui. Mais qu'importe cela?

MARIE-JEANNE, *allant vers des livres.*

Didier a sur son bureau un dictionnaire

d'adresses pour l'étranger. Je vais voir si celle dont nous avons besoin y figure. L'exemplaire est de cette année.

SABINE.

Je t'en prie, ne cherche pas. Laisse ce livre... Ne tente rien qui rouvre un passé que j'ai tout fait pour oublier!

MARIE-JEANNE.

Voilà!... j'y suis : « Blanche-Côte, exploitation de mines de sel et de mines d'argent, cultures de coton et de sucre, propriétaire : Stangy. » Entre parenthèses, les initiales N. G.

SABINE.

Norbert-Georges!...

MARIE-JEANNE.

Le voilà donc retrouvé! C'est bien lui. Approchez-vous. Regardez vous-même.

SABINE, *cédant à cet appel.*

Il me semble épeler, sur un tombeau, un nom qui me fait battre le cœur.

MARIE-JEANNE.

M. Stangy est bien vivant!... Son activité, vous en lisez la preuve, brasse évidemment une foule de capitaux, avec le geste large qu'on a dans le Nouveau-Monde. De plus, puisqu'il vous

a offert de vous épouser, nul n'est mieux désigné que lui pour avoir de la confiance en vous, pour se contenter de votre garantie, pour être empressé à vous rendre service... A tous les points de vue, il m'apparait comme l'être providentiel chargé de notre salut. Écrivez-lui une longue lettre bien explicative. Il a le temps de la recevoir et de répondre... Ma petite mère, voici une plume, de l'encre, du papier. Dépêchez-vous d'écrire à monsieur Stangy.

SABINE.

Me rappeler à lui par une demande d'argent!... Lui réapparaître sous les traits d'une quémandeuse, d'une connaissance d'autrefois, qui se fait importune!... Oh! non! vois-tu!... Je tiens à croire, pour me compenser d'avoir perdu son amour, que tout de même un lien est resté entre nous, fait de son estime et de ma fierté. N'exige pas que je détruise encore cela, que je me dégrade peut-être dans l'opinion qu'il a emportée de moi!... Je n'en ai pas le courage!...

MARIE-JEANNE.

Et où en trouverai-je, moi, du courage, si ma grand'mère dit : « Je ne donne pas l'argent que j'ai », si ma mère ajoute : « Je n'écris pas la lettre que je peux »?... Qu'est-ce qui m'appartient, à moi, de faire pour mon mari?

SABINE.

Je m'exprime mal. Je n'obéis pas aux conseils

d'un faux orgueil, ni même au souci de la plus simple dignité. Je me sens tenue par quelque chose de plus profond, de plus impérieux. C'est une pudeur à l'égard de cet homme, toute une grande pudeur vis-à-vis de celui-là, parce qu'il m'a aimée, parce que, son argent, il me semblerait que je l'extorque au souvenir d'un sentiment sacré, et que j'y supporte une odeur d'amour payé. Comprends donc cela ! Dis-moi que tu devines ce que j'éprouve. Tu es femme aussi !...

MARIE-JEANNE.

Je suis femme, oui, femme de Didier. La pensée qui m'hypnotise est celle de mon mari. Mes yeux ne peuvent se détacher de l'issue par laquelle il cesserait de se casser la tête contre les murs. J'insiste, mère, avec toute mon énergie, pour que vous vous adressiez à monsieur Stangy.

SABINE.

Tu me réduis à interroger ma conscience, à me demander si la résistance que je t'oppose est dénaturée ?... Mais non !... Je revois la minute où, ayant à me décider au sujet du même homme, je t'ai, sans restriction, préférée à moi. Je ne puis donc me défier de ce que mon instinct me suggère aujourd'hui. Si je m'arrête, ce n'est, à coup sûr, que devant une indélicatesse, une malpropreté d'âme.

MARIE-JEANNE.

Il vous paraît plus propre de voir votre fille et

son mari, cousus de dettes, rouler dans les mauvaises affaires!... Vraiment, quand je regarde où nous en sommes tous, permettez-moi de regretter que vous n'ayez pas accepté autrefois l'offre irréprochable de monsieur Stangy. Au lieu qu'il nous soit devenu un étranger auquel vous n'osez pas recourir, il pourrait être ici, avec sa fortune, et, pour assister mon ménage, il serait mon beau-père !

SABINE.

Tu m'accuses de t'avoir fait du tort ?

MARIE-JEANNE.

Oh ! je ne vous accuse pas. Si vous vous êtes trompée, je sais bien que c'est par excès d'affection pour moi. Mais je m'affole à l'idée que nous n'aboutissons à rien, que je vais reparaître devant mon Didier les mains vides, au lieu de pouvoir lui dire : « Espère ! regarde, il y a déjà ceci de fait. » Alors, songeant au sacrifice exagéré que, dans un autre temps, vous avez cru bon d'accomplir, je ne puis m'empêcher d'apercevoir qu'il retombe, à présent, sur ma destinée.

SABINE.

Assez, Marie-Jeanne. Du moment que tu en juges ainsi, c'est bien. Je vais essayer de réparer, vis-à-vis de toi, la faute que tu m'attribues.

MARIE-JEANNE.

Ah ! chère mère, je ne saurais regretter mes

paroles, puisqu'elles me valent d'avoir à vous remercier une fois de plus... L'une et l'autre, nous ignorons quelle chance vous avez de réussir. Mais, parmi les vœux que je forme, il en est un qui me vient, pour la récompense de votre peine.

SABINE.

J'ai pris le parti d'agir, sans plus d'espoir d'être jamais récompensée.

MARIE-JEANNE.

Permettez-moi pourtant de vous dire la petite idée que votre agitation, tout à l'heure, le son de votre voix, m'ont inspirée. Cet ami, plus cher que je ne m'en doutais, auquel vous aviez renoncé par tendresse maternelle, c'est peut-être votre fille, en vous contraignant à écrire cette lettre, qui va vous le ramener...

SABINE.

Tu imagines que Stangy pourrait revenir ? Où vas-tu chercher une pareille supposition ? Quelle démence !... J'admets qu'il ne m'en veuille plus, qu'il se prête obligeamment à fournir une solution pour les embarras dont je l'aurai informé... Mais c'est tout !... Ses occupations sont organisées. Nous ne savons rien des choses qui, depuis quatre ans, ont traversé sa vie... Lui, revenir !... Ah ! si, par impossible, il débarquait, pour rien au monde je ne voudrais qu'il me revoie !...

MARIE-JEANNE, *lui présentant un miroir.*

Et pourquoi donc ? Vous êtes toujours la même, toujours aussi jeune, aussi charmante qu'au temps où il était là...

SABINE, *repoussant le miroir sans pour cela s'y regarder.*

Comme tu t'illusionnes sur ta mère, ma pauvre chérie ! Va, tu ne me feras pas croire que je n'ai pas changé !... Ne me parle plus. Laisse-moi lui écrire froidement, nettement et de façon à ce qu'il soit persuadé que je ne le rappelle pas... « Mon cher ami... » Non. *(Elle froisse une première feuille de papier.)* « Mon cher Stangy... » *(Elle paraît méditer les termes de sa lettre, elle étend la main vers le miroir, et, après s'y être regardée, timidement :)* Alors, tu crois que je n'ai pas trop changé ?

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

La Femme de chambre, *seule, faisant des recherches parmi les meubles.*

Est-ce que je sais, moi, où elle l'a fourrée, sa broderie, cette vieille !

SCÈNE II

La Femme de chambre, MARAVON.

MARAVON.

Voyez donc si l'on prévient monsieur Didier de ma visite...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

MARAVON, MADAME FONTENAIS,
entrant sans le voir.

MADAME FONTENAIS.

Eh bien, Jenny?... en finirez-vous? (*Apercevant Maravon.*) Vous ici, à dix heures du matin? J'aime à croire que ce n'est pas en vertu d'un mot d'ordre, pour me faire, à votre tour, votre scène?

MARAVON.

Non! ma vieille amie. Ce n'est pas vous que je viens voir, c'est mon fils, qui n'a pour demeure que la vôtre, depuis qu'il a été mis en faillite, avec votre assentiment.

MADAME FONTENAIS.

Vous avez du reproche au bout des dents. Est-ce que je vous reproche, moi, les tracas dont votre garçon a gratifié ma famille? Lui ai-je adressé, à lui-même, le moindre mot de blâme? un seul mot sévère?... Je lui ai dit : « Vous et votre femme, venez chez moi, vous y serez chez vous. » Or, c'est bien vrai qu'ils sont ici chez eux; mais je n'y suis plus chez moi... Hier au soir, j'ai dû fuir de cette pièce, devant l'assaut que me livraient à la fois ma fille, ma petite-fille et mon petit-gendre!... On ne cherche plus à m'ahurir avec la perspective de la faillite, puisqu'elle est arrivée, et que la terre ne s'est pas

entr'ouverte, et que, Dieu merci! nous sommes tous vivants. Mais on m'attaque avec un nouveau prétexte : l'obtention du concordat de votre fils, pour lequel on prétendrait me faire aligner, au plus juste prix, cent mille francs.

MARAVON.

Madame Fontenais, si la faillite de Didier n'a causé la mort de personne, je puis vous dire que c'est grâce à Marie-Jeanne, grâce à madame Revel, et grâce à moi. Il y a eu plusieurs jours pendant lesquels, si l'on avait quitté d'une minute mon malheureux fils, il n'aurait fait qu'un bond de son domicile là-bas, jusque dans la Seine. A trois que nous étions, nous avons eu la force de le faire se résigner à son vrai devoir, qui est de poursuivre désormais sa réhabilitation commerciale. Mais, pour entrer dans cette voie, il a besoin d'avoir quitté d'abord l'état de faillite, où il ne peut rien faire : ni réaliser un projet, ni acheter, ni vendre, ni toucher, ni payer. L'assemblée de ses créanciers, devant laquelle il est convoqué pour midi tout à l'heure, va définitivement prononcer sur son sort, suivant qu'il ajoutera, ou non, cent mille francs à l'actif qu'il abandonne. N'en veuillez donc pas à Didier de l'âpreté qu'il a pu mettre, dans cette péripétie suprême, à vous demander les moyens de redevenir un citoyen, un homme, quelqu'un enfin de libre et d'égal aux autres.

MADAME FONTENAIS.

Que votre fils déclare à ces gens avec lesquels

il est aux prises : « Partagez-vous ce que j'ai. Ne me réclamez pas ce que je n'ai point! » Qu'il leur dise : « Renoncez surtout à faire chanter la grand'mère ; c'est une créature féroce, qui n'a pas d'entrailles... pour mes créanciers! C'est un esprit absurde et buté, qui, sous l'action déjà d'un gendre, a vu les capitaux fondre comme neige au soleil!... C'est une vieille bête... »

MARAVON

Madame Fontenais!...

MADAME FONTENAIS

Si! si!... Qu'il leur dise que je suis une vieille bête, qui ai mes façons pour comprendre les sentiments, et qui m'imagine être liée par un simple serment que j'ai fait au lit de mort de mon mari!

MARAVON

Permettez-moi...

MADAME FONTENAIS

Non, Maravon, j'ai assez discuté, jusqu'à une heure du matin, avec votre fils et mes deux furies. Je ne suis là que pour reprendre mon ouvrage, qui était resté sur le terrain de bataille. Vous n'aviez, vous, pour but, que de vous entretenir avec votre fils; j'entends que, du côté de son appartement, l'on arrive. Je me dérobe. (*Madame Fontenais sort.*)

SCÈNE IV

MARAVON, DIDIER.

MARAVON.

Bonjour, mon cher Didier!

DIDIER.

Pardonne-moi de t'avoir fait attendre. Je ne sais plus où j'en suis!... D'abord, ce qui domine tout, c'est que Marie-Jeanne, il y a quelques heures, m'a donné les plus atroces inquiétudes.

MARAVON.

Comment cela? Madame Fontenais, qui m'a reçu, n'a fait aucune allusion à ce sujet.

DIDIER.

Elle est sûrement dans l'ignorance. Nous voici divisés dans cette maison en deux camps, qui ne communiquent point... Depuis le temps que Marie-Jeanne a été appelée à partager mes transes, tu sais qu'elle dépérit. Dès la dernière quinzaine, elle a commencé à m'inspirer des craintes, par des lividités ou de brusques rougeurs qui lui montent au visage pour un mot plus haut que l'autre, pour un craquement de boiserie... Or, la dernière soirée ayant été très orageuse, quand la grand'mère eut rompu avec

nous, battu la porte et regagné sa chambre. Marie-Jeanne, qui s'était exaspérée dans la querelle, a tout d'un coup défailli. Elle est tombée dans mes bras, à la renverse.

MARAVON.

Oh ! là !

DIDIER.

Portée sur son lit, elle y est demeurée absolument évanouie pendant un grand quart d'heure. Il était si tard que nous n'avions plus là de domestique. J'ai dû laisser ma femme aux soins de sa mère, et courir moi-même chercher le médecin de la famille.

MARAVON.

Quel a été son avis.

DIDIER.

Madame Revel et moi, nous l'avons harcelé pour lui faire dire que ce ne serait rien. Il ne l'a pas dit ! Il a promis de se prononcer, ce matin. Il a employé cette phrase : « C'est une lame qui use son fourreau. » Il nous a aussi posé diverses questions, comme s'il appréhendait que la raison de Marie-Jeanne pût être compromise. Il a observé que l'expression des yeux dénotait le travail intérieur d'une idée fixe. « C'est ce souci-là, répétait le médecin, qu'il serait urgent d'extirper. » Ma belle-mère et moi, nous écoutions, consternés, nous nous regardions désespéré-

ment. Comment faire ? Nous ne pouvions pas compter sur un miracle... Et pourtant, le miracle s'est produit !

MARAVON.

Que veux-tu dire ?

DIDIER.

Nous avions veillé Marie-Jeanne jusqu'au petit jour. A ce moment, ma belle-mère se retira pour prendre un peu de repos... Vers huit heures et demie, lorsque mon courrier venait, de mon côté, de m'être remis, madame Revel rentra soudain auprès de sa fille. Elle était visiblement émue. Elle enlaça ma femme et lui dit, d'une voix entrecoupée : « Sois heureuse ! Ne te fais plus de mal ! tout s'arrange. Didier aura l'argent de son concordat. » Cette locution de droit, faite pour la bouche des juges-commissaires et pour l'oreille des syndics, voici des jours et des jours que ma pauvre chère femme l'articule et l'écoute comme un mot d'amour. En entendant cela, elle s'était transfigurée. Elle aspirait, et j'aspirais aussi, à en apprendre davantage. Mais ma belle-mère nous a opposé une mystérieuse discrétion. Toutefois, elle n'a pas nié, elle n'a pas haussé les épaules, quand Marie-Jeanne se fut écriée joyeusement : « Vous avez reçu la réponse de Monsieur Stangy ! Ah ! vous voyez que mon idée était bonne ! Que je m'en félicite ! que je suis contente !... » Madame Revel, qui ne consentait pas à s'expliquer, s'est libérée des étreintes de sa fille

par cette phrase magique : « Laisse, que j'aille chercher nos cent mille francs ! » Et là-dessus elle est sortie depuis près de deux heures. Tu devines avec quelle impatience nous attendons son retour !

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Monsieur le docteur est là.

DIDIER

Faites-le entrer chez ma femme. J'y vais. *(La femme de chambre sort.)* Tu m'excuses ?

MARAVON

J'attends l'avis qu'il va formuler. *(Didier sort.)*

SCÈNE V

MARAVON, SABINE. *Elle entre, ayant un air égaré, en tenue de ville, avec son chapeau, ses gants.*

MARAVON

Ah ! chère amie, j'ai hâte que vous me confirmiez ce que Didier vient de m'annoncer.

SABINE

Quoi ?... Que vous a-t-il annoncé ?

MARAVON

Vous l'aviez réduit aux hypothèses. Mais j'ai admis, comme nos enfants, que vous eussiez reçu d'Amérique la réponse en retard depuis deux mois.

SABINE.

Stangy ne m'a pas répondu.

MARAVON.

Alors quel est l'événement nouveau qui est intervenu?

SABINE.

Tout en est au même point. Rien n'est changé.

MARAVON.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Pour quel motif avez-vous cette mine défaite?... D'où venez-vous, dans cet état?

SABINE.

N'abusez pas du trouble où vous me voyez. Ne m'interrogez pas, laissez-moi me remettre, me taire... *(Elle se laisse tomber sur un siège, d'où elle se relève vivement.)* Non! Étourdissez-moi, plutôt! Causons... Puisque vous avez vu Didier, vous savez le dernier refus de ma mère?

MARAVON.

Je le sais.

SABINE.

A ce propos, j'ai quelque chose que je ne suis pas fâchée d'avoir à vous dire, oui, à vous!... Au cours de l'implacable querelle où, il y a quelques heures, nous ressemblions ici à une famille d'Atrides, j'ai entendu bourdonner en

moi, sous un effet de vertige, une conversation que nous eûmes jadis ensemble dans ce même salon. Vous prétendiez alors que les principes de la nature imposaient aux parents, bon gré, mal gré, de se dépouiller eux-mêmes, en faveur des enfants. Or, tandis que je vous réentendais, je voyais ma fille haleter en joignant ses mains suppliantes, je voyais maman froncer les sourcils, mordre sa lèvre, et faire non, toujours non... Ha! ha! ha! il y avait loin entre vos théories et l'application!

MARAVON.

Je ne défends pas madame Fontenais. Je ne l'attaque pas non plus. Je vous réponds seulement qu'elle est vieille, qu'à son âge de femme chez qui les sources de maternité sont taries, elle est « déshumanisée... » Chez les vieillards, il s'établit, en quelque sorte, un silence progressif des voix de la nature... Ne condamnez pas madame Fontenais; comprenez-la!

SABINE.

Comme cela, votre philosophie est imperturbable! Vous vous expliquez tout tranquillement, vous, qu'une grand'mère s'en tienne envers sa petite-fille à cette aumône du pain et du gîte que l'on fait au chemineau, qui vient d'on ne sait où, et qu'on ne reverra plus.

MARAVON.

Les vieilles gens, je vous le répète, sont

d'ordinaire ainsi faits. Ces têtes sur lesquelles il a neigé, ces forces gelées sont les glaciers avares, les centres d'économie d'où l'argent ne s'échappe qu'en minces filets, comme la répartition de l'eau par les montagnes. Vous ne pouvez pas changer cet ordre fondamental des choses.

SABINE.

Alors, pourquoi maintient-on la jouissance de tous leurs droits humains aux êtres qui n'ont plus toute leur part des sentiments humains ?... Est-ce qu'en bonne justice l'inhumanité sénile de ma mère ne devrait pas m'autoriser à la faire interdire, à la déposséder, à prendre sa place dans ses biens dont je ferais un salutaire usage? N'est-ce pas monstrueux que l'essor de jeunes existences soit captif de cette volonté qui touche à son terme, et que leur avenir palpitant agonise dans ces vieilles mains déjà presque froides?... Dites que c'est intolérable! Dites que contre cela tout est permis !... Dites ! Dites donc !

MARAVON.

Mon amie, ma pauvre amie! vous m'imputiez d'avoir été mauvais prophète le jour où je vous disais que la piété filiale ne résiste pas à l'épreuve. Et aujourd'hui que le destin vous éprouve, votre âme civilisée redescend soudain au niveau des Peaux-Rouges. Je vous entends parler des vieilles mains de votre mère avec le même esprit qu'on a chez ceux qui font monter à l'arbre le chef de

famille, et le secouent pour voir s'il se cramponne encore ou s'il n'y a plus qu'à l'abattre !

SABINE.

Non, ne me faites pas croire que j'envisage l'idée de la mort de maman... Oh! non!... C'est un malheur auquel je ne suis pas préparée!... Je n'en suis pas là!

MARAVON.

Si vous n'en êtes pas là, où en êtes-vous déjà ?

SABINE.

Plait-il? Votre ton est singulier... Pourquoi sondez-vous mes yeux de la sorte? Ce n'est pas la peine de me demander ce que j'ai fait, si vous le devinez!

MARAVON.

Je ne devine pas... je...

SABINE.

Allons donc, vous lisez en moi! Vous venez de me traiter de sauvage. Qu'est-ce que font les sauvages, quand le besoin commande et que la chose est à leur portée?... Eh bien! oui! j'avais cru que ma fille rendait son dernier souffle. J'avais aidé à transporter son corps qui ne pèse plus que la moitié de lui-même. Je l'avais vue sur ses oreillers tomber et retomber en faiblesse... Alors, quand le seul remède que m'indiquât le médecin, je ne pouvais, au monde, le trouver que dans le tiroir aux valeurs de ma mère...

MARAVON.

Vous avez?...

SABINE.

Oui, j'ai!

MARAVON.

Oh!

SABINE.

Vous, dont le cœur depuis tant de jours bat, pour nos petits, à l'unisson du mien, croyez que si je me suis retenue jusqu'ici d'épancher ce qui m'étouffe, ce n'est pas que j'aie honte de mon acte: je ne m'en veux que d'y avoir échoué.

MARAVON.

Qu'avez-vous fait! Qu'avez-vous fait!

SABINE.

Je vais vous le dire, je vous dirai tout. Ecoutez... Je n'avais pas ruminé la chose: je n'y avais jamais songé avant cette nuit... Tout d'un coup, l'idée m'est apparue au chevet de Marie-Jeanne... Il était quatre heures du matin. Ma résolution a été instantanément prise. J'ai quitté le siège où je veillais... J'ai passé par ici, je suis entrée là... Maman a poussé un cri. Ce n'était rien, elle rêvait... J'atteignis à tâtons jusqu'à la fenêtre... J'entrebâillai le rideau, de quoi faire filtrer une mince lueur d'aurore... Et maintenant à l'œuvre! Si maman se réveille, si elle m'interrompt, si elle appelle, j'aurai encore plus

de voix qu'elle pour faire : « Chut ! c'est moi !... oui, c'est moi, qui ne veux pas que ma fille devienne folle ou qu'elle meure ! » J'ai pris le trousseau de clefs sur le marbre de la commode. J'ai ouvert l'armoire... J'allais et je venais, à pas de loup, entre la cachette des valeurs et le filet de lumière sous lequel je débrouillais mon choix. Et, tout le temps, maman parlait d'une voix rauque, excitée par le cauchemar. Quelquefois, elle fit : « Ah ! ah ! » si fortement que je crus l'avoir éveillée. Non, elle dormait !... Je vous fais horreur ?

MARAVON

Je ne peux définir ce que je ressens... Je ne vous juge pas en cette minute : je vous suis. Allez jusqu'au bout !

SABINE.

Quand j'eus regagné ma chambre, je tenais trois titres nominatifs de cent obligations. C'était au delà de ce qu'il me fallait. Quant à transformer ce papier en argent, je savais comment cela se pratique. J'avais, à maintes reprises, accompagné ma mère chez son agent de change. J'avais appris ainsi les termes sacramentels : demander la conversion, dater, signer... Pendant plusieurs heures, sur des brouillons, avec un modèle, je m'exerçai à la simulation... Quand j'en fus à réaliser définitivement le triple faux sur les feuilles timbrées, je puis dire que je touchais, ma parole ! à la perfection. Il allait s'agir

maintenant de savoir se présenter chez l'agent, lui faire front, lui imposer. Certes, il me connaît de longue date. Il a été un camarade de mon père. Vous avez quelquefois dîné avec lui chez nous. Je devais être reçue avec confiance et obligeance. Je le fus, en effet... En arrivant là-bas, j'ai déclaré que ma mère était souffrante, ce qui n'étonna pas un habitué de notre maison. J'exposai qu'il y avait urgence à régler la liquidation de mon gendre, dont la déconfiture était connue. Puisque j'apportais de quoi faire les fonds, j'ai prié qu'on me les avançât immédiatement, comme cela se pratique envers les vieux clients et les bons amis.

MARAVON.

Mais ce n'était plus votre mère que vous alliez voler! C'était l'officier ministériel responsable de sa légèreté!

SABINE.

Ah!... Je n'ai pas réfléchi à cela. Et d'ailleurs, devant le fait accompli, ma mère n'aurait plus eu qu'à payer, n'étant pas de taille tout de même à me faire condamner au bagne... Vous m'avez interrompue... Où en étais-je?... Ah! c'est cela: L'agent de change, très cordialement, m'avait fait asseoir dans son bureau. Il s'était assuré que la caisse était assez munie pour me verser les cent mille francs que je demandais. Pendant qu'il examinait les titres, un commis apporta la liasse des billets de banque, avec le reçu tout préparé. Puis, l'agent et moi, nous nous retrouvâmes seuls... à

bavarder. Il se mit à compter les billets lentement : et je les entendais, un à un, être à moi, être à nous, s'empiler pour fournir à ma fille la rançon de sa vie et de sa santé... Dans un instant, j'allais les emporter. Avant ce soir, ils seraient distribués par les soins de votre fils, ils auraient disparu... Et le jour où éclateraient les explications, alors, on s'expliquerait ; on me trouverait là pour répondre de ma conduite... Les titres maudits, sur le coin de la table, ne cessaient pourtant de me tirer l'œil... Pourvu que l'autre ne s'avisât pas de les scruter une dernière fois! Mais quand même il aurait été pris d'un impossible soupçon, quand même la façon dont signe ma mère eût été gravée dans sa mémoire, je revoyais avec quelle exactitude, après mille expériences, j'avais perlé chaque lettre du nom et festonné le paraphe. « Votre compte y est bien », me dit l'agent en me tendant la somme contre le reçu, que je signai... J'étais debout, j'avais caché ma proie dans mon corsage, j'ouvrais la porte, quand une exclamation me cloua sur place : « S'il vous plaît, chère madame! Vous avez fait une erreur : vous signez votre reçu du nom de votre mère! » Oui! je m'étais si bien assimilée la main de maman, par mes pratiques obstinées, que sa griffe ordinaire s'était diaboliquement incrustée au bout de mes doigts! Et moi, Sabine Revel, sous l'obsession, par un machinal accomplissement, je venais de signer : veuve Fontenais!... Déjà mon interlocuteur comparait l'autographe qu'il m'avait vu faire à ceux que je lui

avais remis tout fabriqués. Sa physionomie fut expressive : j'étais prise. Je me jetai aux genoux de cet homme, dans la démence d'implorer qu'il ne me reprît pas l'argent que j'avais gagné!... Hélas! quels instants! Le plus dur ne fut pas d'avouer, ce fut de restituer... Mes sanglots rencontrèrent chez ce vieil ami de ma famille la sorte de compassion qui m'importait le moins : il m'octroya le délai que j'estimerais convenable pour obtenir l'absolution de ma mère, et, se chargeant de rapporter les valeurs lui-même, il ne devancera pas mon avertissement... Je sortis de là, ivre d'humiliation, folle d'impuissance, telle enfin que vous me voyez revenue ici. Voilà!

MARAVON.

Voilà!... oui. Voilà!... Vous n'attendez pas que j'approuve cet acte... énorme. Et pour le réprouver, le langage de la morale courante me paraît mesquin... La révolution qui s'est faite dans votre conscience est certainement criminelle. Mais, quand il y a crime révolutionnaire, le bien, le mal, sont quelque peu bousculés de leur place de tous les jours!... Je ne me placerai qu'au point de vue pratique. Pourquoi n'avez-vous pas couru votre aventure sans souffler mot à votre fille? Qu'est-ce qui a pu vous pousser à lui faire miroiter un argent que vous n'aviez pas, que vous deviez finalement ne pas rapporter?

SABINE.

Vous parlez comme à quelqu'un qui aurait eu

son sang-froid !... Comprenez donc qu'au moment de quitter ces murs amis par qui, toute coupable que je puisse être, je me sentais protégée, comprenez donc qu'à ce moment-là je défaillais ! J'ai cherché le cordial qui affermît ma volonté, ma voix, mon geste. J'étais persuadée de réussir, si je ne tremblais pas, si je ne balbutiais point. Pour chauffer à blanc mon courage, j'ai allumé, j'ai attisé celui de Marie-Jeanne. En la galvanisant, en tirant de ses yeux une étincelle de foi et de joie, je cédais au besoin de m'électriser par elle d'une audace qui ne fût plus capable de reculer.

MARAVON

Et maintenant, après lui avoir donné de vaines espérances, à une heure où ses sensibilités commandent des ménagements exceptionnels, vous allez l'en précipiter ?... dangereusement !...

SABINE.

Ah ! vous voyez bien que je retarde l'affreux instant de reparaître devant elle !... Il faut à tout prix que je prolonge son état d'illusion et celui de votre fils, dont la droiture ou la tristesse protesterait peut-être, si je ne l'abusais également. Mes mensonges le berceront sans lui nuire. Veuillez donc bien ne pas me démentir auprès de lui.

MARAVON.

J'ai votre secret, comme un confesseur.

SABINE.

Oh! oui, je vais mentir, mentir éperdument! Mais hors de votre présence, qui me glacerait pour inventer et débiter des histoires dont vous sauriez le néant... N'entrez pas chez Marie-Jeanne avec moi... Et même si elle se sentait assez bien, elle pourrait venir ici d'un moment à l'autre. Je vous demande instamment de vous en aller...

MARAVON.

Permettez-moi d'attendre seulement le résultat de la visite du médecin.

SABINE.

Comment! il est là? Je suis rentrée avec ma clef. Je n'ai vu que vous, qui ne m'en avez rien dit!

MARAVON.

J'ai eu de quoi perdre le fil de mes idées.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, DIDIER.

DIDIER, *sur le seuil, au docteur.*

Ah! ma belle-mère est de retour!

SABINE.

Parlez, docteur. Comment avez-vous trouvé ma fille?

LE DOCTEUR

Je suis à vous, chère madame. (*A Didier.*) Vous ne m'entendriez ici que me répéter. Rejoignez donc votre femme pour qu'elle n'ait pas l'impression que sa santé donne lieu à des conciliabules interminables. Dans la fébrilité où elle est, cela ne lui vaudrait rien.

DIDIER

Je vous obéis. (*A Sabine.*) Puis-je lui rapporter que tout va bien ?

SABINE

Ah ! oui... Certainement... A tout à l'heure ! (*Didier sort.*)

SCÈNE VII

SABINE, MARAVON, LE DOCTEUR.

SABINE, *au docteur.*

Eh bien ?

LE DOCTEUR

Eh bien ! nous avons affaire à une sorte d'épuisement du système nerveux, comme en amènent les crises de l'âme, les passions tristes... Cet évanouissement dont vous avez eu à relever votre fille, ces vertiges dont elle se plaint, ce visage qui se creuse tandis que les pommettes se colorent, ce sont les premiers avertissements d'une consomption.

SABINE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Votre fille a pour elle la jeunesse. Et sa constitution est pleine encore de ressources. Nous allons tâcher de la rétablir ! Où puis-je rédiger mon ordonnance ?

SABINE.

Mettez-vous là, réfléchissez bien. Combinez tout ce que la science peut faire.

LE DOCTEUR, *installé à une table.*

J'ai peu de médicaments à prescrire. Ce que je tiens pour efficace, pour nécessaire, c'est une cure d'air prolongée, dans un de ces climats très âpres qui fouettent les tempéraments : par exemple, celui de la Maloja, en Engadine... Nous sommes à la mi-juin. Jusqu'à la fin d'août, c'est-à-dire avant que les neiges arrivent là-bas, la malade peut avoir devant elle deux mois et demi de bonne action tonique, si l'on ne perd pas un jour pour la transplanter.

SABINE.

Il faut le temps des préparatifs.

LE DOCTEUR.

Abrégez-les. Dépaysez brusquement votre fille.

SABINE.

C'est bien. Elle sera demain en route.

MARAVON, *à Sabine.*

Ayez bon espoir, chère amie, bon courage. Moi je vous délivre de ma présence. Selon votre désir, je m'éloigne provisoirement.

SABINE, *le reconduisant.*

Oui, c'est cela, vous reviendrez plus tard.

LE DOCTEUR, *de la table où il écrit.*

Et cette bonne madame Fontenais, se porte-t-elle bien pour le moment ?

SABINE.

Assez bien, oui. (*A Maravon.*) Au fait, vous m'épargneriez un contact auquel vous sentez que je ne suis pas prête, si, en vous en allant, vous passiez par chez ma mère. Vous la préviendriez de ce départ immédiat et des raisons qui l'imposent.

MARAVON.

Tout à votre service ! Comptez-vous accompagner les enfants ?

SABINE.

Je n'ai pas songé à quitter ma fille. (*Maravon sort.*)

SCÈNE VIII

SABINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Voici les instructions auxquelles se borne mon pouvoir. Mais je ne saurais trop vous le répéter : Dans cette espèce d'hypocondrie, dans un mal dont les causes sont évidemment morales, ce qui peut surtout agir, c'est un traitement moral. Ingéniez-vous à contenter votre fille : des cajoleries, des amusettes, toutes les concessions qu'elle réclamera...

SABINE.

Je ne peux pourtant pas lui décrocher la lune!... Voyons, dites-moi toute la vérité. Elle est en réel danger, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. *mollement.*

Non, non !... Mais je manquerais à mon devoir si je vous endormais dans une complète quiétude.

SABINE.

Est-ce que je pourrais dormir! Je ne vis plus!... Je ne suis pas médecin, mais je suis la mère ! Quand c'est son propre enfant qui est en cause, on le voit tout de suite perdu ! Et, comme on est la mère, on sent que c'est impossible ! On sent qu'on n'est pas faite pour mettre au cercueil ce

qu'on a mis au monde. On se dit qu'il faut, d'abord, que l'on ait pris, soi, le temps de mourir, qu'on soit partie la première, puisque l'on est la mère !

LE DOCTEUR

Du calme ! Nous réussirons, j'espère, à réparer le mal déjà fait... Ecoutez maintenant une autre recommandation : si madame Fontenais manifestait quelque velléité d'être du voyage : refusez-vous absolument à l'emmener.

SABINE

Ah !... Maman ?... Pourquoi ?

LE DOCTEUR

J'ai eu, tout récemment, à l'ausculter une fois de plus. Son cœur n'est pas en assez bon état pour se prêter au service que la raréfaction de l'oxygène exige, à dix-huit cents mètres d'altitude. Là-haut, le muscle travaille quatre fois plus pour fournir aux gens leur ration ordinaire, ce qui est dangereux dans le cas où les artères n'ont plus assez de souplesse. Ceci n'est pas pour vous alarmer au sujet de madame Fontenais. Elle peut vivre indéfiniment à Paris, dans l'air des plaines. Mais l'exposer au surmenage respiratoire des hautes régions, cela équivaudrait à lui donner un coup de couteau.

SABINE

C'était important à savoir.

LE DOCTEUR.

Un mot encore : les cardiaques sont très impressionnables. Si madame Fontenais demandait des raisons, ne lui donnez pas la vraie.

SABINE.

J'ai compris.

LE DOCTEUR.

Alors, au revoir, en septembre, à moins que tout aille si bien que vous ne me rappeliez même pas. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

SABINE, MADAME FONTENAIS,
venant de sa chambre.

SABINE.

Vous !

MADAME FONTENAIS.

Oui, moi ! Est-ce que ma présence a quelque chose de surnaturel dans mon salon ? Croyait-on m'avoir jetée aux chiens ?... Mais je viens, ma fille, pour qu'on oublie les mauvaises paroles qui, naguère, furent échangées entre nous... Je suis très peinée que Marie-Jeanne se soit rendue si malade à cause de ce que sa petite tête ne gou-

verne pas ma vieille caboche... Certes, je ne me reconnais pas plus responsable de son hystérie que je n'ai voulu me charger des fautes de son Didier. Ne revenons pas là-dessus... Ce que j'avais hâte de te dire, c'est que, bien entendu, pour tous les soins imaginables, les frais de voyage, dépenses de séjour, tu auras eu raison de compter sur moi.

SABINE.

Je vous remercie.

MADAME FONTENAIS.

Tu me boudes ? Tu me gardes une grosse rancune ? Tu me flétris peut-être ?

SABINE.

Je n'en ai pas le droit.

MADAME FONTENAIS.

Sache pourtant qu'il n'y a que moi qui t'aime.

SABINE.

Ah ! si je n'avais pas la tendresse de Marie-Jeanne pour y appuyer mon cœur, je ne me sentirais guère aimée.

MADAME FONTENAIS.

Crois-en la clairvoyance qui m'est venue : Moi, je n'ai que toi. Tu n'as, toi, en vue que ta fille ; et ta fille ne pense qu'à son mari... Ce qu'elle aime le plus sûrement en toi, c'est la

cause commune que tu fais, contre moi, avec l'homme qu'elle aime. Prends garde au jour où tu ne serais plus d'accord avec son amour conjugal. Alors, tu serais définitivement fixée, à ton tour, sur ce que c'est de n'être que la mère !... Mais j'ai tort de remâcher mes amertumes. Causons de choses pratiques : aurons-nous assez de la grande malle pour nous deux ?

SABINE.

Il n'est pas question, maman, que vous veniez. Vous n'allez pas faire un déplacement inutile et fatigant. Vous n'allez pas, pour quelques semaines, bouleverser vos habitudes.

MADAME FONTENAIS.

Rien ne bouleverserait davantage mes habitudes que de me séparer de toi.

SABINE.

Ce serait folie que de vous imposer un si long trajet en chemin de fer. Votre caractère, votre âge, ne sont plus faits pour courir les Alpes ni camper dans le hasard des hôtels.

MADAME FONTENAIS.

Si je ne suis plus jeune, en effet, si j'ai parfois des avertissements que la fin n'est plus très éloignée, ce sont là des motifs pour que tu ne me confies pas, durant trois mois, à la garde d'une femme de chambre. Puisque déjà je n'ai plus si

longtemps à te voir, je m'attache à tes pas. Tu ne t'en iras point sans que je te suive.

SABINE

Vous m'obligez, maman, à vous déclarer que je ne veux pas de vous.

MADAME FONTENAIS

Ah bah !

SABINE.

Entendez-moi bien : j'ai la mission de consacrer au rétablissement de Marie-Jeanne toutes mes minutes, toutes mes pensées. J'ai besoin de lui appartenir tout entière, de n'être détournée d'elle par aucune considération. Et puis, si le climat ne réussissait pas à la petite, s'il y avait lieu de la ramener hâtivement, ou de nous déplacer d'une résidence à une autre, je ne saurais ni vous faire ainsi aller et venir, ni vous assurer les ménagements et aises qui vous sont dus.

MADAME FONTENAIS.

Bref, tu me considères comme un colis gênant !

SABINE.

Vous vous formalisez ; c'est injuste. Je suis guidée, avant tout, dans ce que je vous exprime, par l'idée de votre bien-être... de votre bien...

MADAME FONTENAIS.

Allons donc ! Tu me punis. Tu me bannis de

ta présence. Tu as arrangé que toi, ta fille et ton gendre, vous ne soyez là-bas qu'entre vous, les trois têtes dans le même bonnet, loin de la vieille, qu'on maudit quand elle ne paie point, et dont on ne s'encombre pas quand elle paie!... Eh bien! les égards dont on me prive, c'est donc à moi de me les assurer. Et, puisque je tiens les cordons de la bourse, je décide qu'on ne me laissera pas seule. Ta fille a, pour l'accompagner, son mari qui ne saurait rien faire de mieux actuellement que de s'employer à la remettre et à la distraire. Nous leur adjoindrons, s'il te plaît, l'assistance d'une religieuse. Ce n'est pas inhumain de faire voyager de la sorte une jeune femme de vingt et un ans, qui s'est trop excité les nerfs. Mais si tu pars, je partirai. Si je demeure ici, tu ne t'en iras pas!

SABINE.

Oh! n'exercez pas sur moi la pression de ma pauvreté!...

SCÈNE X

SABINE, MADAME FONTENAIS, DIDIER.

DIDIER, *apportant des coussins.*

On va faire la chambre de Marie-Jeanne. Je viens lui préparer une petite installation.

SABINE.

Elle est déjà levée?... Elle va être ici?

DIDIER

Dans un instant.

MADAME FONTENAIS

Délibérez ensemble. Examine avec elle si vous préférez m'emmener, ou que je te garde.

SABINE

Maman, je vous en prie !...

MADAME FONTENAIS

Je ne subviendrai au nécessaire que dans l'un ou l'autre cas.

SABINE, *à elle-même*

Il faudra donc que je reste ! *(Madame Fontenais sort.)*

SCÈNE XI

SABINE, DIDIER, MARIE-JEANNE.

DIDIER, *allant au devant de sa femme.*

Attends-moi !... Tu es si faible !

MARIE-JEANNE, *à Sabine.*

Mère, vous avez les cent mille francs pour Didier ?

SABINE

Assieds-toi là !... Étends-toi...

MARIE-JEANNE.

Vous avez les cent mille francs?

SABINE.

Je t'avais dit seulement que la somme m'était annoncée...

MARIE-JEANNE.

Par monsieur Stangy?

SABINE.

Sans doute... Mais elle n'est pas encore arrivée...

MARIE-JEANNE, *avec un geste éperdu.*

Oh!

SABINE.

Ça ne veut pas dire qu'elle n'arrivera pas... C'est un retard...

MARIE-JEANNE.

Voici l'heure où nos créanciers vont se réunir. Comment traiteront-ils ce malheureux, s'il ne leur apporte rien?

DIDIER.

Pardon! Si je leur apporte la nouvelle d'un règlement très prochain, cela peut suffire pour qu'ils me signent aujourd'hui l'acte de ma délivrance. Qu'est-ce que ça leur fera, puisque ce traité serait nul et déchiré si je ne l'exécutais pas à la date que nous aurions convenue.

SABINE, *à Marie-Jeanne.*

Tu entends? Ton mari ne se démonte pas comme toi. Il est plus compétent que nous dans ses propres affaires.

DIDIER.

J'aurais toutefois besoin que vous me précisiez un peu les motifs que vous avez de me promettre le subside.

SABINE.

Evidemment… Parfaitement…

MARIE-JEANNE.

La lettre que vous avez reçue de monsieur Stangy est-elle si confidentielle que vous n'en puissiez donner communication à Didier?

SABINE.

Je n'ai eu qu'une dépêche… que j'ai laissée chez ces messieurs de la banque, où elle m'a servi à me présenter… Voyons, n'écarquille pas les yeux : c'est une banque que tout le monde connaît, c'est… le Crédit Lyonnais. (*A Didier.*) Vous savez bien que j'ai couru dehors assez longtemps, ce matin? (*A Marie-Jeanne.*) Tiens, mon chapeau, mes gants sont encore là!… Tandis que tu étais malade, que le retour du médecin était imminent, quelle raison aurais-je eue de m'absenter, si ça n'avait été pour en finir avec ce qui t'absorbe?… Quand je suis sortie, je te le jure, j'étais fondée à croire que je rentrerais

avec le butin que je t'avais promis, oui, cela, je te le jure sur ta vie!... La dépêche me prévenait qu'un compte m'était ouvert. Mais par un contretemps, la banque, elle, n'avait pas encore l'avis de son correspondant. Toutefois on y connaît bien le nom de Stangy. La preuve, c'est qu'on m'y a dit que toutes ses affaires pour l'Europe passaient là, et que c'était fréquent qu'un télégramme de lui parvînt un peu trop tôt... J'ai laissé mon adresse. On m'avertira dès que les choses seront en ordre... Je ne peux tout de même rien vous raconter de plus! Qu'exigez-vous encore?

DIDIER.

Oh! je me déclare satisfait. Vous pensez bien que nous ne mettons pas votre parole en doute.

SABINE, *à Didier.*

Par conséquent, partez tranquille. Moi, je suivrai, pas à pas, la marche de la question. *(A Marie-Jeanne.)* Et tu en seras, chaque jour, entretenue, dans mon courrier...

MARIE-JEANNE.

Comment?... Vous ne viendrez pas avec moi?

SABINE.

Ta grand'mère me retient.

MARIE-JEANNE.

Ne me faites pas cela! Ne me privez pas de

la douceur que vous soyez là. Vous savez bien que je redeviens votre toute petite, dès que j'ai un bobo !...

SABINE.

Supposes-tu que, si j'étais libre, mon plus ardent désir ne serait pas de t'accompagner ? Mais c'est à elle que maman m'impose de tenir compagnie !

MARIE-JEANNE.

Pourquoi ne pas l'emmener ?

SABINE.

Oh ! non ! c'est impossible !

MARIE-JEANNE.

C'est encore plus impossible que vous vous sépariez de moi ! Tenez, petite mère, tâtez mes mains : rien que d'être contrariée, à l'idée seulement de ne pas vous avoir près de moi, sentez-vous comme elles sont en sueur ?

SABINE.

Au nom du ciel, Marie-Jeanne, ne sois pas si sensible ! Tu me ferais perdre la raison !

MARIE-JEANNE.

Emmenez grand'mère. C'est la façon d'arranger toute chose.

SABINE.

Non ! non ! N'insiste pas.

DIDIER, *à Sabine.*

L'heure de ma convocation me presse... Quelle échéance puis-je prendre avec mes créanciers? Faut-il leur dire un mois?

SABINE.

Oh! pas si vite!... Donnez-vous plus de latitude! Que la question de paiement ne talonne point ma fille pendant sa cure!

DIDIER.

Soit!... Je vais demander trois mois... Et c'est vous, n'est-ce pas! qui vous chargez que je sois alors en mesure.

SABINE.

Naturellement... Certainement...

DIDIER.

Sinon, je m'exposerais à être dorénavant traité en sauteur, ayant abusé du droit de sauter. On me traquerait sans miséricorde. On me couperait peut-être, à tout jamais, la route de ma réhabilitation.

SABINE, *troublée.*

Ah?

MARIE-JEANNE.

Oh! maintenant que je considère Didier comme tiré des griffes de ces méchants, s'il y devait retomber, j'en mourrais!

SABINE, *avec angoisse.*

Veux-tu ne pas prononcer des mots pareils !

DIDIER.

L'engagement que je vais prendre est donc pour moi d'une gravité suprême. Si vous aviez l'ombre d'une incertitude, il ne faudrait pas me laisser m'engager à fond. (*Silence de Sabine.*)

MARIE-JEANNE, *se redressant, oppressée.*

Mère, vous ne répondez pas ?

SABINE.

Mais si !... Ne monte pas sur tes grands chevaux !... C'est le ton de Didier, tu comprends, qui m'a un peu interloquée....

MARIE-JEANNE, *retombant en faiblesse.*

Ah !

SABINE, *affolée.*

Allons ! bon Dieu ! Ne recommence pas à te pâmer !... Là ! Là ! Où sont les sels !... Respire ! mon enfant !... Respire ! (*A Didier.*) Regardez que, pour un rien, elle a repris sa pâleur de trépassée !... Il me semble que je la vois morte ! Ah ! non ! tu ne mourras pas !... Toute la terre périrait plutôt avant que je te laisse mourir !... Marie-Jeanne, m'entends-tu ?... Elle a ouvert les yeux... Ma fille chérie, écoute ce que je dis à Didier. (*A celui-ci :*) Allez, mon ami, accomplissez har-

diment la démarche qui ravivera ce pauvre petit corps. Je prends sur moi toutes les responsabilités du pacte que vous allez signer. Autant qu'il est au pouvoir humain qu'une parole soit tenue, je vous engage la mienne, sur mon salut éternel. *(Didier sort.)*

SCÈNE XII

SABINE, MARIE-JEANNE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *revenant de sa chambre.*

Eh bien?... Où en es-tu, entre ta mère et ta fille? Suis-je du voyage?

SABINE, *répondant d'un signe de tête plutôt que de la voix.*

Oui.

ACTE IV

Une terrasse devant un petit chalet, au col de la Maloja. On aperçoit le « Palace », le lac, la vallée de l'Inn et ses montagnes. Sièges, table, tente abri.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FEMME DE CHAMBRE, STANGY, *puis* MADAME FONTENAIS. *(Au moment où Stangy entre, la femme de chambre débarrasse une petite table d'un plateau.)*

STANGY.

C'est bien dans ce chalet qu'on a logé madame Revel ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur.

STANGY, *apercevant madame Fontenais, qui revient de promenade.*

Vous ne me reconnaissez pas, madame ?

MADAME FONTENAIS.

Monsieur Stangy !... *(La femme de chambre est rentrée dans le chalet.)*

STANGY.

J'habite au Palace depuis quelque temps. Hier, à la chute du jour, quand votre landau a passé,

il m'avait bien semblé que c'était vous qui arriviez avec votre famille. J'en eus confirmation dans la soirée, en allant voir quels noms venaient d'être inscrits au bureau de l'hôtel, dont ceci est une dépendance. J'étais, ce matin, à me demander si je devais me représenter devant vous et devant les vôtres, si je n'y ferais pas le fâcheux effet d'un revenant, quand la poste m'a remis une lettre longue et importante de madame votre fille...

MADAME FONTENAIS.

Une lettre de ma fille ?

STANGY.

Cette lettre, qui m'avait été adressée depuis bien des semaines, n'était parvenue aux Etats-Unis qu'après mon départ. Elle a erré longtemps à ma poursuite. Par les termes de cette lettre, j'ai été soudain initié aux difficultés pécuniaires qui se sont élevées dans votre entourage.

MADAME FONTENAIS.

Je ne savais pas que Sabine vous eût écrit à ce sujet. Cela tient sans doute à ce que ces difficultés, dont vous parlez, ont établi, entre les miens et moi, beaucoup de silence.

STANGY.

Comme je viens de lire que madame Revel me faisait l'honneur et l'amitié de compter sur mon aide, j'accours me justifier de ce qu'elle ait eu à l'attendre.

MADAME FONTENAIS

Ça lui sera bon de causer avec vous qui, de si longue date, avez été pour elle un ami cher et sage... C'est à croire, en effet, que la maladie nerveuse de Marie-Jeanne, que nous sommes venues soigner ici, serait remontée jusqu'à un certain point, en Sabine. Je l'observais ce matin : elle promenait sur ce paysage des yeux véritablement hagards... Que c'est beau pourtant, et d'une beauté réconfortante ! Depuis que je hume cet air pur et frais, l'intensité de ma vie me paraît avoir augmenté. J'en ressens une griserie qui va jusqu'à l'étourdissement... *(Elle chancelle légèrement.)* J'ai sans doute mené trop loin mon excursion au bout du lac. Je rentre me reposer ; et je vous envoie ma fille. *(Madame Fontenais a gagné une porte du chalet.)*

SCÈNE II

STANGY, SABINE, *sortant du chalet par une autre porte.*

SABINE.

Vous ici !... Je me demande si je suis réellement éveillée ?... si votre apparition n'est pas une péripétie d'un songe où je marche ?

STANGY, *grave.*

C'est bien moi. Votre émotion, je la partage. Puisque vous aurez eu le temps de m'accuser d'une grossière négligence envers votre cri d'appel, permettez, tout d'abord, que je me disculpe.

SABINE.

J'ai entendu votre explication.

STANGY.

Alors, il me reste à vous dire que, pour la coopération dont vous avez besoin, je suis entièrement à vos ordres.

SABINE.

Ah ! que c'est noble à vous !

STANGY.

Ne me remerciez pas. Je n'ai même pas le mérite que votre demande me gêne. Je dispose de beaucoup d'argent, qui n'a pas d'héritier. Et, telle que je vous connais, je ne me flatte pas, d'ailleurs, que mon prêt courra le risque généreux de n'être pas remboursé.

SABINE.

Oh ! si ! vous êtes la générosité même !... Croyez-moi : ce sont les larmes de ma fille, ce sont ses instances qui, seules, m'ont décidée à m'adresser à vous... Ne vous étais-je pas devenue une étrangère ?

STANGY.

On a été de tels amis !

SABINE.

Ah ! cela, oui !... Voyez-vous, Stangy, il est évident qu'un fil mystérieux n'avait point cessé de me relier à vous. Car, dans le désespoir que Marie-Jeanne se consumât sous l'adversité subie

par son ménage, je n'avais pas craint d'assurer, à elle et à son mari, que vous m'aviez déjà favorablement répondu... Il ne faudra pas que vous les détrompiez!... C'était donc vrai que vous veniez vers moi, quand, à travers d'affreuses ténèbres de mon âme, j'ai eu la divination de le déclarer... Il n'était donc pas Dieu permis que ce ne fût point cela qui vint!... Grâce à ce que votre affection m'accorde, ma fille est sauvée!... Et ce n'est pas tout dire!... Vous arrivez à temps. Ah! vous ne savez pas tout le bien que vous me faites! Il n'y a que moi qui le mesure!

STANGY.

Depuis l'époque déjà lointaine où vous m'avez écrit dans des termes si pressants, qu'est-il advenu des embarras dont vous m'avertissiez?

SABINE.

Le désastre s'est effectué. Mais, par vous, les conséquences en seront vite palliées... Toutefois, pour ces chiffres, ces argents, je vous en prie... causez plutôt avec mon gendre. De pareils sujets me sont si pénibles, entre nous deux, de vous à moi!

STANGY.

Bref, votre gendre est sur le pavé?

SABINE.

Hélas! oui. Il a signé l'abandon de tous ses droits sur son usine.

STANGY.

Il faudrait lui remettre le pied à l'étrier?

SABINE.

Je ne vous aurais pas exprimé ce surcroît d'exigences. Que vous êtes bon de devancer ces causes d'anxiétés futures!

STANGY.

Il me serait doux de vous procurer les soulagements qui me sont possibles.

SABINE.

Ah! je vous retrouve à mon égard le Stangy des meilleurs jours que j'aie vécus. Vous êtes toujours mon Stangy!

STANGY.

Vous m'avez écrit que monsieur Didier Maravon était un très galant homme, un ingénieur de mérite, auquel il n'a encore manqué que la chance.

SABINE.

Oui. C'est ce que je pense très sincèrement de lui. Si, par vos conseils au moins, par votre expérience, vous pouviez l'éclairer sur sa voie?... D'ailleurs, vous l'avez aperçu chez moi quand il était jeune homme; il dînait à la maison le soir où vous êtes parti...

STANGY.

En effet! Vous n'aurez donc qu'à nous remettre en rapports.

SABINE.

Je ferai cela sans retard, car, moi, demain matin, j'aurai enlevé d'ici ma mère et je serai bientôt loin.

STANGY.

C'est la rigueur du climat qui vous chasse si vite ?

SABINE.

Oui.

STANGY.

Dame ! ces sautes de vent et de température, trente degrés au soleil, dix degrés à l'ombre, le thermomètre au-dessous de zéro la nuit, je comprends que cela effraie dès l'arrivée, lorsqu'on est responsable d'une personne d'âge comme madame Fontenais.

SABINE.

Ma fuite va me faire bien rapidement me priver de vous, dans des circonstances où, pour vous exprimer ma gratitude, il me faudrait un temps infini !... Ce que vous étiez dans ma vie, vous m'en avez jadis arraché l'aveu ! Je tremblerais d'oser vous le redire...

STANGY, *douloureusement.*

Sabine !

SABINE.

Oui, je vous ai fait du mal. J'ai pu gâcher tout un temps de votre existence... Mais, cependant, vous resurgissez devant moi avec un rôle si grand, si rédempteur, que c'est le ciel, il me

semble, qui vous envoie pour que mes fautes et mes malheurs soient terminés. Cette rencontre n'est-elle pas l'annonce que je puisse encore avoir du bonheur?... et peut-être en donner? N'allez-vous pas redescendre sur Paris? Saurez-vous reprendre le chemin de ma demeure, où n'avait cessé, à mes yeux, de flotter votre image?

STANGY.

Je suis venu ici pour... J'y suis retenu... par la santé de ma femme.

SABINE, *accablée.*

Votre femme!... Oh!

STANGY.

Vous aviez rêvé que j'aurais une solitude d'éternelle fidélité?

SABINE.

Oui... Non... Je ne sais pas!

STANGY.

Un an après nos adieux, je me suis marié en Louisiane avec une cousine que, paraît-il, j'y avais : brave créature, simple, ignorante, sauvage... Je m'imaginais que je ne bougerais plus jamais de cette terre de refuge où je revenais employer mes forces d'homme qui, ayant perdu son idéal, obéissant à un instinct d'activité animale, labourera, creusera, aura une compagne, sèmera une descendance!... Mais je n'ai pas

réussi à devenir tout à fait la brute que je concevais... Il y a plus de deux années, j'ai eu un enfant. Il y a trois mois, mon enfant est mort. Il a étouffé en tendant vers moi ses tout petits bras. Ce geste d'innocence suppliante et crédule, je le vois toujours comme un remords d'avoir été impuissant à l'exaucer. Depuis lors, ma femme n'a pas voulu rentrer sous le toit maudit, et, moi-même, je ne m'y suis plus supporté. Nous nous sommes exilés... Jadis, pourtant, j'avais assisté, dans le même lieu, à l'agonie de ma mère, puis à celle de mon père ; et mes habitudes avaient su reprendre leur cours à chaque retour du cimetière. Je les aimais bien tous deux, néanmoins, comme les honnêtes gens aiment leurs parents, comme vous aimez votre mère...

SABINE.

Oui.

STANGY

Comment ai-je été ainsi brisé, anéanti, par la disparition de ce petit être, qui bégayait encore, avec lequel je ne pouvais avoir déjà ni souvenirs communs, ni échange de pensées, ni rien d'autre que de le sentir issu de moi ? Quelle misère ! Ceux qui nous ont donné la vie, c'est donc à peine si nous nous retournons quand, derrière notre dos, la mort les fauche. Mais quand, en avant de nous, c'est notre enfant qu'elle vient prendre, c'est-à-dire notre propre ouvrage, la création personnelle dans laquelle nous nous mirons, alors notre égoïsme ne se console plus !

SABINE.

Mon ami, je vous plains de tout mon cœur de mère, avec tout ce qu'il y a en moi de tendresse de femme, avec tout ce que j'ai eu d'amour !

STANGY.

Le destin n'aurait-il pas été plus clément s'il m'avait fait adhérer à votre lettre, par une lettre de très loin, et s'il nous avait épargné cette entrevue, où la dissimulation ne me fut pas permise ?

SABINE.

Non ! Ne regrettez pas cet instant. Depuis quatre années, mes tristesses avaient souvent médité que je sortirais de ce monde sans vous revoir. Je vous ai revu, une dernière fois. C'est plus que je n'ai mérité en venant ici. *(Didier se montre au seuil du chalet.)* Voici mon gendre. Je vais vous laisser avec lui, pendant que j'irai m'assurer des places de départ pour le jour prochain.

SCÈNE III

SABINE, STANGY, DIDIER.

STANGY, *allant au-devant de Didier.*

Nous sommes de vieilles connaissances.

DIDIER.

Ah ! monsieur ! que de fois, depuis quelques jours, Marie-Jeanne et moi, nous avons béni

votre nom! Je me félicite de pouvoir vous exprimer de vive voix ma reconnaissance.

STANGY.

Ne parlons pas de cela. C'est déjà de l'histoire ancienne. (*À Sabine.*) N'est-ce pas?

SABINE, *lui serrant la main.*

Merci! (*Elle s'éloigne vers le Palace.*)

SCÈNE IV

STANGY, DIDIER.

STANGY.

Voulez-vous que nous nous entretenions plutôt de vos projets pour l'avenir?

DIDIER.

Je n'en ai pas encore de précis. Je n'ai guère eu la possibilité d'y réfléchir. (*Marie-Jeanne sort du chalet avec un châle sur le bras et un livre à la main.*) Vous permettez que ma femme prenne part à notre conversation?

STANGY.

Comment donc!

SCÈNE V

STANGY, DIDIER, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, *avec élan.*

Monsieur Stangy ! Vous nous avez rejoints ! Oh ! je voudrais savoir vous dire !...

STANGY.

C'est bon, mon enfant, c'est bon ! Ne vous agitez pas. Reposez-vous... J'ai appris à traiter les malades de votre espèce en soignant ma femme.

MARIE-JEANNE.

Vous êtes marié... Ah !

DIDIER, *à Marie-Jeanne.*

M. Stangy était assez bienveillant pour s'occuper, à présent, de ce que je vais pouvoir entreprendre de neuf.

STANGY.

Je manque de compétence sur les combinaisons qui se présenteraient, pour vous, à Paris ou en France. Je ne m'entends qu'aux affaires de chez moi... Avez-vous quelques notions d'anglais ?

MARIE-JEANNE.

Il le parle admirablement.

STANGY *à Didier*

Une idée, tout à l'heure, m'avait traversé l'esprit ; mais, en la fouillant, j'éprouve quelque scrupule à vous la soumettre. Comme je n'envisage pas d'envoyer cette fragile petite personne s'acclimater au Tropique, suis-je autorisé à vous offrir une tentation qui, pour un certain temps, vous ravirait à elle ?

MARIE-JEANNE

Si vous avez en vue une position avantageuse pour Didier, si vous avez un moyen de lui rendre la confiance en son travail, la foi dans la réussite et toute cette fière ardeur qui était ma joie, ah ! monsieur, parlez sans hésitation !

STANGY.

Alors, voici : j'ignore quand je retrouverai du goût à retourner au centre de mes entreprises. Elles sont organisées de telle sorte qu'elles marchent actuellement sans moi, avec des contre-maîtres, des régisseurs, un intendant. Mais je suis avisé qu'il me manque par-dessus tout, là-bas, un homme qui joindrait à des capacités techniques la plus attentive probité : tel que vous m'êtes recommandé par madame Revel, j'ai pensé à vous.

DIDIER.

Monsieur, je reconnais profondément l'excellence de votre intention. Je sais aussi que, toute chance de relèvement, je dois m'empres-

ser de la saisir. Mais, lorsqu'il est question de quitter ma femme, vous comprendrez, vous excuserez...

STANGY.

Si c'est cependant la fortune qui vient à vous, pour que vous l'ayez dans un laps de temps assez court, ne sauriez-vous, l'un et l'autre, avoir une abnégation semblable à celle des ménages de marins?... D'ailleurs, après un premier semestre, il vous serait loisible de revenir en vacances, d'interrompre ainsi votre veuvage passager. L'an prochain, j'irais sans doute vous relayer à votre poste. Et puis, après, vous verriez!... Votre chère femme pourrait sans doute, impunément, se mettre à vous faire des visites, plus ou moins longues, de l'autre côté de l'Océan. Quant à la valeur de votre collaboration, je m'en acquitterais, d'abord, par un traitement fixe, qui serait très bien, et par un bel intérêt sur des opérations qui sont considérables. Je vous garantis qu'avec un peu de persévérance, en quelques années, vous serez indépendants, riches ; et, tous deux, vous vous avouerez alors que le résultat valait les efforts sur vous-mêmes qu'il aura pu vous coûter.

DIDIER.

Marie-Jeanne, j'ai à réparer, j'ai à me réhabiliter, j'ai à expier!

MARIE-JEANNE, *à Didier.*

Accepte! *(à Stangy.)* J'accepte pour lui... Nous

ne serons jamais quittes envers vous!... C'est dit, n'est-ce pas? Vous ne vous dédirez pas?... Nous avons votre parole?

STANGY

Oui, ma petite amie.

DIDIER

Quand auriez-vous besoin que je fusse là-bas?

STANGY

Le plus tôt serait le mieux. Je vais vous exposer ce qu'il y a tout de suite à faire... Si vous pouviez vous embarquer à la fin de ce mois?

DIDIER.

Marie-Jeanne! M'éloigner de toi, avant ta complète guérison!

MARIE-JEANNE.

Ne t'inquiète pas de moi. Prends avec monsieur Stangy toutes les dispositions qu'il faudra...

STANGY, *à Didier.*

Nous avons aussi à examiner ensemble de quelle façon vous tranchez vos attaches avec le passé. Mais n'en rebattons pas cette jolie tête. Rendons-la à sa lecture, et, si vous le voulez bien, marchons, avant que la cloche sonne pour le repas.

DIDIER.

Comme il vous plaira. *(Il met un baiser sur le front de Marie-Jeanne.)*

MARIE-JEANNE.

Va. *(A Stangy.)* A bientôt. *(Stangy et Didier sortent.)*

SCÈNE VI

MARIE-JEANNE, SABINE.

SABINE, *revenant du Palace.*

Tu es dehors?... Tu n'as pas froid?... Ton air est étrange. Tu souris, et en même temps ton front est grave et plissé.

MARIE-JEANNE.

Monsieur Stangy, avec la libéralité que vous lui connaissez, se charge de faire une position à Didier. Il a pris l'engagement de l'enrichir promptement, à condition que mon mari aille le suppléer en Amérique d'ici huit jours.

SABINE.

Ah! bah!

MARIE-JEANNE.

Vous êtes bien d'avis que cela ne pouvait se refuser?

SABINE.

Certes! C'est une aubaine inespérée! Didier aurait eu bien de la difficulté dans nos alentours

à retrouver un emploi important. Tandis qu'il aura grand bénéfice et l'approbation unanime, en s'imposant, pendant un certain délai, de s'expatrier... Mais toi, ma chérie, es-tu de force à supporter cette séparation ?

MARIE-JEANNE.

Moi ? Je ne me séparerai pas de Didier.

SABINE.

Que dis-tu ?

MARIE-JEANNE.

Je dis que j'accompagnerai mon mari.

SABINE.

C'est de la divagation ! Comment ! tu n'es pas seulement convalescente, et tu prétendrais te mettre à naviguer par delà les Antilles, vers des côtes où les rayons d'un soleil nouveau minent les plus robustes !... Allons ! tu n'y songes pas !

MARIE-JEANNE.

Vous savez bien que ce qui m'a rendue malade, c'est de voir Didier aux prises avec l'adversité, vaincu, terrassé par le découragement ! Je serai guérie quand je le verrai content de lui, entreprenant, prospère... Déjà, rien que de me le représenter ainsi, je vais mieux, je vais bien !

SABINE.

Et moi, avec cette combinaison, qu'est-ce que tu fais de moi ?...

MARIE-JEANNE.

Vous ne pouvez pas traîner grand'mère à notre suite, si loin. Vous ne pouvez pas non plus l'abandonner.

SABINE.

Ainsi, ton plan est déjà fait : tu as admis d'aller, dans une semaine, vivre à quinze cents lieues de moi ?

MARIE-JEANNE.

Puis-je admettre que ce serait entre mon mari et moi qu'il y aurait quinze cents lieues ?

SABINE.

Vous n'êtes forcés ni l'un ni l'autre de quitter Paris. La misère ne vous y serre pas à la gorge, que diable !... Didier cherchera quelque chose d'autre.

MARIE-JEANNE.

Vous avez déclaré vous-même que, dans notre milieu, il ne trouverait qu'à végéter. Vous ne voudriez pas que, lui et moi, nous nous condamnions à la médiocrité, quand un avenir peut-être exceptionnel, incomparable, s'ouvre et brille à nos yeux. Nous sommes au seuil de la jeunesse, nous autres, pleins d'appétit, et l'endroit où l'on nous offre de mettre notre couvert, c'est au pays de la fortune, à la table des millions !

SABINE.

Quelle fougue ! et quel sérieux !... Marie-Jeanne,

tu t'amuses à m'affoler... N'est-ce pas ? tu ne te livres qu'à un jeu féroce ?

MARIE-JEANNE.

Je sens, au contraire, tout ce qu'il y a de solennel dans la communication que je vous fais. Petite mère, ce n'est pas sans un déchirement que je vous dirai adieu...

SABINE.

Cela n'arrivera pas!... Tu oublies que si Stangy s'est mis à votre service, c'était uniquement par sympathie pour moi. Quand il constatera que son bienfait ne sert qu'à me supplicier, crois-tu qu'il le voudra maintenir ?

MARIE-JEANNE.

Vous n'allez pas contrecarrer ce qui est promis ? Ah ! mère, ne détruisez pas les magnifiques espoirs déjà échafaudés par Didier et moi ! ne nous rejetez pas à la dérive !

SABINE.

Sois tranquille ! Si bas que je puisse être tombée, je ne recourrai pas à un tiers, entre toi et moi, pour qu'il te fasse la leçon, pour qu'il t'enseigne et t'oblige à m'aimer !

MARIE-JEANNE.

N'ai-je pas le devoir de faire passer en première ligne mon amour pour mon mari ?... Mais

si vos reproches et le poids de votre autorité ne m'embarrassaient pas depuis que nous parlons, j'aurais eu déjà le langage, les élans, que peut inspirer la plus sincère affection.

SABINE.

Non! non ! tu ne m'aimes pas !... L'on n'aime que ce que l'on préfère, puisque à l'heure d'opter l'on appartient, corps et âme, à l'être préféré, et que, pour celui-là, l'on marche sur le ventre du reste ! Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. Moi, je t'ai préférée à tout... Un homme était là, il y a un instant, par qui j'ai cru jadis que mon cœur avait souffert, par qui je viens de croire à nouveau que je pouvais souffrir encore. Ce n'était pas cela souffrir ! C'est par toi seulement qu'en cette minute je sens jusqu'à quel fond mes racines peuvent descendre dans la douleur !... Marie-Jeanne, si le désespoir m'emporte et m'aveugle, si, malgré l'évidence, il y a encore dans ta chair un petit coin de sensibilité pour moi, oh ! proteste contre mes paroles, proteste, petite, que tu n'avais pas prévu tant de peine que j'aurais ! Déclare vite que tu ne saurais plus t'arracher de mes bras, ni faire régner entre nous cette immensité d'absence !

MARIE-JEANNE.

Je vous jure, petite mère, que je voudrais pouvoir me couper en deux. Mais, du moins,

mon absence ne sera pas éternelle. Je reviendrai, un jour, vous sauter au cou, avec délices !

SABINE.

Oui ! si le chagrin ne m'a point alors portée en terre.

MARIE-JEANNE.

Ne me tenez pas de ces propos-là, mère ! J'ai des amies que la carrière de leur mari a fait aller en garnison dans le sud de l'Algérie, dans l'Indo-Chine... Elles auraient donc été réduites à divorcer, si le bonheur et l'intérêt de leur ménage n'avaient point primé toute autre considération chez leur mère, à elles ?

SABINE.

J'ai servi ton ménage au delà de l'imaginable. Je ne conspire pas contre lui. Je demande que tu y sois heureuse, près de moi. Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part. Je tiens à toi, comme si depuis vingt et un ans que je t'ai mise au monde, nous n'avions cessé de faire corps ensemble ! Ma tendresse t'a donné pour gages les tourments dans lesquels je t'ai enfantée, les mauvais jours et les mauvaises nuits, depuis lors, quand tu fus petite et grande, où tes plaintes faisaient repasser dans mes entrailles les torturants frissons de ta naissance. Je t'ai donné pour gages les longues années d'un dévouement capable, au besoin, d'aller, — tu

peux m'en croire, — jusqu'aux pires hontes, jusqu'au dernier des crimes ! Mes titres auprès de toi, je ne crains pas de les mettre en balance avec ceux de M. Didier.

MARIE-JEANNE, *se redressant.*

Mère, je vous en prie, n'élevez pas la voix contre lui. Il est mon mari !

SABINE.

Oui, ton mari! Cela signifie qu'il y a quatre ans il était encore un passant pour toi, que le caprice des rencontres fit venir se mettre à ton côté. Le lien, entre vous, il s'est formé, celui-là, dans le facile plaisir des caresses. Les gages, qui les a fournis en cette circonstance ? sinon toi, avec ta pureté, tes charmes, et, peut-être, ta dot !

MARIE-JEANNE.

Jusqu'à quelle insinuation allez-vous ? C'est la délicatesse de son amour que vous mettez en doute. Mère, n'ajoutez pas un mot, cela vaudra mieux pour les sentiments que je veux vous porter.

SABINE.

Quoi ! je devrais me taire tandis que tu t'apprêtes en sa faveur à me dépouiller de toi !... J'ai bien le droit, pour ma cause, de te montrer que cet agent de malheur, en échange de ce que tu lui apportais de bon, t'a stupidement conduite aux abois. Ce qu'il a mis dans ta corbeille, ce

sont les motifs de larmes, les ravages de ta santé, la tare de la faillite !

MARIE-JEANNE.

C'en est trop ! Qui touche à lui me blesse. Adieu !

SABINE.

Où vas-tu ?

MARIE-JEANNE.

Sur la route, au-devant de mon failli, que je suivrai jusqu'au bout du monde ! (*Marie-Jeanne s'éloigne.*)

SCÈNE VII

SABINE, *seule, appelant sa fille qui disparait.*

Marie-Jeanne !... Elle n'est plus là !... Elle a commencé de partir pour toujours ! Me voici seule ! (*Se tournant vers le chalet.*) Maman ! Maman !

SCÈNE VIII

SABINE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *accourant.*

Qu'est-il arrivé ? Tu me fais une peur !

SABINE.

Marie-Jeanne me quitte. Je ne la verrai bientôt

plus. Son mari va me l'emporter, pour courir tous deux la fortune, au pays de Stangy!

MADAME FONTENAIS.

Que me racontes-tu là?... Un projet en l'air! une fantaisie qui passera!

SABINE.

Non pas! Vous partageriez ma certitude si vous aviez vu, si vous aviez entendu Marie-Jeanne dans sa ténacité. Après tant d'autres indications que je ne comptais plus pour elle, quelle preuve dernière et ineffaçable!... Comme elle m'a fait du mal!... Comme j'ai du mal!... Oh! oh! oh!

MADAME FONTENAIS.

Ma chère Sabine, ne pleure pas ainsi! *(Les gémissements de Sabine scandent les paroles de madame Fontenais.)* Ah! tes pauvres sanglots agissent bien autrement sur moi que tes colères, contre lesquelles je fus peut-être trop intraitable et dure... Mais que puis-je faire pour te consoler?... Voyons : j'accorderai tout ce qui sera nécessaire... Oui! Que ton père me pardonne si je m'apprête à trahir mon serment! Ma fille, je parlerai à ton gendre. Je mettrai le prix qu'il demandera pour le retenir avec Marie-Jeanne!

SABINE.

Ils ne vous écouteront pas. Ils sont ivres maintenant d'illusions. Ils voient, dans leur rêve,

danser les millions. Vos ressources entières seraient trop modestes aujourd'hui pour satisfaire leurs nouvelles exigences... Ils s'en iront... Et je m'efforcerai d'oublier Marie-Jeanne!... Après la sensation de glace qu'elle a jetée sur moi, elle n'a plus le pouvoir de me faire, près d'elle, ressentir du chaud. Je n'ai plus de fille!... Je n'ai plus que vous. Je n'ai, sans doute jamais eu que vous, pour qui je fus un monstre. Ne me contredisez pas! Laissez-moi seulement me promettre une vie désormais prosternée devant vous, où, dans le repentir, j'implorerai de reposer ainsi ma tête, si lourde, sur vos genoux!... Mais quoi? Qu'avez-vous?

MADAME FONTENAIS, *essayant de se lever.*

Ah! *(Elle tombe.)*

SABINE.

Oh! Oh! Non! Ce n'est pas cela!... Parlez donc!... Faites un signe!... Comme elle serre ma main! *(Sabine se dégage violemment.)* Et ces yeux!... Morte!... Elle est morte!... Pour ma fille, j'ai tué ma mère!



THÉROIGNE DE MÉRICOURT

PIÈCE EN SIX ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois au Théâtre Sarah-Bernhardt,
le 23 décembre 1902.

AU GÉNIE SOMPTUEUX ET TRAGIQUE

de

MADAME SARAH BERNHARDT

Hommage

de très reconnaissante admiration.

P. H.

PERSONNAGES

	Mme
THÉROIGNE DE MÉRICOURT. . . .	Sarah Bernhardt.
	MM.
L'EMPEREUR LÉOPOLD-JOSEPH II. .	de Max.
FRANÇOIS SULEAU	Pierre Magnier.
SIEYÈS	Desjardins.
LOUIS XVI.	Arquillière.
PÉTION.	Chameroy.
JARJAYES	Schutz.
CAMILLE DESMOULINS.	Deneubourg.
LE CAPITAINE VIARD	Scheler.
ROMME.	Rebel.
DANTON	Céalis.
PRINCE DE KAUNITZ.	Gerval.
CHEVALIER DE LA VALETTE	Le Marchand.
RŒDERER.	P. Chevalet.
BRISSOT.	Durec.
FABRE D'ÉGLANTINE.	J. Laurent.
LACHESNAYE	Krauss.
BARBAROUX.	Volnys.
Un Bourgeois	Lacroix.
CHABOT	Cauroy.
VERGNIAUD	Fauchois.
GRANGENEUVE	Fuschs.
Un Citoyen	Piron.
Un Garde national	Deschamps.
Le Directeur de la Salpêtrière	Jean Dara.
Un Citoyen	Neuville.
COLLOT D'HERBOIS.	Dacquié.
Le Citoyen géant	Cartereau.
Un Capitaine de la Garde nationale . .	Bessy.
MARAT.	Lemarchand.
Un Capitaine d'Artillerie.	Laurent.
ROBESPIERRE.	Joubert.

PERSONNAGES (*suite*).

	MM
Un Porteur de pique	Fuchs.
LE COLONEL DE MAILLARDOR . . .	Malloy.
Un sans-culotte	Germain.
Un Citoyen	Dautry.
Un Officier de Service	Trouvé.
Un Gentilhomme.	Odin.
Un Citoyen	Espinasse.
Un Insurgé	Parent.
Un Insurgé	Ostier.
	Mmes
LA REINE MARIE-ANTOINETTE . . .	Blanche Dufrêne.
Une Citoyenne	Marie Grasset.
LA BRANCHU	Patey.
Une tricoteuse	Jane Mea.
BRIGITTE	Seylor.
MADAME CAMPAN	Dolley.
MADAME ÉLISABETH.	Marcya.
Une Dame de la Cour impériale.	Kerwich.
Deuxième tricoteuse.	Boulanger.
ROSE.	Simonson.
LA PRINCESSE DE LAMBALLE . . .	Lornay.
Deuxième Dame de la Cour impériale . .	Chantenay.
Troisième tricoteuse	Pagaudet.
Une Bourgeoise	Germain.
Une Dame.	La Vouzy.
Une Dame.	Lecointe.
Une tricoteuse	Parriaux.
Une tricoteuse	Brenneville.
LA DAUPHINE	Duc.
LE DAUPHIN	Le petit Paul.

Citoyens, Citoyennes, sans-culottes, insurgés, tricoteuses, gentilshommes, députés a la Législative et a la Convention, gardes nationaux, gardes suisses, gendarmes, enfants.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT *

ACTE PREMIER

A Vienne, à la fin de l'année 1791.

Un cabinet de travail dans le palais de l'Empereur Léopold-Joseph II. Au fond, une porte donnant sur les antichambres. A droite, porte d'un salon d'attente. A gauche, porte des appartements de l'Empereur. Mobilier de bureau impérial.

SCÈNE PREMIÈRE

UN OFFICIER DE SERVICE,
LE CHEVALIER DE LA VALETTE.

L'OFFICIER.

Son Excellence le prince de Kaunitz vous recevra ici, chevalier, quand il aura fini de conférer (*Il désigne la porte de gauche.*) chez l'Empereur.

LE CHEVALIER.

J'attendrai. (*L'officier sort.*) Profitons du délai pour faire un peu de toilette. (*Il prend des ciseaux sur le bureau et coupe de nombreux fils à ses vêtements effrangés.*) Chienne d'époque, quand on est un Français de qualité !

SCÈNE II

LE CHEVALIER,
FRANÇOIS SULEAU, *entrant par la porte de gauche.*

LE CHEVALIER.

Vous, à Vienne!... sortant de chez Léopold-Joseph!... Vous, monsieur François Suleau!

SULEAU.

Comment me connaissez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh! qui ne connaît le moderne Juvénal, le bon écrivain royaliste, dont le style ne cesse de transpercer la clique révolutionnaire!... Vous n'avez pas de lecteur plus assidu que moi. Je pourrais vous réciter le dernier numéro du journal que vous avez édité en pays allemand. Avec quelle verve vous y conviez l'Europe à rétablir l'ordre en France! Et que votre respect est pressant pour faire entrer en campagne la tzarine, le cabinet de Saint-James, la Prusse, la Suède, l'Espagne, et jusqu'à Sa Majesté Sicilienne!

SULEAU.

En vérité, monsieur, je me félicite de vous avoir rencontré.

LE CHEVALIER.

Je vous croisai déjà, ces derniers temps, sur les bords du Rhin, quand vous quittiez le comte

de Provence pour vous rendre à Coblentz, chez le comte d'Artois... Puis-je vous demander si c'est une mission de nos princes qui vous a conduit dans cette capitale?

SULEAU

Ma mission, c'est moi seul qui me la suis donnée. Je suis accouru, à franc étrier, pour dire ici, toute chaude, l'émotion qui m'a pris devant l'état où on laisse le pauvre camp des émigrés!... Tant de braves gentilshommes s'y sont rendus, dans l'espoir que, dès le lendemain, ce serait la bataille, et qu'ils allaient, sans rémission, vaincre ou mourir pour la foi monarchique! Si, d'un mouvement stoïque, ils ont quitté leurs affections et leurs biens, parents, châteaux et terres, c'était pour revenir bientôt dans une grande expédition de chevalerie, qui replanterait partout la bannière des droits immémoriaux et des légitimes honneurs!

LE CHEVALIER, *mélancoliquement*

Oui! l'on apercevait cela!

SULEAU.

Mais, avec la négligence du souverain d'Autriche à secourir Louis XVI, son beau-frère pourtant, la petite armée française a manqué des troupes d'appui qui lui étaient indispensables. Alors, elle s'est énervée dans l'inaction. Le découragement et la mollesse ont pénétré les rangs. On intrigue; on se console de l'indigence par la galanterie. Une favorite trône dans une

cour improvisée!... Bref, j'ai ainsi exposé à Sa Majesté tous les motifs de précipiter son intervention.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous l'avoir persuadée?

SULEAU.

J'avais, en face de moi, un empereur de quarante-quatre ans, auquel il reste à peine quelques mois d'existence, et un premier ministre qui, en cette fin de l'année 1791, est presque jumeau avec le siècle! Quelles sensibilités voulez-vous qu'on éveille, au sujet de l'avenir, chez des gens à qui leur santé ou leur âge ne promettent plus de vivre?... L'année dernière, Léopold-Joseph II n'était encore que grand-duc de Toscane, se plaisant aux arts et à la beauté. On chuchote qu'en venant occuper l'empire il a ramené, de Venise, un harem. Et, en effet, aux manières douces de ce monarque pâle, à ses sursauts exaspérés, on croit bien discerner les caractères d'une agonie sous des baisers!... Advienne que pourra! Je reprends mon chemin. (*Il fait mine de se retirer.*)

LE CHEVALIER, *l'arrêtant avec reproche.*

Monsieur Suleau!... Vous ne m'avez pas seulement demandé qui je suis!

SULEAU.

Pardonnez-moi!... Je m'étais effectivement contenté de voir en vous un compatriote, un émigré, un abonné de mon journal!...

LE CHEVALIER

Je suis le chevalier Maynard de La Valette... (*Suleau s'incline négligemment.*) Ce nom ne vous dit rien?... (*Suleau marque de l'ignorance.*) Il a cependant un titre à fixer votre attention. Voici neuf mois que, dans la nuit du 15 février 1791, aux environs de Liège, celui qui vous parle a enlevé un monstre à face humaine, votre bête noire : Théroigne de Méricourt!

SULEAU

Certes, je me rappelle qu'à la rédaction des « Actes des Apôtres » nous fûmes alors informés qu'elle venait d'être pendue. Et nous avons aussitôt rédigé une complainte, dont les bons esprits s'amusèrent, sur l'élévation subite de la donzelle, par le cou.

LE CHEVALIER, *secouant la tête.*

Malheureusement, quand je l'eus remise à la police autrichienne, Théroigne ne fut qu'emprisonnée, dans la forteresse de Kuefstein, en Tyrol... Et aujourd'hui, par ses instances, par ses ruses, elle s'est fait amener à Vienne, où elle a obtenu que l'Empereur lui-même l'interrogerait.

SULEAU

Ah bah!

LE CHEVALIER.

Puisque vous êtes en ces lieux, je vous invite à la charger, avec moi, de tout votre témoignage.

SULEAU

Quel témoignage?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez qu'à soutenir ici, de vive voix, tout ce qui a été imprimé contre Théroigne, aussi bien par vous-même que par les gazettes auxquelles vous collaborez. Après avoir, à diverses reprises, et si profondément, blessé cette furie, ne la laissez pas échapper à son châtiment!... Si elle devait, un jour, vous tenir sous ses ongles, brrr! ne sentez-vous pas combien vite vous seriez déchiqueté?

SULEAU.

Ne comptez pas sur moi, chevalier. Ma foi, non!... Si j'avais rencontré cette créature en train d'exercer librement sa malfaisance, je ne me serais pas embarrassé des prétendues immunités de son sexe. Je l'aurais peut-être bien traitée en mauvaise bête errante, sur qui on lève la trique jusqu'à l'assommer. Mais la question ne se présente plus ainsi. La main de justice s'est maintenant abattue sur Théroigne. Il appartient de faire la besogne aux magistrats instructeurs et aux geôliers. Je n'en suis pas!

LE CHEVALIER, *déçu.*

A votre convenance!...

SULEAU, *s'en allant.*

Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Est-ce en France que vous retournez?

SULEAU.

Directement. Je serai à Paris avant le 1er janvier 1792.

LE CHEVALIER

Je n'ignore pas que votre dévouement à la cause du trône vous a valu l'accès des Tuileries. Quand vous approcherez le roi Louis XVI, tâchez, je vous prie, de l'intéresser à mon sort. Je suis dans de tels embarras pécuniaires!...

SULEAU, *gagnant la porte.*

Je ferai votre commission...

LE CHEVALIER, *le poursuivant.*

Ainsi, dès à présent, si vous pouviez, vous-même?...

SULEAU.

Au revoir!... au revoir!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER, KAUNITZ, *entrant par la gauche, avec un dossier sous le bras.*

KAUNITZ.

Bonjour, chevalier de La Valette. Vous aviez urgence à me voir?

LE CHEVALIER.

Oui, Excellence.

KAUNITZ, *installant le dossier sur le bureau.*

Je regrette de vous avoir fait attendre. Sa Majesté a voulu achever avec moi de parcourir le dossier de Théroigne de Méricourt.

LE CHEVALIER.

Excellence, c'est à ce propos que je viens !... L'Empereur va-t-il réellement pousser la condescendance jusqu'à faire comparaître cette créature devant lui ?

KAUNITZ.

Ici même, dans quelques instants.

LE CHEVALIER.

Permettrez-vous qu'elle exploite la bonté du souverain, comme elle a déjà ensorcelé son juge au Tyrol ? Je vous répète qu'elle a mené l'émeute d'octobre, il y a deux ans.

KAUNITZ.

Le Châtelet de Paris a informé sur cette affaire pendant sept mois. La procédure nous a été transmise ; elle n'a rien établi ni retenu contre Théroigne.

LE CHEVALIER.

Quand même Théroigne s'en tirerait sur ce point, elle ne mérite pas moins la détention perpétuelle. Ce n'est pas seulement comme fille perdue de débauches ; elle est encore une voleuse, une recéleuse...

KAUNITZ.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Les diamants, dont on a vu Théroigne se parer jadis, j'ai la conviction qu'ils provenaient du fameux collier escroqué par Mme de Lamotte.

KAUNITZ.

En avez-vous la preuve?...

LE CHEVALIER.

Je la procurerai, si l'on m'accorde du délai. Le plus pressé actuellement, c'est que cette diablesse soit bien maintenue sous les verrous.

KAUNITZ.

Ah çà! veuillez donc m'éclaircir quelque chose : Théroigne, que je sache, ne vous a jamais fait d'injure personnelle. D'où vient que vous marquez contre elle tant d'acharnement?

LE CHEVALIER.

Est-ce que votre Excellence me fait l'honneur de plaisanter!... En capturant cette grande coupable, j'ai eu le sentiment de rendre à mon roi un service dont il saurait se souvenir, quand l'anarchie aura pris fin. Mais de quoi me prévaudrai-je alors, si l'on m'impute, dès à présent, de n'avoir arrêté qu'une innocente?

KAUNITZ.

N'insistez pas. J'ai compris... A propos de cette arrestation, Théroigne s'est plainte que vous ayez été plus qu'aimable dans la chaise de poste où

vous l'emmeniez. Vous auriez, paraît-il, été très entreprenant?...

LE CHEVALIER.

Mon prince, laissez-moi vous expliquer : cette femme tient certainement bien des fils de la conspiration révolutionnaire. En l'attendrissant, son cœur pouvait parler.

KAUNITZ.

Quoi qu'il en soit, le dénouement de cette affaire ne nous regarde plus ni l'un ni l'autre. Je ne saurais vous retenir davantage; mon souverain maître va venir décider.

(Kaunitz s'est levé d'un mouvement qui donne congé.)

LE CHEVALIER.

Excellence, puisque je suis là, je voudrais encore...

KAUNITZ.

Quoi, chevalier?

LE CHEVALIER.

Cette arrestation m'a coûté beaucoup d'argent, en postillons et auberges...

KAUNITZ.

Vous avez reçu, à ce sujet, deux cents louis du comte de Metternich.

LE CHEVALIER.

C'est bien trop peu!... Sans faire seulement état de mes peines et risques, je ne suis même pas couvert de mes débours.

KAUNITZ

Demandez le supplément à la cour de France.

LE CHEVALIER

Elle ne me répond pas

KAUNITZ.

Je vais vous faire un bon de cinq cents florins.

LE CHEVALIER *pendant que Kaunitz écrit le bon*

Tenez compte, mon prince, que j'ai eu, en outre, un travail de plusieurs semaines pour réunir, dans le mémoire que vous avez là, toutes les accusations concernant Théroigne.

KAUNITZ *lui remettant le bon*

Voici pour vos frais de route. J'ai ajouté quelque chose pour vos frais d'imagination.

LE CHEVALIER.

Adieu, Excellence.

KAUNITZ.

Adieu! *(Il sonne pendant que le chevalier sort. L'officier reparait. Désignant à celui-ci la porte de droite.)* Veuillez faire entrer la personne qui attend là.

(L'officier introduit Théroigne et se retire.)

SCÈNE IV

KAUNITZ, THÉROIGNE, *puis* L'EMPEREUR.

KAUNITZ

Mademoiselle Théroigne de Mericourt, vos souhaits vont être exaucés.

THÉROIGNE.

Je serai entendue par l'Empereur?

KAUNITZ.

Vous allez être à ses ordres.

THÉROIGNE.

Enfin, je reprends espoir! L'Empereur, lui, ne craindra pas d'être équitable. L'excellent juge qui me retient depuis tant de mois a bien démêlé que je n'avais pas commis les crimes qu'on me reproche. Mais il n'ose pas s'en vanter.

KAUNITZ.

Vous reconnaîtrez, du moins, toute la mansuétude avec laquelle il a été procédé à votre égard?

THÉROIGNE, *souriant.*

Je reconnais qu'on ne m'a pas mise à la torture.

KAUNITZ, *sèchement.*

L'Empereur ne l'a pas permis.

THÉROIGNE, *avec un frémissement.*

Comment?...

KAUNITZ.

Sa Majesté a voulu, jusqu'à ce jour, que vous vous défendissiez par des réponses spontanées. Mais vous seriez aussitôt rejetée dans le droit commun si, tout à l'heure, vous vous faisiez convaincre d'une contradiction, d'une réticence.

THÉROIGNE

Je ne mens jamais. Je ne mentirai pas.

KAUNITZ

Je vous y engage, mademoiselle. Je devais, toutefois, dans votre intérêt, vous prévenir que le régime autrichien n'a pas aboli, comme la France, certaines méthodes légales, d'où sortent vite les grands cris de vérité...

THÉROIGNE, *[illegible]*

Oh! monsieur, si je m'intimide, si je me trompe, l'Empereur aura-t-il la patience de me laisser me reprendre? Verrai-je dans ses yeux ce qu'il pense?... N'est-il ni brusque ni sévère?... Dites-moi, monsieur, comment est l'Empereur?

KAUNITZ, *montrant Léopold-Joseph qui entre par la gauche.*

Le voici. (*A l'Empereur.*) Votre Majesté désire-t-elle que je reste présent?

L'EMPEREUR

Non, Kaunitz. Pour avoir chance qu'une femme ne joue point de comédie, c'est déjà presque trop d'un seul homme par qui elle se sente observée.

KAUNITZ, *désignant le dossier.*

Les documents sont là.

Il sort par le fond.

SCÈNE V

THÉROIGNE, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Je ne doute pas, mademoiselle, que vous n'ayez réponse à tout.

THÉROIGNE.

Sire!...

L'EMPEREUR.

Ne m'interrompez pas encore... Je sais que vous avez de la culture. (*Ouvrant le dossier.*) Ce procès-verbal de votre arrestation énumère la liste des ouvrages saisis à votre chevet ; et chaque titre témoigne de vos dispositions pour les fortes lectures : « Œuvres de Sénèque-le-Philosophe », « Doutes économiques, de Mably », « Dialogues de Platon »... A côté de cela, rien que deux robes, mais dix paires de bas de soie...

THÉROIGNE.

Sire !...

L'EMPEREUR.

Comme preuve de vos qualités de tête, je retiens, en outre, que vous aviez organisé, chez vous, le club des « Amis de la Loi », dont vous étiez l'archiviste. Des personnages marquants avaient adopté votre salon pour y faire de la politique... M. Sieyès, l'ancien président de l'Assemblée Constituante, le premier rédacteur de la Déclara-

tion des Droits de l'homme, on le cite comme un de vos fervents appréciateurs.

THÉROIGNE.

Peut-être n'est-il pas indifférent à toute la vivacité de mon admiration pour lui.

L'EMPEREUR.

N'est-ce que de l'admiration?

THÉROIGNE.

On ne peut qu'admirer M. Sieyès. Il y a, dans son intelligence, une rigueur qui repousserait de l'aimer.

L'EMPEREUR.

Mademoiselle, vous ne voulez pas faire de confidences...

THÉROIGNE.

Sire, M. Sieyès a été ordonné prêtre. Il est resté chaste. Il m'a gagné l'âme, comme il appartient à un prêtre qui connaît l'art de parler aux cœurs blessés ou honteux.

L'EMPEREUR, *consultant le dossier.*

Voici, en effet, une pièce qui projette une certaine ombre sur votre passé... Il paraît que, dans les années qui précédèrent 1789, on remarquait fréquemment à l'Opéra, surtout au concert spirituel, une inconnue, toujours seule dans une grande loge, couverte de diamants, et dont les relations, les ressources, étaient pour tous un mystère... Le rapport ajoute que c'est la même

personne qui, depuis la Révolution, a reparu sous le nom de Théroigne de Méricourt.

THÉROIGNE.

Sire, il y a déjà longtemps que je ne possède plus ni bijoux, ni luxe, ni rien, ayant répudié la première existence où m'avaient fait tomber l'absence de conseils et de bons exemples, le manque d'instruction!... Mais du jour où je fus parvenue à me créer une conscience, je me jetai dans le travail. J'appris le chant. J'allai remplir des engagements à Londres, à Gênes, à Rome, à Naples...

L'EMPEREUR.

Il vous fallait pourvoir à votre enfant.

THÉROIGNE, *farouche.*

Je n'ai pas d'enfant.

L'EMPEREUR.

Pourquoi protester de la sorte? Je lis, ici même, que vous avez accompli vos devoirs de mère, en appelant pour une maladie, en avril 1788, un médecin et un chirurgien, qui n'eurent pas la main heureuse. Leurs reçus concernent des soins donnés à *feu* la fille de la demoiselle Théroigne.

THÉROIGNE, *fondant en larmes.*

Ah! Sire, quelle plaie vous m'avez rouverte!... Elle avait neuf ans!... Ma petite!... Ma pauvre petite, venue autrefois au monde sous tant de

misères!... La seconde femme de mon père, quand ma faute fut évidente, m'avait chassée de la maison. Et celui dont je m'attendais à devenir la compagne, qui me l'avait juré, m'a fait à son tour chasser par son valet!... Oui, ceci est une apparition horrible : un homme était à vous prodiguer des tendresses et des égards d'époux. Puis, soudain, parce qu'un enfant va naître de lui, cet homme décroche le masque conjugal, découvre une glaciale figure d'étranger. Et la bête d'agrément, que, sans rien de plus, l'on était donc pour lui, il la traite désormais moins bien qu'une chienne à qui, dans un coin, l'on ne refuse pas de niche pour qu'elle y garde la vie, et la donne!... Sire! je viens d'être importune! que votre indulgence l'oublie!... Mais d'avoir entrevu les maux que j'eus à subir, vous comprenez peut-être déjà mieux pourquoi, dans la Révolution, j'ai tout de suite étreint l'espoir d'une seconde vie sur cette terre. Et, en même temps que moi, d'un bout de la France à l'autre, la chair palpitante de toute une race qui, pendant des siècles de servitude, a gémi, péché, lutté, rêvé, cette chair à bâton, cette chair à bon plaisir croit maintenant saluer l'aurore d'une nouvelle Rédemption.

L'EMPEREUR.

Bien! bien! mademoiselle! Nous en voici précisément à votre rôle révolutionnaire. Quand la justice s'est mise à rechercher les auteurs de troubles, si vous n'aviez rien à vous reprocher pourquoi vous êtes-vous enfuie à Liège?

THÉROIGNE.

Je ne me suis pas enfuie. Je suis allée voir mes frères, dans mon pays natal.

L'EMPEREUR.

Ainsi, pour vous mêler des affaires de France, vous n'êtes pas même française. Liège dépend de la couronne d'Autriche : vous êtes ma sujette.

THÉROIGNE.

De naissance, je n'ai appris, je n'ai entendu chez les miens que le français. Et j'ai trop sincèrement donné mon cœur à ma patrie d'adoption pour que, moi, l'on m'y ait appelée jamais : l'Autrichienne !

L'EMPEREUR, *avec un éclair dans les yeux.*

Pesez vos paroles !... Voici la question à laquelle votre destin est suspendu : le 5 octobre 1789, une foule de sept à huit mille femmes ont quitté la place de Grève, à Paris, marchant contre le château de Versailles, criant qu'elles allaient rapporter les entrailles de la Reine. Oui ou non, meniez-vous le mouvement, à cheval, pistolets à la ceinture et sabre au côté?

THÉROIGNE.

Sire, vous constatiez tout à l'heure ce que, dans une saisie à l'improviste, on avait trouvé en ma possession. Mes objets d'usage n'étaient pas des armes : ce sont des livres.

L'EMPEREUR *avec instance.*

Avez-vous mené la marche sur Versailles, le 5 octobre 1789?

THÉROIGNE.

A cette époque, il y avait déjà deux mois que je m'étais installée à Versailles pour y suivre les séances de l'Assemblée Nationale. Le 5 octobre j'étais là, comme chaque jour, captivée par ce grave spectacle. Depuis que je comprenais mieux les details du conflit entre les privilégiés et les deshérités, mon amour s'exaltait pour la cause du peuple. A force de me voir dans ce milieu, tout le monde me connaissait. Et la conduite que je tenais, les expressions dans lesquelles je traduisais mes sentiments, tout cela m'attirait, je vous l'assure, de l'estime.

L'EMPEREUR.

Quand la horde fut arrivée sur la place d'Armes, vous vous y êtes mêlée?

THÉROIGNE.

J'étais allée voir ce qui se passait.

L'EMPEREUR.

Vous avez pris une part dans le concert de toutes ces voix qui hurlaient à la mort!

THÉROIGNE.

Sire, elles demandaient du pain. Il y avait là des femmes qui n'avaient pas mangé depuis trente heures!

L'EMPEREUR.

Vous êtes entrée dans les rangs du régiment de Flandres!... Vous avez harangué les soldats? Que leur avez-vous dit?

THÉROIGNE.

Je leur ai dit de ne pas tirer, de ne pas tuer.

L'EMPEREUR.

Vous les avez détournés de leur devoir par des provocations impudiques?

THÉROIGNE.

Devant la rangée des fusils prêts à faire feu, un rang de femmes, dont j'étais, s'est découvert la poitrine.

L'EMPEREUR.

C'est tout?

THÉROIGNE.

C'est tout!... Sire, vous pouvez me juger par ce que je vous ai dit, et par les réponses auxquelles je suis prête, pour tout ce qu'il vous plairait de me demander... Mais je sens combien de préventions vous resteraient ineffaçables, si vous accordiez quelque crédit à ces journaux qu'on a réunis sous votre main : *La Feuille du Jour, la Chronique Scandaleuse, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse,* etc... Avec quelle humanité on s'y efforce de me rejeter le menton dans la boue!... Depuis deux années, pas de semaines où, là-dedans, n'aient été accumulées contre moi

les fantaisies les plus stupides, les inventions les plus monstrueuses : prose, vers, scènes dialoguées, fausses confessions !... Tout leur est bon pour calomnier, en éclatant de rire !

L'EMPEREUR

Comment vous êtes-vous suscité tant d'ennemis?

THEROIGNE.

Sire, le gibier ne sait pas pourquoi toute une meute le poursuit, féroce, les crocs sortis et donnant de la voix !... Dans la littérature, on rencontre d'étranges limiers qui, d'instinct, sans pouvoir peut-être s'en expliquer eux-mêmes, chassent à courre l'espèce humaine. (*Désignant la liasse de journaux.*) Je voudrais soumettre, à votre équité souveraine, quelques-uns des procédés dont j'ai à me plaindre.

L'EMPEREUR, *lui donnant les journaux.*

Je vous y autorise.

THEROIGNE, *parcourant un journal.*

Ici, l'on me dit veuve de Mirabeau, qui m'aurait rendue mère de plusieurs monstres. (*Passant à un autre.*) Voici autre chose, d'une obscénité ignoble ! Je ne m'arrêterai pas aux simples injures... (*Abordant un troisième.*) Ah ! ceci est d'une haine plus raffinée : dans le but de les déshonorer, on accole à mon nom celui des femmes illustres, qui sont suspectes de sympathie pour

les idées nouvelles. La Croix de Saint-Louis, l'on raconte là que je la procure pour cent vingt livres, de compte à demi en ce trafic avec Mme de Condorcet... Oh! les filles d'Opéra qui ont ce que ces messieurs appellent des « vues saines » sur la Révolution, on les qualifie de « belles Phrynés », et les pamphlétaires ne les désignent qu'avec éloge et respect. Celles-là, quelque usage qu'elles fassent de leur corps, c'est un usage recommandable, bien pensant!... Mais lorsqu'il s'agit de grandes dames qui ne sont pas contre-révolutionnaires, on voit alors jusqu'où peut tremper dans la fange cette fameuse plume de M. Suleau!...

L'EMPEREUR.

M. Suleau, dites-vous?... Il n'y a pas longtemps que j'ai eu l'occasion de distinguer en lui un des serviteurs les plus résolus du roi de France.

THÉROIGNE.

Moi, Sire, je ne l'ai jamais vu. Mais justement mes yeux tombent sur un des moyens que M. Suleau met au service de sa cause. Traitant aussi mal que moi la marquise de Simiane, Mme Charles de Lameth, Mme de Staël, il explique ainsi leurs sentiments libéraux... Lisez, Sire, je vous en prie!... C'est que toutes ces personnes, écrit-il, ont « la chair en proie aux cautères, à la teigne, à la gale, aux dartres vives ». Et il appelle en témoignage « les innombrables sans-culottes qui ont été mis à même, par ces dames,

de vérifier tout cela... » Voilà ce qu'imprime M. Suleau dans la feuille qu'il intitule : « Journal de M. Suleau »!

L'EMPEREUR

Les gens de votre parti ont écrit des infamies cent fois pires sur ma bien-aimée sœur Marie-Antoinette !

THÉROIGNE

Il a paru, en effet, des libelles abominables... Mais d'où sortaient certains d'entre eux? D'où vient celui-là, notamment, où l'on représente la Reine comme mon associée pour l'exploitation de la débauche : et toutes deux censément nous offrons une hospitalité cynique aux députés de la France. Qui donc a intérêt à rendre immondes, en même temps, la royauté, dans la personne de la Reine, et, dans mon humble personne, le régime nouveau?... Sire, il y a des ambitieux qui veulent pousser au trône le duc d'Orléans... Qui sait?

L'EMPEREUR, *avec dégoût*.

Ah! ne remuons pas ces choses!... Mais malheur au pays dont les désordres font monter tant de lie à la surface!

THÉROIGNE.

Sire, je sais que le simple peuple est bon. Je suis persuadée que l'aristocratie n'est pas méchante. Mais, au service de chaque opinion, les gazettes lancent ainsi dans l'air des légions de

moustiques, de guêpes et de taons, sous qui toute la population française, aujourd'hui, saigne, hennit, se cabre et rue!... Ces millions d'êtres qu'on enrage, que feront-ils demain?

L'EMPEREUR.

Demain, il faut que la France soit remise à la raison; et j'entends, demoiselle Théroigne, vous faire contribuer à cette besogne salutaire.

THÉROIGNE.

Moi, Sire?... Moi qui suis prisonnière?

L'EMPEREUR.

Je vous rends la liberté.

THÉROIGNE.

Quoi!... Est-ce possible?... C'est bien cela que vous avez dit?... Ah! Sire! merci!...

L'EMPEREUR.

Il y a une condition.

THÉROIGNE.

Laquelle?

L'EMPEREUR.

Vous avez été si souvent et si violemment attaquée par vos adversaires que j'interprète cela comme la preuve d'une réelle influence sur le parti dont vous êtes. Vos détracteurs les plus passionnés ne contestent pas, d'ailleurs, que votre parole agisse fortement sur les masses, disposées

à voir en vous une sorte de déesse de la Révolution. Reparaissez donc devant les auditoires que vous aviez conquis. Je vous charge de dire aux révoltés que, s'ils ne rentrent pas immédiatement dans l'obéissance de S. M. Louis XVI, nous venons les y remettre, les rois d'Europe et moi.

THÉROIGNE

Sire, vous ne concevez pas de quel génie est animé, à cette heure, le peuple de la Révolution. Le langage que vous me feriez tenir ainsi serait bien dangereux pour la sécurité de toute cette Europe !

L'EMPEREUR, *élevant le ton*

Dites aux Français que du jour où leurs frontières auront été franchies par les troupes de Nos Majestés, de ce jour-là, les habitants des villes, bourgs et villages, qui oseraient se défendre seraient punis sur-le-champ, selon les rigueurs du droit de la guerre ; et le toit des leurs sera brûlé.

THÉROIGNE.

Sire, croyez-moi, à la première injonction de l'étranger, la France entière se lèvera pour affirmer son indépendance. On verra toute sa population courir aux autels de la guerre et y prêter le serment héroïque. Chaque citoyen se fera tuer plutôt que de renoncer à la ration de liberté, à la vendange de biens nouveaux dont il a commencé de se nourrir et de s'enivrer... Et rien qu'à l'idée de pareilles menaces, dans ce moment même,

moi femme, moi captive encore, je sens bouillonner dans mon cœur d'irrésistibles fiertés !

L'EMPEREUR.

Dites aux Parisiens que si la demeure royale est désormais insultée, que s'il est fait un outrage à Leurs Majestés le Roi ou la Reine, j'en tirerai une vengeance exemplaire...

THÉROIGNE.

Oh ! Sire, avec ces seuls mots-là, vous feriez monter une émeute à l'assaut des Tuileries !

L'EMPEREUR.

Dites que la moindre violence à la Famille Royale, j'en rendrai responsables les membres de l'Assemblée Nationale, les fonctionnaires de tous grades, qui seront jugés sommairement, sans espoir de pardon...

THÉROIGNE.

Sire, défendez-moi plutôt de répéter cela !

L'EMPEREUR.

Dites, enfin, que si l'on m'oblige à faire le siège de Paris, cette ville sera livrée à l'exécution militaire et à une subversion totale !

THÉROIGNE.

Sire !... Sire !... Vous le voulez ?... C'est bien !... Je leur dirai.

ACTE II

Un salon dans un pavillon du centre des Tuileries, le soir du 9 août 1792. A droite, au premier plan, porte de communication avec l'appartement du Roi ; au second plan, une grande fenêtre, avec balcon sur le jardin. — A gauche, au premier plan, porte de communication avec l'appartement de la Reine ; au second plan, porte d'une antichambre. — Dans le fond, porte donnant large vue, quand elle est ouverte à deux battants, sur de grands salons. — Au lever du rideau, des gentilshommes, des dames de la Cour, sont en train de conférer, avec des mines anxieuses, et figurent çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE

JARJAYES, MADAME CAMPAN.

MADAME CAMPAN, *entrant par la porte de l'appartement de la Reine et allant à Jarjayes.*

Ah ! monsieur de Jarjayes !... Sa Majesté la Reine m'envoie aux nouvelles... Ne pouvez-vous faire que je lui rapporte un mot de réconfort ?

JARJAYES.

Hélas !

MADAME CAMPAN.

Vous connaissez la séance de cet après-midi à l'Assemblée Législative ?

JARJAYES.

Oui.

MADAME CAMPAN.

Eh bien! aujourd'hui, 9 août, c'était la date fixée pour la discussion sur la déchéance de Louis XVI. D'après vous, n'est-ce pas bon signe que l'on ait ajourné ce débat?

JARJAYES.

Faites comme moi, madame Campan : mettez dans vos poches ce que vous avez de précieux. Cette nuit, ou demain matin, la populace va se ruer sur les Tuileries.

MADAME CAMPAN.

Mais, monsieur, le château résistera?... Le roi est là pour nous protéger!

JARJAYES.

Nous ne pourrions être sauvés que par sa vigueur; et c'est la seule vertu qui lui manque!

MADAME CAMPAN.

Mon Dieu! mon Dieu!... Ces Parisiens que, tant de fois, j'ai vus si facilement joyeux, si prompts à s'attendrir!... D'où leur viennent, à présent, ces accès périodiques de fureur?... Qui donc leur souffle tant de haine contre le plus paternel des maîtres?

JARJAYES.

Madame, il y a dans l'Assemblée, il y a dans les clubs, il y a partout, de terribles raisonneurs qui démontrent que les frères du Roi sont allés

soulever l'Europe contre la nouvelle Constitution française. Les souverains de Prusse, de Bohême et Hongrie, viennent de proclamer, dans un manifeste insensé, qu'ils franchissaient notre frontière, rien que par amitié pour le Roi, et contre son peuple. Les ministres qui avaient un peu la confiance populaire ont été congédiés. Leurs successeurs, qui sont au goût de la Cour, n'opposent que dix mille hommes d'un côté, vingt mille de l'autre, aux cent mille Prussiens et aux cent mille Autrichiens arrivant par l'Alsace et les Flandres. Alors, madame, le peuple s'est laissé persuader que Louis XVI spéculait, en ce moment, non pas sur la victoire des armes françaises, mais sur leur défaite. Le peuple a prodigué ses acclamations aux représentants qui se permettaient de déclarer la patrie en danger, de décréter la levée en masse... Maintenant, six cent mille hommes en train de se mettre en route contre l'étranger crient, par-dessus le bruit de leurs sabots, qu'ils ne laisseront pas en arrière d'eux une citadelle autrichienne!... C'est ainsi, madame, qu'ils désignent la royale demeure où nous sommes. Et voilà pourquoi Paris, qui est tout porté alentour, se délègue pour prendre les Tuileries!

MADAME CAMPAN.

Au ton de votre langage, il semble bien que vous récriminez contre la politique de Sa Majesté?

JARJAYES.

Moi!... Dieu m'en garde!... Louis XVI défend

son trône par les moyens auxquels on le réduit. Des sujets déloyaux, la menace et l'outrage à la bouche, s'efforcent de lui voler, un à un, ses droits héréditaires. Quand on est captif des brigands, je tiens pour légitime toute arrière-pensée, toute combinaison qui amènerait sa propre délivrance et leur écrasement. Oui! à mes yeux, un roi n'a pour territoire sacré, pour sol natal, que la royauté. Les seuls compatriotes que je reconnaisse à un roi, ce sont les autres rois. Vous voyez ainsi jusqu'à quel point ma fidélité s'incline devant ce que le nôtre a fait... Cela ne m'empêche pas de comprendre ce que le peuple va faire!

SCÈNE II

Les Mêmes, MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH, *entrant toutes deux par la porte du premier plan, à gauche.*

TOUS.

La Reine!

MARIE-ANTOINETTE, *nerveuse, à madame Campan.*

Ah çà! madame, vous ne revenez pas?

MADAME CAMPAN.

Je n'avais rien encore qui pût être redit à Votre Majesté.

MARIE-ANTOINETTE, *à madame Campan qui fait mine de se retirer.*

Restez ici. Informez tout le monde que, depuis le dîner de ce soir, l'étiquette est abolie. (*Elle se*

jette dans un fauteuil. A madame Élisabeth. Ma sœur, reposez-vous un peu près de moi.

SCÈNE III

LES MÊMES, RŒDERER. *Il entre par la porte de l'antichambre, à gauche, au second plan.*

JARJAYES, *à la Reine.*

Voici le procureur-syndic du département, M. Rœderer. Votre Majesté va pouvoir connaître de lui les derniers renseignements.

LA REINE, *à Jarjayes.*

Qu'il approche!

RŒDERER, *amené par Jarjayes à la Reine.*

Madame, les rues sont pleines de clameurs. Il y a des groupes compacts dans tous les carrefours. On s'assemble devant les affiches; on s'arrache les gazettes... Au faubourg Saint-Antoine, tous les habitants délibèrent sur la chaussée, par ce grand clair de lune. Mais ils y sont descendus si précipitamment qu'ils n'ont pas éteint chez eux. Et, ainsi, leurs lumières éclairent du haut en bas, et pendant une lieue, des chambres vides, inanimées. Cela fait l'impression d'une immense veillée de cierges, sur un immense cercueil!

LA REINE.

Les quartiers qui avoisinent le château nous sont dévoués?

(Un bruit de tambours monte du dehors.)

ROEDERER, *tendant la main vers la fenêtre.*

Vous entendez, madame, que la garde nationale y commence de battre le rappel. Mais je ne me charge pas de dire si ceci est un bataillon qui veut défendre le Roi, ou l'attaquer.

(*Une violente rumeur a éclaté derrière la porte de l'antichambre.*)

MARIE-ANTOINETTE, *à demi redressée.*

Là!... Que se passe-t-il là?

MADAME CAMPAN, *arrêtant l'élan des gentilshommes.*

Messieurs, entourez la Reine. Je suffis pour aller voir.

(*Elle sort par la porte de l'antichambre qu'elle referme. Le bruit s'apaise.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* MADAME CAMPAN.

JARJAYES, *à Rœderer.*

Dans cet instant qui précède l'explosion de l'émeute, vous qui êtes chef du département, ne vous sentez-vous pas le devoir de proclamer la loi martiale?

ROEDERER.

En ai-je le droit?

(*Il va vers un candélabre placé près de la pendule et consulte un document, sous couverture aux trois couleurs, qu'il a tiré de sa poche.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, MADAME CAMPAN.

MARIE-ANTOINETTE *à madame Campan qui revient de l'antichambre.*

Ce vacarme, que signifiait-il?

MADAME CAMPAN.

Madame, ce n'était qu'une dispute entre deux gardes de vos appartements.

MARIE-ANTOINETTE.

A quel propos?

MADAME CAMPAN.

L'un soutenait que le Roi se conforme à la Constitution, et qu'il le défendrait au péril de sa vie.

MARIE-ANTOINETTE.

Que disait donc l'autre?... Voyons, madame, répondez!

MADAME CAMPAN.

Ces deux hommes étaient sur le point de s'égorger!... Le second répliquait que la Constitution est entravée par le Roi...

VOIX DIVERSES.

Oh!

JARJAYES.

Voilà de quels défenseurs est pourvu le château!

MARIE-ANTOINETTE.

Oui, la moitié de la garde est du parti des Jacobins. On nous a prévenus, n'est-ce pas, Élisabeth ?

MADAME ÉLISABETH, *les yeux fixés sur Rœderer.*

Ma sœur, vous vous souvenez que, lors du premier envahissement des Tuileries, il y a six semaines, le 20 juin, nous n'avons pu définir (*Désignant Rœderer.*) si monsieur le procureur-syndic était pour ou contre nous. Qu'est-il en train de déchiffrer là-bas ? Que nous présage de mauvais, entre ses mains, ce papier aux trois couleurs de la Révolution ?

MARIE-ANTOINETTE.

Allez lui demander.

MADAME ÉLISABETH, *marchant vers Rœderer.*

Qu'est-ce que vous tenez là ?

RŒDERER.

Madame, c'est la loi de la force publique.

MADAME ÉLISABETH.

Et qu'y cherchez-vous ?

RŒDERER.

Je cherche s'il est vrai que je sois autorisé à employer le canon d'alarme, à montrer le drapeau rouge, et à commander le feu sur les groupes, après trois sommations.

MADAME ÉLISABETH

Eh bien!... les circonstances vous donnent-elles ce pouvoir?

RŒDERER

Madame, je ne le crois pas. D'après les termes, il n'y a lieu à procéder de la sorte que si la tranquillité publique est habituellement troublée. Or nous sommes, ce soir, en face d'une révolte soudaine, et non pas d'un trouble habituel.

FARSAYES

Quoi!... cet édifice chancelle déjà sous la poussée de l'insurrection, et l'on y est encore à se demander quels gants il convient de prendre avec ceux qui viennent le jeter bas!

MARIE-ANTOINETTE, *à Rœderer*

Monsieur, il est temps enfin de savoir qui doit l'emporter, du Roi ou du parti factieux!... Il y a ici des forces!

RŒDERER

Madame, en ce cas, voyons les dispositions faites pour la résistance!

MARIE-ANTOINETTE, *interpellant un officier de la garde nationale.*

Monsieur Lachesnaye, voulez-vous parler?

LACHESNAYE.

La gendarmerie est postée à la colonnade du Louvre. On a rompu le plancher de la grande galerie sur assez de longueur pour qu'aucun assaillant ne puisse nous venir par le pavillon de l'In-

fante ni la galerie d'Apollon. Dans la première cour, deux pièces de canon; trois dans la cour du milieu et trois dans la cour des Princes. Nous n'en avons pas davantage... Du côté du Carrousel et un peu partout, sont répartis les treize cent trente Suisses, les gardes constitutionnels licenciés, qui ont repris des armes, et quelques centaines de gardes nationaux que nous fournissent les bataillons de la Butte-des-Moulins, des Petits-Pères et des Filles-Saint-Thomas. (*Très particulièrement à la Reine.*) Mais ces derniers, Madame, se rebutent déjà de ne pouvoir parvenir auprès du Roi. Ils voient les Tuileries s'emplir de personnages en habits de couleur, ayant l'épée ou des pistolets et présentant une carte bleue qui porte en lettres noires : « Entrée des appartements... » Ce monde-là gêne beaucoup le service.

MARIE-ANTOINETTE.

Il est mal à propos de s'en plaindre. Je réponds de ces messieurs ainsi introduits. Ils marcheront devant, derrière, dans les rangs, comme vous voudrez. Ils sont prêts à tout ce qui pourra être nécessaire : ce sont des hommes sûrs.

RŒDERER.

Je vois, madame, qu'il y a, au château, une forte résolution de combattre, et que des gens vous font espérer la victoire.

MARIE-ANTOINETTE, *déclinant une ingérence.*

Ce n'est pas à moi que les décisions appar-

tiennent. *(Indiquant la porte du fond.)* Allez prendre part à ce qui se dit dans la chambre du Conseil.

RŒDERER

J'y vais, madame... Venez aussi, monsieur Lachesnaye.

(Ils sortent tous deux par la porte du fond.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, *moins* RŒDERER *et* LACHESNAYE.

MARIE-ANTOINETTE, *se laissant tomber sur un tabouret, à madame Élisabeth et à madame Campan qui l'entourent.*

Il faudrait pouvoir tenir un mois!... Nous savons l'itinéraire des émigrés et du roi de Prusse. Nous savons quand ils vont être à Verdun et quand ils assiégeront Lille... Si nous gagnions quelques semaines, nous serions délivrés!... Mais au point où nous sommes, le Roi n'adressera pas aux Parisiens le peu de paroles qui, bien articulées, centupleraient le nombre de nos défenseurs!... Il n'est pas poltron, mais il a peur du commandement et craint de haranguer des hommes réunis!... Pour moi, je saurais bien agir et monter à cheval. Mais ce serait anéantir le Roi que de me montrer à sa place. Une reine qui n'est pas régente ne peut rien en cette conjoncture, rien que de se préparer à mourir!... *(Un bruit de cloches se fait entendre.)* Écoutez!...

VOIX DIVERSES.

Le tocsin!... le tocsin!...

(Toute l'assistance se porte vers la fenêtre, ou sur le balcon.)

MARIE-ANTOINETTE.

C'est Saint-Philippe?

MADAME ÉLISABETH.

Oui, oui... *(Un son plus fort.)* Mais cela c'est Saint-Roch.

(Elle passe sur le balcon.)

MADAME CAMPAN.

On entend une troisième cloche.

MARIE-ANTOINETTE.

C'est Saint-Germain-l'Auxerrois?

MADAME CAMPAN.

Ou Saint-Eustache?

JARJAYES.

De l'autre côté de l'eau, on sonne aussi à grande volée!

MARIE-ANTOINETTE.

Oui! toutes les églises!

MADAME CAMPAN

Ah! Dieu nous abandonne, puisqu'il permet que les voix du ciel montent signifier vers lui l'attentat prochain contre Leurs Majestés chrétiennes!

MARIE-ANTOINETTE, *à madame Campan.*

Allez savoir ce que fait le Roi !...

(Madame Campan sort par la droite, au premier plan.)

MADAME ÉLISABETH, *du balcon, montrant une tête effarée, à Marie-Antoinette.*

Oh ! venez entendre, ma sœur !

MARIE-ANTOINETTE, *à Jarjayes.*

Quand j'aurai passé, veuillez joindre les battants de la fenêtre et les rideaux. *(Indiquant le balcon.)* Il ne faut pas se détacher, là, sur une lueur. Il y a dehors, dans l'ombre, trop de fusils !

(Elle disparaît sur le balcon. — Jarjayes exécute les prescriptions de la Reine. La fenêtre close ne laisse plus pénétrer qu'un son très affaibli du tocsin.)

SCÈNE VII

JARJAYES, SULEAU.

JARJAYES, *allant au-devant de Suleau qui entre par la porte de l'antichambre.*

Mon brave Suleau !... Vous avez pu faire, une fois de plus, la navette entre la ville et le château... Nous ne sommes donc pas investis ?

SULEAU.

Non. Pas encore. D'ailleurs, j'ai une passe en règle, signée de deux officiers municipaux et du procureur-syndic. On m'avait indiqué que je rencontrerais ici M. Rœderer...

JARJAYES.

Il va sans doute revenir... Qu'avez-vous à lui communiquer?

SULEAU.

Ma confiance dans le résultat de la lutte...

JARJAYES, *avec découragement.*

Oh!

SULEAU.

J'arrive du Pont-Neuf, qui serait le point de jonction nécessaire aux insurgés pour qu'ils se portent en une seule masse contre les Tuileries. Eh bien! au Pont-Neuf, j'affirme que nos canons, nos troupes, sont inexpugnables! Les bandes de la rive gauche vont être, là, dans l'impossibilité de franchir la Seine... De sorte que la garnison des Tuileries n'aura que l'insurrection de la rive droite à mitrailler et à détruire, c'est-à-dire une demi-émeute, décontenancée déjà par cette suppression de la moitié de ses partisans!

JARJAYES.

Vous arrangez bien facilement les choses!... Moi, je les aperçois tout en noir! Je m'attends à revoir bientôt, dans ces salles, la horde du 20 juin dernier. Seulement, à cette date, elle n'a voulu que faire peur. Cette fois, elle va vouloir faire mal. Ce ne sera plus ce simple défilé, sordide et mesuré, que, parmi les imprécations et les étendards, accompagnait Mlle Théroigne de Méricourt!

SULEAU

Ah! celle-là, ne m'en parlez point!... Je m'en veux de m'être retenu de l'écraser quand, l'automne passé, à Vienne, je n'aurais eu, m'a-t-on dit, qu'à peser du talon!... Depuis son retour, par l'annonce de l'invasion, elle a, dans tous les rassemblements populaires, exalté une sorte de rage patriotique. Les auditeurs semblaient écouter une prophétesse. Ils croyaient lui voir, autour du cou, la corde de martyre avec laquelle l'étranger faillit la pendre, ainsi qu'une effigie de la Révolution!

JARJAYES.

Allons! allons!... votre antipathie contre Théroigne vous porte à exagérer l'importance de son action!

SULEAU.

Est-ce un rêve de tenir pour importante et agissante une femme que Camille Desmoulins reçut naguère au club, comme dans un temple de la sagesse, en déclarant que c'était la visite de la reine de Saba chez Salomon?... Oubliez-vous que, le 15 avril dernier, tout Paris, dansant et chantant, suivit l'impulsion de Théroigne, à cette fête municipale qu'elle avait imaginée, de concert avec le peintre David, Marie-Joseph Chénier et Collot d'Herbois?... Vous, qui aimez le whist, je vous apporterai les jeux neufs où la popularité de Théroigne a fait substituer son image à celle de Pallas; et cette nouvelle dame de pique porte, en blason, l'arme triangulaire de la révolte...

Enfin, Théroigne passe pour être actuellement la maîtresse de l'homme qui pourrait, dans cette minute, apparaître en arbitre de la situation...

JARJAYES.

Le maire de Paris!

SULEAU.

Oui, M. Pétion, avec qui elle a de fréquentes entrevues.

JARJAYES.

La chronique scandaleuse prête à Théroigne tant d'amants que je finis par ne plus croire à aucun!

SULEAU.

M. Pétion est sorti, ce soir, après son dîner. Le devoir l'appelait ici. On l'a vu se rendre chez Théroigne.

JARJAYES.

Ah!

SULEAU.

Le rôle de Théroigne commence à vous paraître moins insignifiant?... Vous n'êtes plus si éloigné, déjà, d'admettre la puissance d'une femelle, et comme celle-là! pour entraîner le farouche troupeau des mâles?... J'ajouterai encore une chose : vous avez appris, comme moi, qu'il existe un directoire de l'insurrection, dont les notes de police ont relevé la trace.

JARJAYES.

Oui.

SULEAU.

Ce directoire s'est réuni, il y a quinze jours, au cabaret du Soleil d'Or, près de la Bastille; il y a cinq jours, au Cadran Bleu, sur le boulevard; puis, rue Saint-Honoré, dans une chambre de la maison où habite Robespierre... Ce directoire maudit, ne pensez-vous pas qu'à cet instant suprême il s'assemble encore, Dieu sait où?

JARJAYES.

Probablement!

SULEAU.

Pour ma part, dès que je connus l'endroit où s'est transporté ce coquin de Pétion, je me suis dit : « C'est là! »

JARJAYES.

Chez Théroigne?

SULEAU.

J'en jurerais!... Je le parierais!...

(La Reine revient du balcon, suivie de madame Élisabeth et de toute la figuration.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, Les Gentilshommes *et* Les Dames de la Cour, MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH.

MARIE-ANTOINETTE, *haletante, à Jarjayes.*

L'approche des malfaiteurs a dû être signalée : nos grenadiers renversent la ligne des lampions

qui éclairaient le devant du château, et tout s'éteint!...

JARJAYES, *désignant Suleau.*

Monsieur Suleau ne croit pas à l'imminence du danger...

MARIE-ANTOINETE, *fortement.*

Si, monsieur, si!

(La majeure partie des figurants et figurantes se retirent par la porte de gauche, au second plan. Quelques interlocuteurs à voix basse restent, sur la gauche, en compagnie de Jarjayes et de Suleau.)

SCÈNE IX

MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH, JARJAYES, SULEAU, QUELQUES GENTILSHOMMES, *puis* LOUIS XVI. *Il entre, dans son costume violet, par la porte du premier plan, à droite.*

JARJAYES, *le montrant à Suleau.*

Regardez le Roi : sa frisure est, d'un côté, tout aplatie et dépoudrée... Il vient de dormir!

MARIE-ANTOINETTE, *allant au Roi.*

Sire, l'agression ne tardera pas. Votre existence peut être soudain mise en péril... Accordez-moi de couvrir votre poitrine avec ce gilet que je vous ai fait bâtir, où il y a un plastron.

LOUIS XVI.

A quoi bon?... Non!

MARIE-ANTOINETTE.

Vous aviez bien consenti à le revêtir, l'autre jour, pour vous rendre à cette célébration anniversaire de leur 14 Juillet.

LOUIS XVI.

Cela pouvait servir contre un crime accidentel, contre un assassin solitaire. Mais si je dois incessamment me trouver au milieu de forcenés, ce n'est pas un gilet qui me sauvera, et je ne me sauverai pas davantage en me bardant de pied en cap... Non, madame : à tout prendre, j'aime mieux bénéficier d'un coup rapide, au sein.

MARIE-ANTOINETTE.

Assurez-moi, Sire, que vous avez dicté des mesures... que tout ce qu'on peut imaginer va être accompli !

LOUIS XVI.

Eh ! que veut-on que je fasse, si mal servi par les mieux intentionnés !... J'avais recommandé aux souverains alliés de n'avancer qu'avec mille ménagements dans mes provinces. Je voulais qu'ils s'y fissent précéder par une déclaration modérée, persuasive... Au lieu de cela, d'accord avec mes frères, ils ont fait signer au duc de Brunswick ce manifeste qui met le feu, par ses menaces, à toutes les poudrières françaises : menaces de fusiller les villageois, de supplicier les fonctionnaires, de raser la capitale !... C'est stupide ! c'est irritant !... Je ne me mêle plus de rien !

MARIE-ANTOINETTE.

Sire, exigez seulement que l'idole populaire vienne figurer parmi nous !... Le 20 juin dernier, toute la Révolution a piétiné ici, jusqu'à huit heures du soir, nous criant qu'elle voulait Pétion ou la mort ! Vous avez rendu la mairie à M. Pétion. Qu'il se montre !

LOUIS XVI.

Puisqu'il n'est pas là, madame, c'est qu'il se dérobe.

MARIE-ANTOINETTE, *confidentiellement au Roi.*

Ne l'avons-nous pas acheté ? (*De même, à sa belle-sœur.*) Élisabeth, vous nous aviez garanti une personne de bonne volonté?...

MADAME ÉLISABETH.

Parfaitement.

MARIE-ANTOINETTE.

Cette personne s'est chargée de traiter avec M. Pétion, et, pour ce faire, nous lui avons remis cent vingt-quatre mille livres...

LOUIS XVI.

Je crains que M. Pétion n'ait jamais reçu la somme. Il était convenu, avec l'intermédiaire, que, la première fois où je reverrais le maire de Paris, celui-ci, en signe d'intelligence, poserait le doigt, pendant une seconde, sous son œil droit...

MARIE-ANTOINETTE.

Eh bien?

LOUIS XVI.

Ah!... Il n'a même pas levé la main jusqu'à son menton!... Bah!... Nous avons été volés!... Parlons d'autre chose!

MARIE-ANTOINETTE.

Au contraire, Sire! parlons toujours de M. Pétion!....

SULEAU, *qui a entendu ce nom, à Jarjayes, bas.*

Pétion!

MARIE-ANTOINETTE, *au Roi.*

Qu'il nous soit vendu ou non, le maire de Paris a, dans sa charge, la sécurité du château! Il doit, par sa présence, nous répondre sur sa tête qu'il ne médite aucune trahison! *Élevant tout à fait la voix.* Il faut que M. Pétion vienne aux Tuileries signer l'ordre de repousser la force par la force... Si le peuple tire, c'est à lui, avant tout autre, de commander qu'on tire sur le peuple. Sire, faites chercher M. Pétion!

LOUIS XVI.

Qu'on le cherche!

JARJAYES, *poussant en avant Suleau, avec qui il vient d'avoir un colloque.*

Mais oui! il n'y a plus d'étiquette; il n'y a plus rien!... Allez, parlez!

SULEAU, *à Louis XVI.*

Sire, je ne demande qu'un uniforme de garde national et une patrouille dont j'aurai choisi les hommes. Et ce qui est humainement possible pour ramener M. Pétion, je le ferai.

LOUIS XVI, *à Suleau.*

Bien, monsieur!... Réussissez!... *(A Jarjayes.)* Veillez à ce qu'on accorde tout ce qu'il faudra.

MARIE-ANTOINETTE, *à Suleau.*

Monsieur, je suis à une heure où chaque dévouement me touche jusqu'aux larmes!...

(Elle lui tend la main.)

SULEAU, *très ému, s'inclinant sur cette main.*

Oh! Votre Majesté!

(Il sort avec Jarjayes par la porte de l'antichambre. Les gentilshommes, qui les entouraient, sortent en même temps.)

SCÈNE X

LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE,
MADAME ÉLISABETH.

MADAME ÉLISABETH, *suppliante, au Roi.*

Mon frère, il y a, comme celui-là, d'autres braves qui n'attendent, pour vous donner leur vie, qu'un mot de vous!

LOUIS XVI.

Que veut-on que je dise?

SCÈNE XI

Les Mêmes, Le Colonel de MAILLARDOR. *Celui-ci entre par le fond. A sa suite, on aperçoit un peloton de Gardes suisses derrière la porte qui se referme.*

LE COLONEL.

Sire...

LOUIS XVI.

Qu'est-ce, monsieur de Maillardor?

LE COLONEL.

Sire, j'ai réparti une portion de mes hommes dans les vestibules, les escaliers et le reste des appartements intérieurs. Je viens garnir la salle du Conseil, et, avec votre permission, cette salle...

LOUIS XVI.

Vos soldats, ici... Oh!... Pourquoi?

LE COLONEL.

Sire, il est temps.

(Un coup de fusil éclate, au dehors, du côté gauche.)

MARIE-ANTOINETTE.

Déjà!... C'est par la cour du Carrousel!

MADAME ÉLISABETH, *se jetant au cou de Louis XVI.*

Mon frère !

LOUIS XVI.

Ah çà ! C'est donc vrai que l'heure est venue?

MARIE-ANTOINETTE, *arrachant un pistolet de la ceinture du colonel de Maillardor, et le tendant au Roi.*

Sire, voici le moment de vous montrer ! Défendez-vous !

LOUIS XVI, *rendant l'arme à Maillardor.*

Voyez ce qui se passe, colonel ! (*Celui-ci sort par la porte de l'antichambre. Le Roi prend la main de la Reine et l'appuie sur sa poitrine.*) Touchez mon cœur. Vous sentez qu'il ne bat pas plus vite.

MARIE-ANTOINETTE.

Mais je voudrais, Sire, qu'il battît plus vite !... Au nom du ciel, pendant que, peut-être, il en est temps encore, n'attendez pas qu'on vienne nous étouffer, vous et moi, sur notre parquet ! (*Elle se jette aux genoux du Roi.*) Représentez-vous, Sire, ce que vous devez à votre famille ! S'il faut périr, que ce soit avec honneur, en chargeant !

LOUIS XVI.

Relevez-vous, madame !... Les factieux ne sont pas encore nos maîtres... On va voir !... Nous verrons bien !...

LE COLONEL, *rentrant par la porte de l'antichambre.*

Sire, cette détonation n'était encore qu'une

fausse alerte : la balle a échappé par inadvertance dans un de nos postes, et s'est logée au plafond.

LOUIS XVI, *à la reine et à sa sœur.*

Là! là!... vous entendez?

MADAME ÉLISABETH

N'importe!... Ceci est le premier coup de feu. Ce ne sera pas le dernier!

(A partir de ce moment, jusqu'au baisser du rideau, les rumeurs de la multitude montent de loin, par la fenêtre : clameurs confuses, au bruit de pas d'hommes, sonneries des fers sous une marche de chevaux, claquements de fouets sur des attelages de canon, dont on entend traîner les chaînes.)

LOUIS XVI

Entourons-nous de nos fidèles! *(Au colonel de Maltardor.)* Faites ouvrir ces chambres à tous les gentilshommes accourus pour défendre le toit de la monarchie!

(Il s'assied.)

LE COLONEL, *ouvrant la porte du fond.*

Huissier! faites entrer la noblesse de France.

LA VOIX DE L'HUISSIER, *répétant au loin :*

Place à la noblesse de France!

(Une troupe de gentilshommes apparaît et se presse, dans le fond.)

MARIE-ANTOINETTE, *debout, désespérément.*

Ah! si c'était moi le Roi!

ACTE III

Comme à l'acte précédent, c'est le soir du 9 août 1792. — Une pièce de l'appartement de Théroigne, rue de Tournon. Intérieur pauvre. A gauche, au premier plan, une porte d'entrée; au deuxième plan, une fenêtre sur la rue par où l'on aperçoit les lumières de la maison d'en face. A droite, au second plan, une porte. Au fond, la fenêtre, également sur rue, d'une deuxième pièce, pouvant être séparée de la première par une porte à coulisse, et dans laquelle, sur une table de salle à manger, la nappe est mise. Là-dessus, des verres et des brocs, disposés pour de sobres rafraîchissements, et des flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉROIGNE, ROSE. *Au lever du rideau, Rose, la servante, achève les préparatifs de la salle à manger. On entend résonner le tambour dans la rue.*

ROSE.

Avec le rappel qui bat, et le tocsin qu'on annonce, le limonadier allait fermer sa boutique. Il m'a servie en uniforme de garde national, tout prêt à se mettre en route contre les Tuileries.

THÉROIGNE.

Ecoute un peu, Rose : si le message que j'ai envoyé à Sieyès l'amène ici quand j'aurai déjà

quelques personnes, il ne faudra pas le faire entrer directement. Avertis-moi, pour que, d'abord, je le reçoive seul... On a sonné... Va ouvrir. (*Elle consulte la pendule — Rose passe dans l'antichambre.*) Ce n'est pas encore tout à fait l'heure dite... Qui cela peut-il être?

ROSE, *rentrant pour annoncer.*

Le citoyen Pétion.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

THÉROIGNE, PÉTION.

THÉROIGNE.

Comment vous est-il possible de venir chez moi, ce soir?

PÉTION.

Les événements qui se préparent rendent ma situation intenable. J'ai quitté mon domicile pour éviter la réquisition de Louis XVI, ou celle des Parisiens. Mes fonctions de maire, je les occupe bien au nom du Roi, mais par le peuple qui m'a imposé au Roi. Je ne puis plus, dans le conflit, servir personne sans trahir quelqu'un.

THÉROIGNE.

Je me plais à croire que vous ne serez pas relancé ici par le parti de la Cour. Mais vous allez bientôt vous y trouver au milieu des meneurs populaires.

PÉTION.

Comment cela?... Chez vous!... Dans cette retraite de la rue de Tournon?

THÉROIGNE.

Ma demeure a deux issues. Elle semble protégée par le voisinage des Cordeliers, où campent les Marseillais de Barbaroux. Les chefs de l'insurrection, à ces divers égards, l'ont choisie pour leurs derniers échanges de vues. Certains qui furent brouillés avec moi, d'autres qui ont pu se quereller naguère, tous les nôtres, enfin, ont senti le besoin de se revoir, de près, à l'instant suprême. Avant de repartir pour culbuter le trône ou se faire écraser par lui, chacun aura ainsi compté les visages sûrs, et montré le sien. *(Ayant entendu sonner.)* Tenez, en voici qui arrivent!

PÉTION.

Ces amis que j'ai voulu fuir, la fatalité les remet sur mon chemin... Tant pis! je reste.

SCÈNE III

LES MÊMES, DANTON, *puis* ROBESPIERRE, *puis* CAMILLE DESMOULINS *et* BARBAROUX.

THÉROIGNE.

Salut, Danton!

DANTON.

Salut!... Il y a deux heures que, sur la tribune

des Cordeliers, j'appelle aux armes, deux heures que je parle, que je crie, que je tonne!... Je suis essoufflé; je suis en sueur!

THÉROIGNE, *à Robespierre qui entre.*

Ah! Robespierre!... Qu'a-t-on fait aux Jacobins?

ROBESPIERRE.

Je n'y suis pas allé.

DANTON, *à part.*

Finaud!... J'aviserai cependant à ce que tu te compromettes autant que moi.

THÉROIGNE, *à Pétion.*

Le plus grave péril pour l'insurrection, c'est que sa masse est coupée en deux par la Seine.

PÉTION, *se dérobant.*

Oui, j'ai entendu parler de cela...

THÉROIGNE, *à Danton et à Robespierre.*

Le faubourg Saint-Marceau pourra-t-il donner la main au faubourg Saint-Antoine? Le Pont-Neuf est au pouvoir de l'armée régulière. S'il reste infranchissable, nous ne réussirons pas, nous sommes perdus. Toute la question est là.

DANTON.

Eh bien! j'ai risqué un grand coup. Comme substitut de la Commune, j'ai fait commander que l'artillerie royale fût retirée du Pont-Neuf.

THÉROIGNE.

Oh? vous n'avez point qualité pour être obéi. Comment voudriez-vous que les forces ennemies s'annihilent elles-mêmes, en s'inclinant devant un ordre aussi arrogant?

DANTON.

Qui sait?... Nous serons fixés bientôt... Attendons!

THÉROIGNE, *à Camille Desmoulins qui entre.*

Quelles nouvelles, Camille?

CAMILLE DESMOULINS.

Mauvaises! N'est-ce pas, Barbaroux? *(Celui-ci, qui le suit, fait un signe affirmatif.)* Le rappel ne rend pas chez les nôtres. Les seuls ouvriers qui soient encore sortis en armes tireront sur nous; ce sont ceux de ce club qui coûte dix mille francs par jour à la cassette du roi, et qu'on a intitulé : Club Français!

DANTON.

Comme si le titre de Français pouvait être l'apanage d'un parti en France, et comme si, moi, Danton, je n'étais pas Français!

(Théroigne, Danton et Pétion ont un instant de colloque, au second plan.)

CAMILLE DESMOULINS.

Ah! quand jadis j'ai soulevé la population en cueillant la cocarde révolutionnaire au tilleul du Palais-Royal, c'était en plein jour. Je crains que

le tempérament du Parisien n'ait pas de plaisir à commencer ses émeutes la nuit.

BARBAROUX.

Pour ce qui est de mes hommes, je réponds d'eux. A quelques pas de cette maison, ils n'attendent que mon retour, bras nus et sabre en main. Mais ils auront beau se battre comme des diables, ça n'en fait que six cents à tuer!... Moi, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de la cour, j'ai en poche du poison.

ROBESPIERRE.

S'il en est temps encore, je déconseille d'engager contre les Tuileries une bataille incertaine. Abandonnons la capitale, et, avec elle, l'Est et le Nord.

CAMILLE DESMOULINS, *dans une protestation*

Oh!

BARBAROUX.

Pourquoi pas?

ROBESPIERRE.

Faisons ainsi la part de la tyrannie et de l'invasion. Nous transporterons dans le Midi le siège de la Révolution, là où le sang latin fait encore courir, parmi les cœurs vertueux, un pur souvenir de République.

DANTON, *s'avançant*

Renoncer à Paris, âme de la Révolution, tête de la France!... Jamais!

SCÈNE IV

LES MÊMES, COLLOT D'HERBOIS.

COLLOT D'HERBOIS, *entrant.*

Nous ne reverrons pas Grangeneuve!... Nous ne le reverrons plus!

THÉROIGNE, *quittant l'aparté.*

Que dit Collot d'Herbois?

COLLOT D'HERBOIS.

Voici, Théroigne, ce que je viens d'apprendre : Grangeneuve s'est mis en route, tout à l'heure, pour le jardin des Tuileries, en compagnie de Chabot, qui lui avait fait serment de l'y tuer.

THÉROIGNE.

Oh!

CAMILLE DESMOULINS.

Quel était leur but?

COLLOT D'HERBOIS.

Simuler un crime dans un lieu qui porte le peuple à en accuser la Cour, fournir un cadavre à promener, derrière lequel toute la ville déchaîne son indignation.

BARBAROUX.

Grangeneuve pouvait se poignarder lui-même.

COLLOT D'HERBOIS.

Il voulait un coup dans le dos, qui eût bien l'air d'un assassinat.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHABOT.

TOUS, *criant.*

Chabot !

(Celui-ci, sans s'apercevoir du mouvement qu'il occasionne, s'attarde à se débarrasser de son manteau, de son chapeau, de sa canne.)

THÉROIGNE, *à demi-voix, le considérant.*

Cet homme a fait cette chose !... C'est avec cette main-là qu'il a fait cela ! *(Des cloches commencent à sonner.)* Le tocsin !... C'est le premier signal qui part des Cordeliers ! *(Une partie des assistants se portent vers la fenêtre de la salle à manger.)* Et maintenant, par là-bas, entendez-vous Saint-Étienne-du-Mont ? Et puis, cela, c'est Saint-Sulpice !... *(Avec un cri de joie.)* Vous, Grangeneuve, vivant !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRANGENEUVE.

GRANGENEUVE, *entrant, avec emportement.*

Chabot est un lâche !

CHABOT, *embarrassé.*

Oui, j'avais promis... Il attendait... J'avais armé mon pistolet. Et puis... Et puis, je n'ai pas pu !

GRANGENEUVE, *à Chabot.*

Lâche !... Lâche !...

DANTON.

Bah! réconciliez-vous!... Tout sera bientôt réparé. Les fusils du château ne tarderont pas à jeter, sur la place, de quoi faire une fameuse procession de civières!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *bas, à Théroigne.*

Le citoyen Sieyès est là.

THÉROIGNE, *à Rose.*

Bien! (*A ses hôtes assemblés alors dans la pièce du fond.*) Permettez que, pour un instant, je vous enferme ensemble. Quelqu'un survient, que j'espère vous adjoindre.

VOIX DIVERSES.

Qui est-ce?

THÉROIGNE.

Il a encore droit au secret. Ne l'effarouchez point par des éclats de voix.

DANTON, *à Théroigne.*

Je profiterai de cet instant pour nous faire tous égaux dans les responsabilités. Donnez-moi seulement une page blanche et une écritoire.

THÉROIGNE, *accédant à la demande.*

Voilà. (*A Rose.*) Fais entrer.

Danton rejoint les autres dans la salle à manger. Derrière lui, Théroigne tire la porte roulante.)

SCÈNE VIII

THÉROIGNE, SIEYÈS.

THÉROIGNE.

Je vous attendais avec impatience.

SIEYÈS.

Depuis la fin de la Constituante, je ne suis guère sorti de ma retraite, à une lieue de Paris. Mais votre appel m'a si fort intrigué que j'ai venu en avoir aussitôt l'explication. Qu'est-ce que vous réclamez de moi ?

THÉROIGNE.

Faites-moi, d'abord, savoir si vous avez la conviction que la royauté s'est rendue intolérable ?

SIEYÈS.

Oui. *(Avec amertume.)* Louis XVI n'a pas fait place, auprès de lui, à un conseiller capable. Les aristocrates, qui l'entourent, ont achevé de le perdre par leur orgueil et leur démence !

THÉROIGNE.

Approuvez-vous qu'on tâche d'en finir avec la trahison, et que l'on aille forcer le château des Tuileries ?

SIEYÈS.

Si l'on prend demain les Tuileries, je dirai que le 10 août s'appellera, dans l'histoire, la Révolu-

tion des patriotes, au même titre que le 14 juillet signifie la Révolution des Français !

THÉROIGNE.

Alors, vous êtes bien dans les dispositions sur lesquelles j'ai compté. Le moment est venu, pour un magnifique esprit comme le vôtre, de se manifester à la place que la monarchie peut subitement laisser vide.

SIEYÈS, *illuminé d'ambition.*

Qu'entendez-vous par là ?

THÉROIGNE.

Je vais vous le dire...

SIEYÈS, *affectant le dédain.*

Mais non?... le repos plaît à ma nature. Je ne désire plus jouer de rôle politique.

THÉROIGNE.

Au moment de compléter votre œuvre, vous n'avez pas le droit de vous dérober. Les pas de géant par où débuta la Révolution, c'est vous qui les avez déterminés, dans la précédente Assemblée! C'est vous qui avez brisé les anciens États généraux, la hiérarchie des Ordres, le cadre des anciennes provinces. Gouvernement, société, physionomie territoriale de la France, tout cela, en ressortant de vos mains, était remis à neuf! Rappelez-vous que Mirabeau a dit : « Le silence de Sieyès est une calamité publique! » Allons! allons!... Quand tous les regards demandent aux

horizons quelle grande figure va se dresser, qui ressuscite en elle Moïse ou Lycurgue, Solon ou Numa, vous, législateur de génie, venez dicter à votre pays la table de ses lois!

SIEYÈS

Le pouvoir qu'il faudrait, je ne l'ai pas!... Comment voulez-vous qu'il passe à ma portée?

THÉROIGNE

Pour vous imposer aux hommes qui peuvent être demain les maîtres, unissez-vous à eux! *(Désignant la salle à manger.)* Ils sont là.

SIEYÈS, *[illegible]*

Quoi? vous hébergez un rendez-vous de conspirateurs?... Il fallait m'en avertir... Je ne serais pas venu!

THÉROIGNE

Je ne vous ai mis en contact avec personne. Je n'ai pas disposé, sans vous, de votre consentement. Vous êtes encore libre de partir.

SIEYÈS, *[illegible]*

S'en aller est plus significatif que ne pas venir! S'en aller, c'est une rupture brutale, c'est un acte!... Ne pas venir, ce n'était rien!

THÉROIGNE

Je ne révélerai pas que c'était vous le visiteur.

SIEYÈS, *[illegible]*

Qui avez-vous là derrière?

THÉROIGNE.

Glissez un coup d'œil. *(Sieyès regarde par la jointure de la porte.)* Ne reconnaissez-vous point de visages?

SIEYÈS.

Si! J'en reconnais beaucoup. Camille Desmoulins passe une plume à Pétion... Qu'écrivent-ils?

THÉROIGNE.

Je l'ignore.

SIEYÈS.

J'ai aperçu Danton... *(Il a quitté son point d'observation, et redescend en scène.)* Avec celui-là, il est un point où je pourrais m'entendre : il hait les nobles, autant que moi! Quelle face de lion! L'avenir lui appartiendrait si la politique se faisait avec des griffes, et non avec des doigts!... J'ai distingué aussi Robespierre. C'est peut-être le seul homme de gouvernement qu'il y ait là. Mais je n'ai pas répudié le caractère ecclésiastique pour m'associer à ce songeur, qui croit en Dieu!... Non, je vous le dis, Théroigne, aucun de ces gens-là n'a le sentiment que l'organisation sociale soit un art!... Moi, cet art me possède, comme l'attrait des couleurs, comme une forme monumentale ou une harmonie passionne le peintre, l'architecte, le musicien!

THÉROIGNE.

Aussi est-ce en vous, Sieyès, que je veux placer toute ma confiance. Entrez dans le mouvement

décisif. Vous n'exercerez d'autorité, le lendemain, que si vous avez soutenu l'entreprise de la veille...

SIEYÈS

Peut-être?... Oui... Certainement!... Ah! doter la France de la Constitution que je rêve!... Je sens que nul autre que moi n'est capable d'échafauder le texte qui, dans ce pays, saura rendre intangible la Liberté!... Mais l'heure sonne-t-elle vraiment à l'horloge du destin?... Qui traînera-t-on aux gémonies le soir du jour qui va se lever? (*Un geste vers la salle à manger.*) Ceux-là! (*Un geste vers l'extérieur.*) ou bien l'Autre?...

SCÈNE IX

Les Mêmes, ROMME, puis FABRE D'ÉGLANTINE.

ROMME, *entrant d'un pas allègre.*

Tout va bien!

TRÉMOIGNE

Que dites-vous?... Parlez! vous le pouvez (*Désignant Sieyès*) devant cet ami.

ROMME

Je connais la physionomie du citoyen Sieyès!

SIEYÈS, *à part.*

Je suis pris.

TRÉMOIGNE, *à Sieyès.*

C'est Gilbert Romme, le professeur de phy-

sique, député du Puy-de-Dôme. *(Désignant le compagnon qui le suit.)* Et je n'ai pas besoin de vous présenter Fabre d'Églantine... *(Aux nouveaux venus.)* Pourquoi l'un et l'autre avez-vous l'air si radieux ?

ROMME.

Les deux faubourgs sont enfin sur pied. Chaque ruelle y dégorge un flot de combattants vers les grandes artères. Plus près du centre, la section des Minimes, la section des Marais, achèvent leurs rassemblements. Ça va faire au moins dix mille fusils, et encore deux milliers d'hommes armés de piques !

THÉROIGNE.

Oui ! si les bataillons de la rive gauche peuvent passer le Pont-Neuf !

ROMME, *avec la certitude de ce qu'il avance.*

Ils pourront !

FABRE D'ÉGLANTINE, *confirmant ce dire.*

Les canonniers du roi n'y sont plus.

THÉROIGNE.

Hein ?

FABRE D'ÉGLANTINE.

Ils viennent de se replier avec leurs pièces, par on ne sait quelle aberration.

THÉROIGNE.

Non, non ! c'est la force d'une volonté humaine qui a fait le prodige. L'audace de Danton s'est,

de la sorte, installée sur Paris!... Alors, victoire! C'est vrai: La victoire est à nous!

ROMME.

J'imagine que les Tuileries déjà, en apprenant quelle insurrection les déborde, n'étudient plus que le meilleur moyen de capituler.

THÉROIGNE.

Serait-ce possible?... Sans lutte?... Vous croyez à une aussi heureuse issue?

FABRE D'ÉGLANTINE.

J'y crois fermement. Le roi, comprenant l'inutilité de la résistance, va recourir à l'abdication. Pour lui et pour les siens, n'est-ce pas l'intérêt évident de prévenir toute effusion de sang?

THÉROIGNE.

Ah! quel triomphe, s'il peut ne pas coûter un deuil à l'humanité!... Vous m'entraînez, tous deux, à partager vos illusions. Oui, j'aime à lire le bon augure, (*A Romme.*) sur votre front de savant, (*A Fabre d'Églantine.*) sur votre front de poète! (*A Sieyès.*) C'est que, voyez-vous, Sieyès, je suis au fait, moi, d'un joli projet qui mûrit doucement dans ces têtes-ci... Devant les années miséricordieuses qui vont se dérouler, il s'agit que le peuple cesse de compter les siècles de la tyrannie comme un temps où il a vécu. Une ère nouvelle a commencé, dont Romme calcule déjà le calendrier, dont Fabre d'Églantine invente et

rythme les appellations. C'en va être fini d'honorer, durant tout un mois, le barbare dieu Mars, et Junon en juin, et en juillet, Julius Cæsar!... La liste des jours ne devra plus enseigner aux générations nouvelles l'atroce exemple des générations passées, tel qu'il se dresse aujourd'hui en images de supplices, à chaque nom de martyr, brûlé sur un gril, écorché vif, cloué aux quatre membres, ou précipité dans l'arène des fauves!... Non! Chaque date évoquera une idée qui puisse mieux faire aimer à l'homme sa terre maternelle, ou qui l'associe davantage au labeur des frères humains. Les soleils se lèveront tour à tour sur le jour de l'abeille et celui de la rose. Le moulin et le pressoir, la bêche et la faucille, le chanvre et le sel auront leur jour. Et il y aura aussi le jour de gratitude pour les oiseaux chanteurs, le jour d'amitié pour le bon chien. *(A Sieyès.)* Demandez à Fabre d'Églantine les admirables mots qu'il destine à glorifier les saisons, et où il fait chanter l'âme de la Nature dans les cadences du langage... *(A Fabre d'Églantine.)* Dites un peu!... La chose en vaut la peine.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Vous direz mieux que moi.

THÉROIGNE.

Sieyès, pesez cela dans votre sentiment de l'art: pour l'automne, une mesure de son moyenne: vendémiaire, brumaire, frimaire; l'automne est grave avec ses feuillages roux et ses fruits mûrs

qui tombent. Ensuite : nivôse, pluviôse, ventôse. La mesure est longue comme l'hiver. Mais voici le printemps : germinal, floréal, prairial, un son gai, une mesure brève, comme le printemps. Messidor, thermidor, fructidor, ce sera la mesure large de l'été, aux sonores lumières! (*A Fabre d'Églantine.*) Ai-je bien traduit vos intentions, mon beau rimeur?

FABRE D'ÉGLANTINE.

Théroigne, quand j'écoute les magies de votre voix, quand je vous regarde ainsi drapée, avec vos yeux d'illumination, vous me semblez l'allégorie vivante de nos espérances sociales; et, dans votre pas, je vois la Révolution, bienfaisante et hardie, qui marche...

THÉROIGNE.

Homme de théâtre, cher flatteur, taisez-vous!

SCÈNE X

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Le citoyen Santerre fait dire que la formation des colonnes d'attaque l'a retenu, et qu'on est maintenant parti de la place de la Bastille vers les Tuileries.

THÉROIGNE [illegible]

Je m'égarais. La réalité se rappelle à nous.

(Indiquant la salle à manger à Romme et à Fabre d'Églantine.) Allez faire savoir à nos amis où en sont les choses.

(Rose s'est retirée. Romme et Fabre passent dans la seconde pièce.)

SCÈNE XI

THÉROIGNE, SIEYÈS.

THÉROIGNE.

Et vous, Sieyès, venez vous ranger parmi les artisans du bonheur public !

SIEYÈS.

Maintenant qu'ils me savent ici...

(*Il fait un signe d'adhésion.*)

THÉROIGNE.

Enfin !... (*Tirant la porte derrière laquelle les révolutionnaires sont assemblés.*) Compagnons, faites place dans votre entente à Sieyès.

SCÈNE XII

THÉROIGNE, SIEYÈS, PÉTION, DANTON, ROBESPIERRE, CAMILLE DESMOULINS, BARBAROUX, CHABOT, GRANGENEUVE, ROMME, FABRE D'ÉGLANTINE.

PÉTION, *s'avançant, suivi de tous.*

Il est le bienvenu.

ROBESPIERRE

Qu'il signe comme moi !

BARBAROUX

Nous avons tous signé, sauf Pétion.

PÉTION, *dans un geste de regret impuissant.*

J'ai les mains liées.

CAMILLE DESMOULINS

Danton, donne lecture !

DANTON, *lisant.*

« Ceci est notre pacte avec la liberté ou la « mort : Nous ne reconnaissons plus Louis XVI « pour roi des Français. Nous nous engageons à « fonder la République. L'insurrection ne dépo- « sera pas les armes avant qu'une convention « nationale ait été convoquée... » (*A Sieyès.*) Il y a nos noms en bas. Voici la plume. (*Il pose le papier sur un bureau du salon. — Sieyès signe. — A Théroigne.*) Nous vous faisons actuellement dépositaire et gardienne de notre serment. (*Il lève la main.*) Les tyrans seront anéantis ou je jure de périr !

TOUS.

Nous le jurons !

THÉROIGNE, *levant son verre.*

A votre indestructible amitié !

(*Des chants montent de la rue.*)

(*A la cantonade.*)

Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Réjouissons-nous, le bon temps viendra!
Ah! ça ira, ça ira, ça ira!

BARBAROUX, *ayant regardé par la fenêtre.*

C'est le bataillon des Gobelins qui va au rendez-vous sur la place du Théâtre-Français. Mes braves Marseillais doivent trépigner d'impatience contre moi!...

CHABOT.

Allons! en route, chacun de son côté.

SIEYÈS, *à Théroigne.*

J'étais à la veille d'un voyage indispensable.

THÉROIGNE, *déçue.*

Oh!

SIEYÈS.

Vous me reverrez... dans quelque temps.

THÉROIGNE, *à Sieyès.*

C'est bien... (*A tous, indiquant la porte de droite.*) Prenez par là. Vous déboucherez sur la rue Garancière, où il n'y aura point de passants pour vous entraver ni vous remarquer ensemble... Adieu, tous!... Moi, je serai, au petit jour, sur la terrasse des Feuillants.

(*Tous sortent, sauf Pétion et Théroigne.*)

SCÈNE XIII

THÉROIGNE, PÉTION.

THÉROIGNE.

Comme de juste, vous restez, Pétion, voué encore à vous croiser les bras!

PÉTION.

Personne, du moins, ne trouverait déshonnête que je prenne asile d'une femme dans cette nuit formidable où Paris ne se couche pas.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ROSE.

THÉROIGNE, *à Rose*.

Qu'est-ce encore?

ROSE.

Un garde est dans l'antichambre, qui mande aux Tuileries le citoyen maire.

PÉTION.

Moi!... Comment a-t-on su?

THÉROIGNE, *à Rose*.

Ce garde est-il seul?

ROSE, *indiquant un bruit.*

Entendez toutes ces crosses qui se posent sur le palier.

THÉROIGNE, *à Pétion.*

Comment une patrouille du château a-t-elle pu passer à travers l'effervescence des rues?

PÉTION.

On aura envoyé des gardes nationaux. Il y a, dans les deux camps, un uniforme pareil!

THÉROIGNE.

Vous n'allez pas vous livrer à une Cour qui vous exècre!... L'épouvante, la colère, la vengeance, y peuvent faire lever sur vous mille poings armés!

PÉTION.

Oui! j'entrevois les regards aigus qui m'attendent, les bouches furibondes qui vont m'appeler : Judas!... Mais, pour quelques heures encore, la Constitution déclare qu'il y a un roi, auquel mon mandat m'assujettit. Le Roi m'a fait rejoindre. Je dois obéir à la Constitution, même si l'on projette de me placer entre les deux feux.

THÉROIGNE.

C'est votre immuable volonté?

PÉTION.

Oui. Je pars.

(*Il se dirige vers la porte de l'antichambre.*)

THÉROIGNE *s'interposant*

Au moins ne vous laissez pas emmener d'une manière qui ressemble à une arrestation. Si vous marchez à une mort volontaire, que ce soit librement, sans autre compagnie que l'ombre de Regulus!... (*Indiquant la porte de droite.*) Prenez ce chemin.

PÉTION.

Adieu! (*Il sort.*)

THÉROIGNE *à Rose*

Accompagne le citoyen Pétion. Referme ici et en bas, et passe dehors avec les clefs... Je me charge de congédier le chef et les soldats.

(*Rose sort en fermant derrière elle.*)

SCÈNE XV

THÉROIGNE, *puis* SULEAU. *Théroigne s'avise de faire disparaître l'écrit posé sur le bureau par Danton. Elle le dissimule dans sa ceinture au moment où Suleau entre, et le mouvement n'échappe pas à ce dernier.*

SULEAU.

L'ordre du Roi n'attend pas. Oui ou non, M. Pétion veut-il me suivre?

THÉROIGNE.

Il n'est plus ici.

SULEAU, *s'élançant vers la porte de droite.*

Le traître s'est évadé! *(Il essaie en vain d'ouvrir.)* On va enfoncer!

THÉROIGNE, *l'arrêtant.*

Inutile. Pétion est en route pour le Château. En y rentrant, vous le trouverez.

SULEAU.

Et les autres? Où les trouverai-je?

THÉROIGNE.

Quels autres?

SULEAU.

Ceux qu'on a notés pour avoir tout à l'heure franchi le seuil de cette maison... (*Montrant la salle à manger.*) ceux qui viennent de boire dans ce repaire, avec toi!

THÉROIGNE.

Qui êtes-vous, pour me parler ainsi?

SULEAU.

Ah bah! tu n'as jamais eu la curiosité de savoir comment j'étais? Tu ne me connais pas?

THÉROIGNE.

Non.

SULEAU.

Je suis François Suleau.

THÉROIGNE

Vous!... François Suleau!... Vous, l'écrivain toujours prompt à me torturer, avec tout ce qui peut faire saigner l'orgueil, avec tout ce qu'on peut infiltrer dans l'âme de vinaigre et de fiel.

SULEAU

Allons, la fille, as-tu donc les nerfs si délicats?

THÉROIGNE.

François Suleau!... Toi, François Suleau!... C'est toi qui, depuis trois ans, dans tes écrits, m'as livrée au rire des courtisans!... C'est toi et tes pareils qui m'avez représentée, tour à tour, hideuse ou stupide, ivre, dévêtue, obscène parmi les plus célèbres orateurs, et empoisonnant la pureté de ce sang français par les corruptions que vous prêtez à mon corps!...

SULEAU, *avec une dédaigneuse ignorance*

Ai-je dit cela?

THÉROIGNE.

Oui, tu es de ceux qui s'efforcent de discréditer, dans un renom de débauches avec moi, Mirabeau, Barnave, Camille Desmoulins, Talleyrand, Robespierre, Mathieu de Montmorency, Sieyès, enfin, à quelque degré que ce soit, tous les partisans de la liberté, et jusqu'à ce pauvre député bossu, Etienne Populus, en qui le jeu de mots me donne pour amant grotesque le peuple innombrable!

SULEAU.

On a fait là ton compte, en chiffre rond !

THÉROIGNE.

Eh bien ! je te le dis, c'est un amusement dangereux !... La Révolution n'a pas démoli la Bastille des rois pour que des journaux s'érigent en châteaux-forts, où le bon plaisir de l'écrivain puisse jeter hommes et femmes dans les oubliettes du ridicule ou de l'ignominie... Tu ris ?... tu as tort. Quelle que soit la cause dont on est le défenseur, quiconque accuse sans contrôle, insulte sans scrupule, et calomnie comme il respire, celui-là risque un châtiment sans mesure, et que son ricanement finisse en râle !...

SULEAU.

Je discuterai tes menaces quand j'en aurai le loisir. Pour l'instant, c'est toi qui dois songer à te tirer d'affaire : un conciliabule d'émeute vient de se tenir chez toi. Révèle ce que tu sais sur le plan de tes complices, leurs intentions et leurs forces. Dis-moi tout. Dis vite. C'est ta seule chance d'être épargnée par la cour martiale, quand la justice du roi exécutera tout le complot, demain !

THÉROIGNE.

Demain, la royauté n'existera plus !

SULEAU.

Insensée ! Tu crois à la victoire des brigands

révolutionnaires! Mais, avec les dispositions prises, les Tuileries sont à l'abri d'un coup de main. La populace sera repoussée, pourchassée. Les troupes royales vont revenir à marches forcées sur la capitale. Les contingents des alliés ne sont plus qu'à quelques jours de Paris... Comprends-tu qu'il te faut, en hâte, sauver ta peau! Parle un peu, et tu seras même payée!... Allons, tu n'en es pas à te vendre pour la première fois! Combien veux-tu, drôlesse! Fais ton prix!

THÉROIGNE.

Oh! ce dont je te hais le plus, c'est des instincts féroces que tu éveilles en moi. A ta vue, à tes paroles, j'entends, au fond de mon être, hurler une bête sauvage!... Prends garde de tomber en son pouvoir!

SULEAU.

Finissons-en! Des gens ont échangé ici des paroles. Lesquelles? (*Allant à l'écritoire où il touche le bec de la plume.*) Cette encre n'est pas sèche; on vient d'écrire. (*Revenant vers Théroigne.*) Remets-moi le document que tu cachais quand je t'ai surprise.

THÉROIGNE.

Je n'ai rien caché.

SULEAU.

Si! Là, sur ta poitrine.

THÉROIGNE.

Vous vous trompez.

SULEAU.

Tu m'obliges à porter la main sur toi.

THÉROIGNE.

Ah!... Ne me touchez pas!...

SULEAU, *usant de violence.*

Ne contrefais pas la pudeur outragée!

THÉROIGNE.

Au secours!... Du secours!

SULEAU.

Il n'en viendra pas!

(*Dans la rue, un défilé de combattants passent en chantant.*)

(*A la cantonade :*)

Allons! enfants de la Patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé...

THÉROIGNE, *reprenant espoir.*

Un bataillon en marche! (*Elle s'échappe jusqu'à la fenêtre.*) A l'aide! A l'aide!

SULEAU.

Avant que tu me fasses écharper, je t'étrangle!

Allant vers la porte de gauche appeler son escorte. Ici, les gardes !

THÉROIGNE.

A moi, l'insurrection !... A moi !... *Les chants se sont interrompus.* Ah ! ils m'entendent !... A moi !... à moi !...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LES GARDES.

SULEAU, *ayant ressaisi Théroigne, et aux gardes.*

Masquez la fenêtre !

THÉROIGNE, *rejetée sur un sopha, et tenue par Suleau.*

A moi !

SULEAU, *aux gardes.*

Criez plus fort qu'elle ! Criez : Vive Théroigne !

LES GARDES, *à la fenêtre.*

Vive Théroigne !

(Leurs voix couvrent celle de cette dernière. Ils brandissent leurs bonnets.)

THÉROIGNE, *défaillante.*

Misérables !

UN GARDE, *se retournant.*

Les insurgés saluent. Ils repartent.

(A la cantonade :)

Aux armes! citoyens!
Formez vos bataillons!
Marchons! Marchons!

(Les voix du refrain s'évanouissent dans l'éloignement.)

SULEAU, *s'étant emparé de l'écrit, et y jetant un coup d'œil.*

Parfait! *(Il lâche Théroigne, qui demeure anéantie. Il va regarder par la fenêtre. Aux gardes.)* La rue se vide. Descendons!... *(Arrivé près de la porte de gauche, il se retourne en ricanant.)* Ha! ha! ha! vive Théroigne!

(Il sort avec les gardes.)

THÉROIGNE, *seule, revenant à elle.*

Si l'insurrection est vaincue, pourtant... *(De la rue montent des éclats de rire et la voix de Suleau criant ironiquement encore : Vive Théroigne!)* Si cet homme a bien prévu!... Va-t-il donc rentrer aux Tuileries, tenant dans sa main les plus fortes têtes de la Révolution!... Comment l'empêcher!... Où le rejoindre!... Oh! lui faire barrer le passage!... lui reprendre sa proie!... *(Elle s'apprête à sortir, et jette un regard dehors.)* L'aurore approche... Comme le ciel est rouge!

ACTE IV

La terrasse des Feuillants, le matin du 10 août 1792. — Une double rangée d'arbres s'étend jusqu'au fond de la perspective, où s'espace le pavillon de Marsan. — A gauche, au premier plan, l'angle d'une bâtisse. Au deuxième plan, en oblique, le passage des Feuillants. Au troisième plan l'angle du Manège, où siège l'Assemblée nationale, et la porte de ce bâtiment, précédée de deux marches. L'édifice, prolongé par un mur, borde la scène jusqu'au fond. — A droite, d'un bout à l'autre de la terrasse, une balustrade domine le jardin des Tuileries; un ruban tricolore est tendu dans le même sens. Au quatrième plan, le sommet d'un perron montant du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FOULE DE CITOYENS ET DE CITOYENNES, LA BRANCHU, LA PREMIÈRE CITOYENNE, UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

LA BRANCHU, *rattrapant ses deux petits garçons qui jouent à se poursuivre.*

Si je vous vois approcher de ce perron, vous aurez des taloches : le jardin des Tuileries est un endroit condamné; c'est la terre de Coblentz. On ne doit pas dépasser le ruban qui marque la terre nationale, d'un bout à l'autre des Feuillants.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Ah! vous voici, madame Branchu!... Moi, je suis encore toute saisie de m'être trouvée là-bas, *(Elle indique la direction du château des Tuileries.)* quand Louis XVI tout à l'heure est descendu se montrer dans son jardin. Les uns faisaient : « A bas Veto! » les autres répondaient : « Vive le Roi! » Tous criaient à vous donner la chair de poule!... J'ai bien envie de rentrer chez moi.

LA BRANCHU.

Ne faites pas çà, voisine!... Après que le tambour et le tocsin nous ont causé une nuit blanche, nos hardes sur le dos, dédommageons-nous d'être si matinales, en prenant toute notre part de la fête. L'Assemblée nationale s'est remise en séance à minuit. On va proclamer ici des événements, dès que les Tuileries auront demandé grâce. Mon mari m'a juré que, de ce côté-là, *(Elle indique, à son tour, la direction du château.)* ça se terminerait sans coup férir. Autrement, quand il est parti je me serais mise en travers de la porte... Il est maintenant aux premières loges, le gros Branchu, avec sa section, sous les fenêtres des Tuileries... *(A un officier de la garde nationale qui, en avant de ses hommes, se tient au seuil du passage des Feuillants.)* Pourquoi, vous autres, n'êtes-vous pas aussi devant le Château?

L'OFFICIER.

Nous veillons sur le corps de garde, où sont enfermés des aristocrates qui allaient renforcer

la garnison des Tuileries. Dès leur investissement, on a intercepté une petite bande, armée d'espingoles, qui s'acheminait par les Champs-Élysées. (*Montrant le fond du passage.*) Elle est là. Et à chaque instant on peut nous amener quelque chevalier du poignard. (*Averti par un mouvement dans la foule.*) En voici un de plus!

SCÈNE II

LES MÊMES, SULEAU *désarmé*, DEUX SANS-CULOTTES, *sabre au poing.*

PREMIER SANS-CULOTTE.

Citoyen, on vient de nous dire que nous pouvions nous défaire, entre vos mains, de cet individu, qui nous embarrasse depuis longtemps. Il s'est fait arrêter dans nos lignes, cette nuit, au moment où il essayait de passer aux Tuileries.

SULEAU.

J'ai un ordre régulier du département. Mais ces hommes refusent d'en tenir compte.

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Nous ne sommes pas obligés de savoir lire.

SULEAU, *exhibant son laisser passer à l'officier.*

Et vous, est-ce que vous connaissez l'alphabet?

L'OFFICIER.

Donnez voir. (*Lisant.*) *Le garde national porteur*

du présent ordre se rendra au château... (*Marmonnant le reste.*)... Oui, les signatures sont en règle. Pourquoi n'êtes-vous pas nommé sur ce permis? Comment vous appelez-vous?... Il hésite... Ça doit être quelque noble... (*Aux sans-culottes.*) Fouillez-le!

SULEAU, *couvrant sa poitrine.*

C'est inutile. Je n'ai aucun papier sur moi. Mais je ne fais pas mystère de mon nom. Il est bien roturier : François Suleau.

DES VOIX DANS LA FOULE.

Suleau... Suleau... le journaliste Suleau...

PREMIER CITOYEN.

Suleau a été traduit devant le Châtelet de Paris, il y a dix-huit mois, pour crime de lèse-nation. *(Une rumeur hostile s'élève des groupes. A Suleau.)* Vous avez alors fait rire le prétoire par vos moqueries contre les principes de la liberté.

SULEAU.

Chacun se défend selon son caractère. Préférez-vous donc les accusés qui tirent leur mouchoir pour faire pleurer tout le monde? Merci bien!... Au surplus, j'ai été acquitté.

DEUXIÈME CITOYEN.

Parce que vos juges étaient contre-révolutionnaires.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, ne lâchez pas Suleau! Il a été à Coblentz. Il conspire avec l'étranger!

LA FOULE

En prison !... En prison !...

L'OFFICIER

Vous entendez la voix populaire.

SULEAU, *essayant de se dégager.*

Mais je ne reconnais pas son autorité.

LA FOULE, *se ruant vers lui, cherchant à le frapper.*

A bas Suleau ! A bas Suleau !...

L'OFFICIER, *aux gardes qui surgissent de la ruelle.*

Dépêchez-vous de mettre celui-là sous clef, ou ça va prendre une mauvaise tournure ! (*Les gardes nationaux entraînent Suleau, qui se débat et proteste. — A la foule.*) De la patience, sacrebleu ! Les gens qu'on arrête seront livrés, tantôt, à la sévérité des lois !

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* SULEAU, UN QUATRIÈME CITOYEN.

QUATRIÈME CITOYEN, *accourant du fond.*

Le Roi et la famille royale quittent les Tuileries, pour se mettre sous la protection de l'Assemblée. (*Indiquant le jardin des Tuileries.*) On les voit venir à travers les arbres.

PREMIER CITOYEN, *indiquant le perron.*

Ils n'ont pas d'autre chemin que de monter par ces degrés. Nous allons pouvoir leur dire leurs vérités de bien près.

LA BRANCHU, *regardant au loin, hissée sur une chaise.*

Les gardes suisses approchent sur deux files, la pointe des fusils en bas, comme pour les enterrements. Monsieur Veto marche à côté du syndic Rœderer. Ils se parlent.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Et l'Autrichienne? Est-ce qu'on l'aperçoit?

LA BRANCHU, *de même.*

Oui, au second rang. Elle donne la main au Dauphin. Le petit gars s'amuse à pousser des feuilles, avec ses pieds, dans les jambes de chacun. Celui-là, on ne peut pas nier qu'il soit mignon : il a des cheveux bouclés comme mes enfants.

DEUXIÈME CITOYEN.

Ces gens-là sont la cause de tous nos malheurs! Ils ne doivent pas entrer à l'Assemblée!

LA FOULE.

Non! non!

TROISIÈME CITOYEN.

Barrons-leur le passage!

UN CITOYEN-GÉANT, *brandissant une perche.*

Hardi!... Il est temps que ça finisse! *(Il fait le simulacre d'assommer.)* A bas! à bas!...

LA FOULE, *criant longuement vers le jardin.*

A bas!... à bas!... à bas!... à bas!...

LA BRANCHE, *toujours à son observatoire.*

La colonne militaire fait halte. Un capitaine de chasseurs se dirige vers nous.

DEUXIÈME CITOYEN.

Qu'est-ce qu'il veut?

LA BRANCHE.

Il a le sabre au fourreau.

TROISIÈME CITOYEN.

Je le connais : c'est le capitaine Viard.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CAPITAINE VIARD.

LE CAPITAINE VIARD, *ayant gravi le perron.*

Mes amis, l'Assemblée nationale a rendu un décret qui mande le Roi.

LA FOULE.

Non! non!

LE CAPITAINE VIARD.

Ce décret m'ordonne en même temps de protéger le passage du Roi.

VOIX DANS LA FOULE.

Il ne passera pas.

LE CAPITAINE VIARD.

Comme vous, je suis patriote, et je sais respec-

ter la terre de la Liberté, sur laquelle vous êtes réunis.

LA FOULE.

Bravo !

(Elle applaudit.)

LE CAPITAINE VIARD.

La force que je commande s'arrêtera au pied du perron.

TROISIÈME CITOYEN.

Vive le capitaine Viard !

LA FOULE.

Vive le capitaine Viard !

(Celui-ci salue.)

LE CAPITAINE VIARD.

Au bord du chemin que je vous prie de faire, je transmettrai le Roi ; vous en serez vous-mêmes les gardiens.

VOIX DANS LA FOULE.

Non ! non !

QUATRIÈME CITOYEN.

Puisqu'il y a un décret de l'Assemblée !

VOIX DANS LA FOULE.

Oui. Le décret le veut.

LE CAPITAINE VIARD.

La haie sera formée par les propres défenseurs de vos représentants. Je vais, de ce pas, leur demander leurs gendarmes.

TROISIÈME CITOYEN, *bousculant les opposants.*

Faites place au capitaine.

(Le capitaine Viard peut enfin accoster, sur le seuil de l'Assemblée, une délégation qui en sort, et il lui présente sa requête.)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins le* CAPITAINE VIARD *disparu sous le porche de la Législative*, LE DÉPUTÉ BRISSOT, *plusieurs autres* DÉPUTÉS.

PREMIER CITOYEN.

Voici la députation que l'Assemblée envoie à la rencontre du cortège royal. *(Désignant le représentant qui marche en tête.)* Celui qui, par simplicité, ne se poudre pas les cheveux, c'est Brissot!

LA FOULE.

Vive le patriote Brissot!

(Celui-ci salue.)

PREMIER CITOYEN.

Il a, autour de lui, les représentants de la Gironde.

LA FOULE.

Vivent les Girondins!

(Les députés saluent, et se dirigent vers le sommet du perron.)

TROISIÈME CITOYEN.

Est-ce que Vergniaud est parmi eux? l'admirable Vergniaud?

DEUXIÈME CITOYEN.

Non. *(Désignant l'Assemblée.)* Il préside !

SCÈNE VI

Les Mêmes, le Capitaine VIARD, *un détachement de* Gendarmes.

LE CAPITAINE VIARD, *commandant la manœuvre.*

Tête de colonne, par file à droite, par file à gauche. *(La haie s'ébauche. Il va au perron.)* Le Roi peut monter.

(Une rumeur prolongée court sur la foule. Des gamins montent aux arbres.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, LOUIS XVI, *puis* MARIE-ANTOINETTE *et le* Dauphin, *puis* RŒDERER, *puis* MADAME ÉLISABETH *et la* Dauphine, MADAME DE TOURZEL, La princesse de LAMBALLE. *Le cortège est très lent dans le passage qui se rétrécit.*

BRISSOT, *au Roi.*

Sire, l'Assemblée, empressée de concourir à votre sûreté, vous offre, et à votre famille, un asile dans son sein.

LOUIS XVI, *aux députés.*

Merci, messieurs.

UN GARDE NATIONAL, *de la haie, à l'accent provençal.*

Sire, n'ayez pas peur, nous sommes de braves

gens. Mais nous ne voulons pas qu'on nous trahisse davantage.

QUATRIÈME CITOYEN.

Oui! assez de trahison! assez!

LA FOULE.

Assez! assez!

LE GARDE NATIONAL.

Allons! Sire, devenez un bon citoyen.

LOUIS XVI.

C'est bien, mon ami. Écartez-vous.

UN GAMIN, *apercevant la Reine, du haut de l'arbre où il est juché.*

L'Autrichienne!...

LA FOULE, *violemment hostile.*

L'Autrichienne!... L'Autrichienne!...

MARIE-ANTOINETTE, *à Rœderer.*

Monsieur Rœderer, vous me répondez de la vie du Roi et de mes enfants.

RŒDERER.

Madame, je réponds de mourir à leurs côtés. Rien de plus.

PREMIÈRE CITOYENNE, *montée sur une chaise.*

Qu'est-ce que c'est que toute cette suite?

TROISIÈME CITOYEN, *sur une chaise à côté.*

Après Madame Élisabeth et la Dauphine, c'est

la gouvernante, Madame de Tourzel ; la dernière, je ne la connais pas.

DEUXIÈME CITOYENNE, *debout aussi sur une chaise.*

C'est la princesse de Lamballe.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Hé ! Lamballe ?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *se retournant, dans une vivacité involontaire.*

Quoi ?

RŒDERER, *à la princesse.*

Sur votre tête, silence !

PREMIER CITOYEN, *forçant la haie.*

Je veux lui parler !... Je parlerai au Roi !

LOUIS XVI, *face à face avec le personnage.*

Que me voulez-vous ?

PREMIER CITOYEN.

D'abord, donnez-moi la main, sapristi ! *(Il a pris, et garde la main du Roi.)* Et soyez sûr que vous tenez celle d'un honnête homme, non pas d'un assassin... Et, malgré tous vos torts, je vais vous conduire à l'Assemblée. Mais quelqu'un qui n'y entrera pas, c'est votre sacrée femme !

LOUIS XVI, *dégageant sa main.*

Oh !

LA FOULE.

Oui !... l'Autrichienne à la porte !... à la porte !... à la porte !...

LE CITOYEN-GÉANT, *brandissant à nouveau sa perche.*

A bas!... à bas!...

RŒDERER, *le désarmant et jetant la perche dans le contre-bas.*

Taisez-vous!...

LE CITOYEN-GÉANT, *abasourdi.*

Ah!

RŒDERER, *clamant au-dessus des grondements de la foule.*

Citoyens, les députés ici présents vous attestent que non seulement le Roi, mais aussi le prince royal, la Reine, la fille du Roi, la sœur du Roi et leur suite sont appelés à se rendre dans l'Assemblée.

BRISSOT.

Nous l'attestons.

RŒDERER.

Vous devez donc ouvrir vos rangs, aux termes de la Loi et au nom de la Liberté.

VOIX DANS LA FOULE.

Vive la Loi!... Vive la Liberté!...

(Le passage se fait un peu moins difficile.)

MARIE-ANTOINETTE, *dans un cri éperdu.*

Ah!... Mon fils!...

LE CITOYEN-GÉANT, *qui s'est emparé de l'enfant, et qui, du milieu d'un groupe, à bout de bras, le montre.*

Je ne lui ferai pas de mal.

MARIE-ANTOINETTE.

Rendez-le-moi !... Mesdames, faites-moi rendre mon fils !

LA BRANCHU.

Oui donc ! Rendez le petit !

LE CITOYEN-GÉANT, *chargeant le Dauphin sur son épaule.*

C'est pour qu'on ne l'étouffe pas. Je le porterai ainsi jusque dans la salle.

(La foule éclate en applaudissements.)

MARIE-ANTOINETTE, *au géant.*

Passez devant.

(Le cortège royal disparaît par la porte de l'Assemblée.)

QUATRIÈME CITOYEN, *désignant les Tuileries.*

Et maintenant le Château est à nous !... Allons en prendre possession au nom de la Patrie. S'il y a des pillards, qu'il en soit fait une justice immédiate !

LA FOULE.

Oui.

QUATRIÈME CITOYEN.

Aux Tuileries !

LA FOULE.

Aux Tuileries !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, THÉROIGNE.

THÉROIGNE, [illegible]

N'allez pas aux Tuileries !... On a le sentiment que ceux qui entrent s'y prennent dans un piège !

DEUXIÈME CITOYEN

C'est vous qui parlez de prudence, citoyenne Théroigne !... vous qui avez reçu la couronne civique pour votre énergie, à la manifestation du 20 juin !

THÉROIGNE

Je vous dis que le Château, dans ce moment, n'est plus qu'un guêpier terrible !... Toutes les fenêtres de la première cour sont hérissées de dards et de pointes de fusils. Sur chaque marche du grand escalier il y a des gardes suisses, l'arme en joue... Devant cela, je me suis opposée en vain à une marche sans but, dans ces corps de bâtiments qui n'ont plus d'âme depuis que la royauté s'est retirée d'eux. Mais elle y a laissé des milliers de serviteurs ; et ceux-là, n'ont-ils pas pour mission de préparer le retour, en balayant la place ?

(On entend le canon et une forte salve de mousqueterie.)

LA FOULE, [illegible]

Ah !

LA BRANCHU.

Et le père de mes enfants, qui est là-bas !

(Elle veut s'élancer vers les Tuileries.)

THÉROIGNE, *l'arrêtant.*

Si le père est mort, gardez la mère en vie !

(On entend un feu de file.)

LA FOULE, *avec une horreur redoublée.*

Ah !

PREMIER CITOYEN.

Courons à l'aide !

LA FOULE.

Oui !

THÉROIGNE, *contenant la foule.*

Encore une fois, vous tous, arrière !... Ne vous ruez pas vers la boucherie où, hélas ! ils ne sont que trop à se débattre... Vous qui avez des armes, et nous autres avec nos bras, c'est l'Assemblée qu'il faut couvrir, si maintenant l'ennemi est en mesure de fondre sur elle ! *(Désignant le Manège.)* Là dedans, pêle-mêle, les représentants populaires et le pouvoir royal attendent l'inconnu du destin. Massez-vous devant le porche par où va ressortir vainqueur l'avenir ou le passé : l'avenir avec ses ailes, ou le passé mettant le pied sur nos poitrines !

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN INSURGÉ.

UN INSURGÉ, *arrivant du fond, en fuite.*

Les Suisses ont fait un feu plongeant, du haut en bas de l'étage. Aucun des nôtres qui avaient pénétré dans le vestibule n'a échappé.

LA FOULE.

Oh !

LA BRANCHU.

Tu es de la section des Lombards? Tu connais bien le gros Branchu ?

L'INSURGÉ.

Oui.

LA BRANCHU.

Où est-il ?

L'INSURGÉ.

Nous avons fui ensemble. Mais par le passage, tout du long, il y avait des baraques remplies de soldats. Ils nous ont criblés par chaque lucarne !

LA BRANCHU.

Réponds ! Mon homme ? Qu'est-il devenu ?

L'INSURGÉ.

Je l'ai vu tomber.

LA BRANCHU.

Oh !... (*S'affaissant.*) Malheur !

Ses deux enfants se jettent à son cou.

LES ENFANTS.

Papa! mon papa!... Maman! maman!

THÉROIGNE, *à elle-même.*

Commander le feu sur des êtres qui se sauvent! Massacrer ainsi du gibier humain!

SCÈNE X

Les Mêmes, deuxième Insurgé.

DEUXIÈME INSURGÉ, *arrivant en fuite par le perron.*

La garnison des Tuileries fait deux sorties à la fois, sous le pavillon de Flore et sous le pavillon de l'Horloge. Les Suisses avancent par le jardin contre l'Assemblée!... Moi, je ne peux plus me battre, mon fusil a éclaté.

(*On entend des détonations, au loin, du côté du jardin.*)

THÉROIGNE, *à la foule.*

Apprêtez-vous au combat suprême! Si l'Assemblée est aujourd'hui dispersée, vous ne pourrez jamais plus secouer le joug de l'esclavage!... Je sais, moi, lesquels de vos chefs doivent être déjà dénoncés, lesquels sont déjà promis, sans doute, aux supplices!... Et pour reconquérir ses libertés, la nation n'est pas près de retrouver d'aussi grands meneurs d'hommes!

(*Des coups de feu encore.*)

DEUXIÈME INSURGÉ, *regardant vers le jardin.*

On commence à distinguer l'uniforme des gardes rouges dans les fumées de la poudre.

VOIX DANS LA FOULE.

Ils vont nous tuer!

(Les femmes s'enfuient en criant dans tous les sens.)

L'OFFICIER DE GARDE, *entraînant les hommes du poste.*

Alerte!... Marchons à leur rencontre.

Ils sortent par le perron.

PREMIER SANS-CULOTTE, *indiquant le passage des Feuillants.*

Les royalistes qui sont enfermés là doivent périr avant nous.

LA BRANCHE, *se redressant.*

Oui, ces frères d'assassins! qu'on me passe un fusil pour qu'à leur tour, par une lucarne, j'en abatte!

THÉROIGNE, *barrant l'entrée de la ruelle.*

Des prisonniers!... Y songez-vous? S'ils ne vous étaient pas sacrés, vous tomberiez au rang des sauvages! Ceux-là sont placés sous la sauvegarde du peuple!

(Quelques gendarmes, postés au seuil de l'Assemblée, viennent participer à la résistance de Théroigne.)

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

On tue le peuple; le peuple tue!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Terminons-en avec les ennemis que nous aurions dans le dos!

VOIX DANS LA FOULE.

Oui! A mort, les chevaliers du poignard!

THÉROIGNE, *réussissant encore à défendre le terrain.*

Non! non! La Révolution ne s'est pas levée sur le monde pour vous guider vers des crimes pareils à ceux de la tyrannie. Hors l'affreuse nécessité des champs de bataille, nul ne peut plus s'arroger un droit sur la vie de son semblable. C'est fini des proscriptions! C'est fini des mises à mort sans jugement!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Laisse-nous faire. Retire-toi.

(La fusillade reprend.)

VOIX DANS LA FOULE.

Dépêchons!

(Les quelques gendarmes sont débordés.)

THÉROIGNE, *luttant toujours.*

Non! non! Ne me montrez pas, dans le fond des consciences humaines, cette incorrigible férocité, l'éternel abîme auquel je ne veux pas croire!

LA FOULE.

A mort les aristocrates!... à mort! à mort!

THÉROIGNE.

Comment condamnez-vous des hommes dont vous ne savez même pas le nom?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Nous connaissons toujours celui de Suleau!

THÉROIGNE, *avec une âme terriblement retournée par cette révélation.*

Suleau?... Suleau est là?

VOIX DANS LA FOULE

Oui!... Il est là!... Mort à Suleau!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE, *désignant son compagnon.*

C'est nous deux qui l'avons empêché de rentrer cette nuit aux Tuileries.

THÉROIGNE.

Il n'a pas pu y rentrer!

TROISIÈME CITOYEN.

Les coups de feu se rapprochent.

THÉROIGNE.

Ah!... Il ne faut pas que Suleau nous soit repris!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Nous recevrons les Suisses en leur jetant sa tête!

THÉROIGNE.

Oh!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Viens avec nous!

THÉROIGNE.

Oh! non!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Alors, nous fais-tu place?

THÉROIGNE.

Oui. *(Elle s'écarte, et attend.)*

LA FOULE, *se précipitant dans le passage des Feuillants.*

A mort! à mort!

(A la cantonade, des cris lointains et de faibles plaintes d'égorgement.)

Oh!... Assassins!... Ah!... Grâce!... Grâce!...

THÉROIGNE, *seule en scène, épouvantée.*

Combien donc sont-ils?

SCÈNE XI

THÉROIGNE, LES ÉGORGEURS, SULEAU. *Elle voit ce dernier accourir par la ruelle. Il en sort, dans une bousculade forcenée. Il a arraché le sabre d'un assaillant, et il se dégage par des moulinets superbes.*

THÉROIGNE.

Suleau!... Va-t-il échapper?... Arrêtez-le!... Arrêtez-le!...

(Suleau bat les fers, gardant le silence, et gagnant du terrain.)

THÉROIGNE.

Il emporte un secret mortel... Ne le laissez pas!...

(Un Suisse arrive sur le perron, tournoie et tombe, frappé d'une balle partie du jardin.)

SULEAU, *illusionné par l'apparition de cet uniforme.*

Les Suisses arrivent... Je suis sauvé!...

THÉROIGNE.

Ah! non! non!... *(Lui ayant sauté au collet elle paralyse ses mouvements.)* Tuez-le!... tuez!... tue! tue!...

SULEAU, *transpercé par le couteau d'un sans-culotte, et râlant.*

Vive le Roi!

(Il tombe, et meurt, adossé contre un arbre, devant la porte de l'Assemblée. Théroigne s'agenouille près du cadavre et en fouille la tunique. Les coups de feu ont cessé.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'OFFICIER DU POSTE, *suivi de ses* GARDES NATIONAUX.

L'OFFICIER, *rentrant par le perron.*

Victoire!... Les derniers Suisses se font achever sur la place Louis XV.

LA FOULE.

Vive la Révolution!

SCÈNE XIII

Les Mêmes, autres Gardes nationaux *arrivant par le fond.*

DEUXIÈME GARDE NATIONAL.

Victoire !... Notre seconde attaque a enlevé les Tuileries.

QUATRIÈME CITOYEN.

La Monarchie est détruite. Vive la République !

LA FOULE.

Vive la République !

THÉROIGNE, *relevée, tenant le papier de la veille, troué, rougi.*

Le fer !... le sang !... Quels signes ont marqué l'acte des premiers fondateurs !... Mes doigts ruissellent du meurtre où ils ont trempé !... Ce forfait, maintenant inutile, j'y ai présidé. Je l'ai commandé, moi qui croyais ne rêver que de fraternité !... Ainsi, tant de ferveur vers l'idéal n'attendait, pour tomber dans le crime, que la contagion des cris homicides, les entraînements de vengeance et de lâcheté !

SCÈNE XIV

Les Mêmes, un détachement d'Insurgés *armés de piques. Ceux-ci arrivent du jardin en chantant la* Marseillaise.

(A la cantonade :)

Liberté ! Liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs !

LA FOULE.

Vive la section des piques !

UN PORTEUR DE PIQUE.

On n'a fait grâce qu'aux femmes !... Mais cette garnison des Tuileries, qui avait tué les nôtres par centaines, nous en avons tué des centaines : gendarmes, gardes nationaux, gardes-suisses, nobles, tout !

THÉROIGNE.

Des morts ! des morts ! des morts !

LE PORTEUR DE PIQUE.

A la trahison, nous répondons par des coups de terreur !

THÉROIGNE.

La terreur, où mènera-t-elle la Révolution ?

SCÈNE XV

LES MÊMES, UN GARDE-SUISSE, UN CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Un garde-suisse poursuivi, traqué, fend la foule.

PREMIER SANS-CULOTTE, *l'apercevant.*

Un Suisse !

(Il s'élance, le couteau levé.)

UN CAPITAINE D'ARTILLERIE, *se détachant de la foule, et s'interposant.*

Homme du Midi, sauvons ce malheureux !

PREMIER SANS-CULOTTE,
dont le bonnet rouge et la carmagnole ont révélé l'origine.

Tu es aussi du Midi ?

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Je suis Corse.

PREMIER SANS-CULOTTE, *lui prenant la main.*

Bon ! *(Rendant la liberté au Suisse, et le protégeant.)* Sauve-toi !

THÉROIGNE, *au capitaine.*

Oui, il vous appartenait de parler de clémence. Vous êtes le seul à qui je ne vois pas les mains rouges.

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Je ne me suis pas battu. J'étais au magasin de meubles du Carrousel, chez Bourrienne, dont le frère était mon camarade à l'école de Brienne. Quoique soldat, je n'avais pas encore vu de morts assemblés. Je n'imagine pas qu'on puisse jamais entasser tant de cadavres les uns sur les autres !

(Il va se retirer.)

THÉROIGNE, *le retenant encore.*

Capitaine, dont la pâleur proteste si noblement contre le carnage, dites-moi votre nom !

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Buonaparte.

ACTE V

Même décor qu'à l'acte précédent. — Une foule aussi nombreuse, mais plus débraillée. — On est en mai 1793. — Près du seuil de la Convention, un bourgeois et une bourgeoise parlementent avec une tricoteuse.

SCÈNE PREMIÈRE

La Foule, un Bourgeois, une Bourgeoise, une Tricoteuse, *puis* un Citoyen.

LE BOURGEOIS.

Mon épouse et moi, nous ne sommes que de passage à Paris. Nous voulons voir la Convention, tandis qu'elle siège encore dans la salle même où, il y a trois mois, elle a condamné à mort le ci-devant roi. C'est un député de mon département qui m'a donné ces deux billets de tribune.

PREMIÈRE TRICOTEUSE.

Notre réunion des Dames de la Fraternité a résolu que l'on n'entrerait plus ici par privilège. Les invitations à l'Assemblée sont un despotisme qui pèse sur ceux qui n'en ont point... Voici le cas que je fais de vos deux billets.

Elle les déchire.

LE BOURGEOIS.

Eh bien! maintenant que nous n'en avons plus, il nous reste alors le droit de tout le monde : laissez-nous entrer.

LA TRICOTEUSE.

Non!... Avec des figures comme les vôtres, on vient pour applaudir les Girondins. Pas de ça!... Au large!...

LA BOURGEOISE.

Malhonnête!...

LE BOURGEOIS.

Oui, quelle impudente commère! *(A un citoyen proche.)* Vous êtes témoin qu'on me réduit à entrer de force.

PREMIER CITOYEN, *au bourgeois.*

Sache d'abord que maintenant tout le monde se tutoie. Ensuite, un conseil : ne te fais pas une affaire avec la bande des tricoteuses qui se sont adjugé la police de la Convention. Elles ont la main leste!...

LE BOURGEOIS, *brandissant sa canne.*

Moi aussi!

PREMIÈRE TRICOTEUSE, *se retournant vers la porte.*

Holà! du renfort!

(Elle court en chercher dans l'intérieur.)

PREMIER CITOYEN.

Je crains qu'il n'en cuise bientôt à ta compagne.

LE BOURGEOIS.

Mon épouse?

PREMIER CITOYEN.

Ne sais-tu pas de quelle façon les tricoteuses sévissent, quand elles ont appréhendé une personne du sexe?

LE BOURGEOIS, *au citoyen.*

Quoi?... Que veux-tu raconter?...

PREMIER CITOYEN.

Je te prédis que si tu ne fais pas détaler ta femme, il va lui arriver, comme à tant d'autres, d'être fouettée!

LA BOURGEOISE.

Ciel!... Sauvons-nous!

LE BOURGEOIS.

Vite!... Viens, ma bonne!... Viens, ma douce! (*A son interlocuteur.*) Merci, honnête citoyen!

(*Les deux époux s'éclipsent dans la foule.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* LE BOURGEOIS *et* LA BOURGEOISE, UN GROUPE DE TRICOTEUSES.

LA BRANCHU, *apparaissant au nombre des tricoteuses à la porte de l'Assemblée, et retroussant ses manches.*

Où est-ce qu'il y a une mijaurée?

PREMIÈRE TRICOTEUSE, *cherchant en vain du regard.*

Le couple s'est enfui...

LA BRANCHU, *rabaissant ses manches.*

Dommage!

(Les unes rentrent dans l'édifice; quelques autres séjournent dans la foule.)

SCÈNE III

La Foule, un deuxième Citoyen, un Orateur, un Sans-Culotte, un troisième Citoyen.

DEUXIÈME CITOYEN, *à l'orateur.*

Dis ça tout haut. Monte sur cette chaise. *(A la foule.)* Il va vous répéter les paroles qu'il a prononcées hier soir au club des Jacobins.

L'ORATEUR, *du haut d'une chaise.*

Citoyens, un bon et un mauvais génie veulent à présent mener la République. Le bon génie est celui dont s'inspirent les députés de la Montagne...

LA FOULE.

Vive la Montagne!

L'ORATEUR.

Le mauvais génie, c'est la faction de Brissot, le parti de la Gironde...

LA FOULE.

Oui, oui!

L'ORATEUR.

Les Girondins entravent l'action du Tribunal Révolutionnaire. Ils s'opposent à l'emprunt forcé

sur les riches. Bref, ils repoussent toutes les vraies mesures de salut public. Etait-ce la peine de renverser Veto Ier, si nous tolérons que notre indigence se perpétue sous le veto des Girondins?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Les Girondins ne valent pas mieux que Capet!

L'ORATEUR.

Ces nouveaux tyrans, jusqu'à quand souffrirez-vous qu'ils pénètrent, (*Désignant l'Assemblée.*) dans le sanctuaire de la patrie?

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Ça ne peut plus durer!

LA FOULE.

Non!

L'ORATEUR.

Chaque jour vous reconnaissez ainsi qu'il faut en finir. N'empêche que, de la place où je vous parle en cette minute, (*Indiquant le jardin des Tuileries.*) je vois s'approcher tranquillement Brissot et sa séquelle!...

LA FOULE.

Ah!

L'ORATEUR.

Puisque l'Assemblée tarde à voter leur exclusion de son sein, vous-mêmes, citoyens, faites-leur passer le goût d'y revenir!... Vous êtes instruits de leurs brigandages indéniables, imprimés par la feuille de Marat, par le « Père

Duchesne ». Jetez-leur à la face toute leur scélératesse, quand ils vont déboucher au sommet de ce perron !

LA FOULE.

Oui !... Oui !...

TROISIÈME CITOYEN, *désignant le perron.*

C'est là que nous avons vu Brissot, le 10 août, accorder sa protection à la famille Capet !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRISSOT, *puis* PÉTION, *puis* GRANGENEUVE, *puis* VERGNIAUD. *Les députés se font, dans la foule, le même chemin difficile que la famille royale, à l'acte précédent.*

LA FOULE.

A bas Brissot !

TROISIÈME CITOYEN.

Regardez-moi ces cheveux d'anglican ! Brissot est vendu à William Pitt !

PREMIER SANS-CULOTTE.

Il jouit maintenant de ses rapines, installé dans le palais des rois !

BRISSOT, *se retournant*

J'occupe, en effet, un grenier dans le palais désert de Saint-Cloud. C'est ma femme qui blanchit les trois chemises que je possède, et les étend tour à tour à la fenêtre du palais des rois !...

LA FOULE.

A bas les voleurs!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Pétion! ta part dans le vol du garde-meuble, tu l'as placée en fonds étrangers!...

PÉTION, *sur l'épaule de qui Brissot pose fraternellement la main.*

Malheureux! ce qui nous afflige, ce n'est pas l'échafaud où vous nous poussez, c'est la mortelle misère où nous allons laisser nos veuves!

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

L'ORATEUR.

Si Grangeneuve n'est pas royaliste, demandez-lui donc pourquoi il a voté contre la mort du Roi?

DEUXIÈME CITOYEN.

Il ne répond rien. Il ne peut pas répondre!

GRANGENEUVE.

Fous que vous êtes! ce cou, auquel vous en voulez, je l'ai moi-même tendu volontairement à la mort, un jour où j'imaginai de faire trébucher la royauté dans mon sang. Mais je ne disposerai jamais délibérément d'une autre existence que la mienne.

LA FOULE.

Traître!

(Vergniaud s'est frayé un passage, pour rejoindre ses amis.)

L'ORATEUR.

Modérez le pas de Vergniaud : il nous doit une explication. Sans ses intrigues, Marie-Antoinette serait déjà guillotinée !

TROISIÈME SANS-CULOTTE.

Est-ce vrai, Vergniaud ?

VERGNIAUD.

Certes !

LA FOULE.

Ah !

VERGNIAUD.

Je n'ai rien de commun avec ces grands inquisiteurs qui, pour parler de leur Dieu de miséricorde, se sont toujours entourés de tortures et de bûchers !... Les formules sacrées de la liberté française, je me refuse, moi, à les chanter au monde, dans l'accompagnement que lui font le bruit du glaive judiciaire, l'éclair des coutelas, et le geste du bourreau !

(La foule poursuit les députés, de ses outrages, jusqu'à l'entrée de la Convention où ils disparaissent.)

VOIX DIVERSES.

Traîtres !... Voleurs !... Ennemis du peuple !...

SCÈNE V

LA FOULE, *se dispersant de droite et de gauche, et vers les fonds.* L'ORATEUR, LE DEUXIÈME CITOYEN, LE TROISIÈME SANS-CULOTTE, *puis* THÉROIGNE.

L'ORATEUR, *descendu de sa chaise, parlant en confidence au deuxième citoyen et au troisième sans-culotte.*

Si l'Assemblée ne les décrète pas d'accusation, nous prendrons le moyen dont les vrais patriotes s'entretiennent, encore tout bas, au club de l'Évêché.

DEUXIÈME CITOYEN.

Quel moyen?

L'ORATEUR.

Les assassiner.

TROISIÈME SANS-CULOTTE.

Chut!... (*Désignant Théroigne qui erre à l'écart, sous les arbres de la terrasse.*) Celle-là tient pour le girondisme... Tu la connais bien : Théroigne de Méricourt ?

L'ORATEUR.

Je l'ai aperçue, il y a environ treize mois, à la grande fête du 15 avril 1792... On la portait quasiment en triomphe... Comme elle est changée!...

DEUXIÈME CITOYEN.

Il paraît que sa conscience la ronge, depuis qu'elle a prêté les mains à la mise à mort d'un aristocrate... D'ordinaire elle attend que la terrasse devienne déserte pour promener une mine

sombre dans ces parages. Si, aujourd'hui, elle se mêle au monde, c'est par quelque raison exceptionnelle.

(Les trois interlocuteurs s'éloignent.)

SCÈNE VI

THÉROIGNE, DANTON.

THÉROIGNE, *à Danton qui vient vers l'Assemblée.*

Je te guettais, Danton.

DANTON.

Qu'y a-t-il pour ton service?

THÉROIGNE.

Je m'adresse à ton cerveau et à ton cœur. Dans ce moment, en signe de défaite, le drapeau noir est arboré sur l'Hôtel de Ville. La trahison du général Dumouriez laisse l'armée de la République sans chef sous le feu des Autrichiens. L'insurrection vendéenne poignarde la France dans le dos. Depuis que les Anglais ont joint leur armée navale à la ligne des puissances contre ce pays, le commerce agonise dans les ports, la famine apparaît en tous lieux... Si maintenant la guerre civile éclate, la patrie de la liberté va s'anéantir.

DANTON.

Que faire?

THÉROIGNE.

Il suffit, pour apaiser immédiatement les factions, que toi, et quelques-uns de la Montagne, vous fassiez une trêve avec Brissot et son parti.

DANTON.

J'ai offert, si le groupe de la Gironde démissionne, d'aller me liver en otage à la ville de Bordeaux.

THÉROIGNE.

Ah!... C'est bien, cela!... Cette solution, qu'est-ce qui l'ajourne?

DANTON.

Robespierre rend ce marché impossible. Lui ne veut pas quitter la place, ni rien céder, ni jamais admettre, si l'on ne pense pas comme lui, qu'on puisse être de bonne foi.

THÉROIGNE.

Du moins, ton influence sur la Convention prédomine assez pour que tu puisses la détourner de proscrire les modérés?

DANTON.

Peut-être.

THÉROIGNE.

Un homme de ton intelligence n'en est pas à supposer que les Girondins complotent le retour d'un Bourbon? Tu es bien convaincu de leur parfaite intégrité?... Les imputations odieuses ou

stupides dont on les accable, tu sais bien, toi, Danton, qu'elles ne sont pas vraies?...

DANTON.

Je sais qu'ils articulent contre moi des accusations aussi laides, aussi bêtes. Ils insinuent que, moi, je conspire pour Orléans!... Lors des massacres dans les prisons, après le 10 août, leur Roland et leur Pétion étaient autant que moi au pouvoir, quand on oscillait sous un pareil fardeau. Pourquoi n'ont-ils pas ordonné qu'on résistât aux égorgeurs, s'ils nous connaissaient des forces par qui se faire écouter dans l'ouragan?... C'est à moi seul qu'ils reprochent l'hécatombe, trouvant plus propice de m'éclabousser le front que de se frapper la poitrine!... Leur probité? J'en ferai mon refrain, quand ils cesseront de prétendre que j'ai dilapidé les cent mille écus de ma mission en Belgique!

THÉROIGNE.

Tu ne vaux pas mieux que moi! Les impulsions de la haine te gouvernent, comme je leur ai obéi! Tu ouvres l'oreille à tes ressentiments personnels, et tu fermes les yeux sur les intérêts supérieurs de l'humanité.

DANTON.

Parbleu! je ne suis pas Apollon, juché au-dessus de la terre, dans le char du soleil! Comme tout homme, je pousse ma charrue dans sa voie;

et mes contemporains, côte à côte pressés, les coudes au corps, balafrent parallèlement, comme ils peuvent, la plaine du monde !... Suivant nos muscles, nous pesons plus ou moins rudement sur le soc. Chacun sème la graine inconnue que, de naissance, il apporta dans la main. Derrière lui, la récolte possible et douteuse lève ou périt. Qu'importe !... D'autres laboureurs nous arrivent déjà dans le même sillon, suivis d'autres, par les vallées et les monts, jusqu'à la consommation des siècles !... (*Apercevant un nouveau venu.*) Allons ! adieu !... Je te renvoie à Sieyès.

Il gagne l'Assemblée.

SCÈNE VII

THÉROIGNE, SIEYÈS.

SIEYÈS.

Quelle manière de vociférer les noms ! (*Indiquant Danton qui disparaît.*) Pourquoi me désigne-t-il ?

THÉROIGNE.

C'est qu'en effet, Sieyès, il ne reste peut-être que toi d'assez grand pour être l'arbitre entre les deux esprits qui divisent l'Assemblée. De tradition, de sentiment et de pensée, tu es avec les Girondins... Sauve-les !...

SIEYÈS.

Les sauver ?... Mais ils ne sont perdus que s'ils y

consentent. Jusqu'à présent ils disposent d'une grosse majorité dans la Convention. On compte tout au plus cent Montagnards résolus sur sept cent cinquante députés... Que le parti de la Gironde propose des mesures, on les votera! *(D'une voix qui monte.)* Que, sans désemparer de la tribune, un de ses membres soit toujours en train de répondre ou d'attaquer! Que rien ne les intimide!... Ce n'est pas une affaire que de montrer quelque courage civique!

THÉROIGNE.

Ah! tu n'as pas perdu ta vigueur incisive de l'an 89!... Tu vas demander la parole?... Tu vas parler pour les Girondins!....

SIEYÈS, *s'effarant.*

Moi?

THÉROIGNE.

Oui, toi!... Tu commences bien à percevoir que l'espérance et le souffle défaillent dans leur gorge, depuis tant de jours qu'ils luttent pour tes idées. Monte aujourd'hui à leur secours, avec tes arguments neufs, ta réputation intacte, ta logique irrésistible...

SIEYÈS.

Moi?... Non!...

THÉROIGNE.

Comment cela?... Tu recules?...

SIEYÈS, *d'une voix faible, et avec un ton d'amical reproche.*

Entends ma voix. Je n'ai pas les poumons qu'il

faut pour imposer un discours dans l'atmosphère de cette assemblée-là! Je conseille les Girondins en secret. Je les sers donc d'autant mieux que personne ne peut dire ni savoir si je les approuve. *(Inspectant les alentours, où des groupes ont reparu.)* On nous remarque. Ce n'est pas bon. Je te quitte...

THÉROIGNE *le regardant s'en aller vers la Convention.*

Tel est donc Sieyès!... Il vient de rendre réelle à mes yeux la définition qu'a donnée de lui Robespierre : « Jamais celui-là ne paraît, mais il ne cesse d'agir dans le souterrain des assemblées. Il sape, il crée des monticules, il fait buter l'un contre l'autre, et se réserve, à l'écart, de profiter. C'est la taupe de la Révolution! »

(Sieyès s'en est allé. Théroigne s'achemine lentement, à sa suite, vers l'Assemblée.)

SCÈNE VIII

LA FOULE, THÉROIGNE, UN QUATRIÈME SANS-CULOTTE.

QUATRIÈME SANS-CULOTTE, *accourant.*

Citoyens, savez-vous le nouveau crime des Girondins?

L'ORATEUR.

Lequel ont-ils pu commettre encore?

QUATRIÈME SANS-CULOTTE.

On a découvert qu'ils accaparaient des masses

de pain chez les boulangers, et, ce qu'ils en font, voulez-vous que je vous le dise?

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Dis-le!

QUATRIÈME SANS-CULOTTE.

Notre pain, pour nous révolter contre la République, notre pain, ils le jettent nuitamment dans la Seine!

LA FOULE.

Oh!

L'ORATEUR.

Que ceux qui sont las d'être persécutés, d'être bafoués, que ceux-là me suivent! *(Indiquant l'Assemblée.)* Je vais à la barre exiger l'arrestation de tout ce qui pactise avec les Girondins!...

LA FOULE, *suivant l'orateur.*

En avant!

THÉROIGNE, *debout sur les marches de la Convention.*

Un instant, citoyens!... Je ne vous demande qu'un instant!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Que nous veux-tu?

THÉROIGNE.

Je veux que vous preniez le temps de résister aux conseils de la misère et de la perfidie! Je veux que vous reconnaissiez, dans les hommes dont vous jurez la perte, une lignée très pure de

vos penseurs anciens, de vos meilleurs philosophes!... L'âme qui veille en eux, âme forte et claire, rebelle aux chimères, affranchie des superstitions, appréciant la vie sans détester la mort, cette âme-là, parmi tous les rayonnements du génie français, représente votre sagesse nationale.

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

L'ORATEUR.

Ton temps est passé, Théroigne!... On ne t'écoute plus!...

THÉROIGNE.

Vous m'écouterez, pourtant!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Dis donc, Théroigne, tu n'étais pas avec les modérés, le jour où, dans cet endroit même, je t'ai vue tenir les bras de Suleau qu'on tuait!

THÉROIGNE.

Depuis cette époque, j'habite les cavernes du remords; et c'est parce que j'en arrive vers vous qu'il faut que vous m'écoutiez!

PREMIER CITOYEN, *à la foule.*

Laissez-la parler.

THÉROIGNE.

Quelqu'un a rappelé ici le nom de Suleau?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Oui, moi !

THÉROIGNE.

Je t'apporte de ses nouvelles : la nuit dernière, je l'ai encore revu.

DEUXIÈME CITOYEN.

Elle divague !...

THÉROIGNE.

Dans les profondeurs du sommeil, j'entendais une immense acclamation. Une femme m'apparut, que tous saluaient de ce même cri : « Vive la Révolution ! » Mais, dans les traits de son visage, je reconnus, avec stupeur, le mien.

LA FOULE.

Ha ! ha ! ha !

THÉROIGNE.

C était moi !... J'incarnais la Révolution. J'étais parée de belles couleurs blanches, rouges et bleues. Je tendais vers tout l'univers des mains fraternelles. Je prononçais des phrases sublimes. J'accomplissais des actes prodigieux. J'étais, vous dis-je, la Révolution !

LA FOULE.

Ha ! ha ! ha !

THÉROIGNE.

Soudain, le froid d'une bouche morte s'approcha de mon oreille... Ce François Suleau, dont

j'ai assuré l'immolation, me suivait et me disait : « — Tu as goûté au moyen le plus sûr d'avoir toujours raison ; tu ne te déshabitueras plus de tuer le contradicteur, de tuer pour qu'on se taise, de tuer encore, parce que tu auras tué !... » Et je me sentis précipitée dans un océan pourpre, sur lequel roulaient des milliers de têtes coupées chez toutes les castes : têtes fines à cheveux d'argent, têtes hâlées d'où pendaient des barbes grossières, blondes têtes de femmes, des têtes même d'enfants ! Je me défendais contre leurs dents grinçantes. Je criais : « — Erreur !... Vous me prenez pour la tyrannie. C'est elle seule qui, depuis les origines du monde, a eu le loisir de faire tant de têtes sans corps... Moi, vous voyez bien ma cocarde fraîche ! Je suis la Liberté nouvelle ! Je suis la généreuse Révolution !... » Mais toutes les têtes aux yeux fixes répondaient : « — C'est pourtant toi !... C'est toi qui nous as tranchées au ras des épaules, ouvrant ainsi les sources rouges, vidant les précieux réservoirs de sang qui se sont perdus en cette mer fumante. C'est toi, égale aux pires tyrannies, toi ! toi ! Révolution ! »

LA FOULE.

Silence !

THÉROIGNE.

Écoutez encore ! Écoutez : quand on vous aura jeté les Girondins à dévorer, vos appétits réclameront à nouveau des autres, et puis des autres !...

L'ORATEUR.

Mais qu'on la fasse taire!... Emmuselez-la!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

A bas la Girondine!

LA FOULE.

A la lanterne!

THÉROIGNE.

Les flots sanglants de mon rêve, vous marchez à vous y engloutir, tigres insatiables!...

LA FOULE.

A la lanterne!

THÉROIGNE.

Brutes aveugles!

LA FOULE.

A mort! A mort!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Une corde, pour la pendre!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

A l'arbre, ici!

(La foule s'est emparée de Théroigne. Un sans-culotte a couru chercher une corde.)

THÉROIGNE.

Le lieu du crime sera celui de l'expiation... C'est bien!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARAT.

Un brouhaha s'élève au bout de la terrasse des Feuillants.

VOIX AU LOIN

Vive Marat!... Marat!... Marat!...

TROISIÈME CITOYEN.

Laissons un chemin à Marat.

MARAT, *accompagné par un cortège d'admirateurs.*

Que se passe-t-il, citoyens?... *(Il aperçoit un sans-culotte grimpé à l'arbre contre lequel Théroigne est maintenue, et qui noue la corde autour d'une branche.)* C'est avec Théroigne que vous êtes aux prises?... Vous allez exécuter une femme?

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Elle insulte le peuple.

L'ORATEUR.

Elle essaie d'alarmer contre la Révolution les personnes sensibles.

MARAT.

On doit mettre les femmes en dehors de nos querelles politiques... *(A ceux qui tiennent Théroigne.)* Lâchez celle-ci...

LA FOULE, *grondant.*

Euh!

MARAT.

N'avez-vous pas confiance en Marat?

LA FOULE.

Si!... Vive Marat!

MARAT.

Alors, rapportez-vous-en à l'Ami du peuple, quand il pardonne à la faiblesse d'un sexe inoffensif.

PREMIER CITOYEN, *sentencieusement, à un citoyen.*

Les femmes sont moins inoffensives que ne le suppose Marat.

MARAT, *à Théroigne.*

A l'avenir, citoyenne, surveille mieux ton langage. Et, maintenant, retire-toi.

(Il pénètre dans l'Assemblée. Théroigne demeure comme étourdie et inconsciente.)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* MARAT, UN CI-DEVANT MARQUIS.

LE CI-DEVANT, *essayant de stimuler les groupes.*

Si les tricoteuses étaient là, Théroigne ne s'en tirerait pas avec tant d'impunité!...

DEUXIÈME CITOYEN.

Quel est ce patriote?

PREMIER CITOYEN

Quoi? Tu ne l'as pas encore rencontré frétillant dans quelque carrefour où l'on fichait une tête au bout d'une perche?... C'est le nouveau secrétaire de la section des Piques, le ci-devant marquis de Sade.

SCÈNE XI

LES MÈRES, LES TRICOTEUSES. *Celles-ci, avec de violentes clameurs sortent du bâtiment de la Convention, rejetées au dehors par les gardes.*

LA BRANCHU.

Comme nous manifestions contre le président Girondin, il nous a fait expulser!

PREMIÈRE TRICOTEUSE.

J'ai été poussée, cognée contre un mur!

LE CI-DEVANT MARQUIS DE SADE, *désignant Théroigne*

Celle-là trouve, sans doute, que c'est bien fait pour vous?

LA BRANCHU.

On m'a dit, en effet, que Théroigne était Brissotine et Girondiste!

LE CI-DEVANT MARQUIS DE SADE.

Pendant que les Girondins vous chassaient, elle nous tenait des discours pour les déifier.

LES TRICOTEUSES, *grondant.*

Oh!...

THÉROIGNE, *encore dans les vapeurs de sa vision.*

Place!... Faites-moi place!

LA BRANCHU, *marchant vers elle.*

Aussi vrai que Branchu s'est fait tuer le 10 août pour n'engraisser que les ogres de la Gironde, aussi vrai que, depuis lors, mes garçons et moi, nous crevons de faim, tu vas en passer par la justice des tricoteuses!

THÉROIGNE, *prise d'épouvante.*

Que me voulez-vous?

LA BRANCHU, *fixant sur elle un atroce regard.*

Tu t'en doutes peut-être?

THÉROIGNE, *ayant compris et affolée.*

Tuez-moi! Ne m'avilissez pas!

LA BRANCHU.

A genoux, la Girondine! à genoux!

(Les tricoteuses, avec des mines horribles, les mains brandies comme des battoirs, avancent d'un pas tragique.)

THÉROIGNE.

Oh! les monstres!... les monstres!...

ACTE VI

Une cour de la Salpêtrière. — A droite, un cabanon grillé. — A gauche et au fond, des corps de bâtiment percés, chacun, d'une voûte profonde qu'une grille termine. — Dans la cour, un arbre à gauche, et un banc de pierre ; à droite, une margelle de puits.

SCÈNE PREMIÈRE

Derrière la grille du cabanon on n'aperçoit qu'un peu du vêtement de Théroigne, effacée dans un coin. La Branchu ressort du cabanon, où elle a porté une écuelle ; Brigitte achève de balayer la cour.

LA BRANCHU, BRIGITTE.

BRIGITTE.

La place est maintenant nette pour le beau monde que promène Monsieur le Directeur de l'Hospice Impérial. Il ne traine plus rien, madame Branchu, ni une feuille, ni un chiffon.

LA BRANCHU

N'aurais-tu pas aussi toute une bibliothèque à enlever, si tu avais retourné la paillasse de la recluse ? Allons, Brigitte ! ne fais pas l'ignorante !

(Tirant quelques bouquins de la poche de son tablier.) Voilà toute la paperasserie que j'ai dénichée : des imprimés de la fin du siècle dernier, qui racontent les circonstances dans lesquelles ont péri les différents chefs de la Révolution !

BRIGITTE.

Je vais vous dire, madame Branchu : il y avait des moments où cette malade s'acharnait à m'interroger. D'abord, faute de savoir, je lui répondais n'importe quoi. Mais ça ne faisait pas son compte. Aussitôt, elle me persécutait de nouvelles questions ; elle me mettait en contradiction avec moi-même ; elle s'exaspérait... Alors, en vue de la satisfaire, de la calmer...

LA BRANCHU.

Joli moyen !... Il en résulte qu'à présent, de jour et de nuit, elle s'éveille en criant les noms de ceux-là dont j'ai vu tomber les têtes. Elle les interpelle et, censément, leur réplique, avec toutes sortes de simagrées !

BRIGITTE.

Chaque fois que vous voudrez la faire redevenir tranquille, vous n'aurez qu'à vous montrer.

LA BRANCHU.

Comment cela ?

BRIGITTE.

Je n'oublierai jamais son allure en vous aper-

cevant, quand, après une quinzaine d'années d'internement à divers endroits, elle nous fut amenée, il y a dix-huit mois, dans ce coin de la Salpêtrière.

LA BRANCHU, *avec rudesse et anxiété.*

Qu'est-ce que tu chantes ! A quoi donc veux-tu faire allusion ?

BRIGITTE.

Il n'y a pas lieu de vous fâcher. Je revois seulement les yeux injectés, les soubresauts, les hurlements de la femme qui nous était transmise par les Petites-Maisons. Là-bas, paraît-il, elle injuriait et menaçait tout le monde, accusant ses gardes d'être des royalistes déguisés. Ici, dès qu'elle rencontra votre regard, un tremblement la prit. Elle recula sans tapage, le front bas, comme un animal dompté. C'était à croire qu'elle vous connaissait de jadis, et que vous aviez eu quelque occasion de lui faire peur.

LA BRANCHU, *gênée.*

Les folles ont des manières qu'on est pas tenu d'expliquer... Si je rappelle à celle-ci je ne sais quoi, tant pis ! Ce n'est pas moi qui l'ai fait mettre dans le service où je gagne ma vie !

BRIGITTE.

Je voudrais vous demander quelque chose, madame Branchu. Mais vous avez des façons qui, moi aussi, m'effarouchent, quand parfois

j'essaie de vous tirer un mot sur l'époque de la Révolution.

(Elle est allée emplir une cruche, que, tout en parlant, elle a portée au cabanon.)

LA BRANCHU.

De quoi s'agit-il?

BRIGITTE.

Il y en a qui disent que cette malheureuse a perdu la raison pour avoir été fouettée par les tricoteuses en place publique?... Si c'est vrai, vous êtes d'âge à avoir entendu parler de cela, autrefois...

LA BRANCHU, *avec le souci visible de se disculper à ses propres yeux.*

Consulte, comme je l'ai fait, le médecin en chef. Il te répétera que personne n'a la puissance de donner la folie à personne. Les gens sont fous de naissance, attendant un prétexte à ce que la chose se déclare. Ou bien, de naissance, on ne devient jamais fou, ni folle, quoi qu'il vous arrive, quoi que l'on ait commis!... J'en suis un exemple!... Laissons les tricoteuses à ce qu'elles ont fait, sans y ajouter. Laissons tout cela!... *(Imposant sa volonté de changer de conversation.)* Qu'est-ce que tu colportais, il y a un instant, dans les cours, au sujet d'une nouvelle bataille?

BRIGITTE.

Oh! madame Branchu, le bulletin en est au

Moniteur!... Nous venons de vaincre les Autrichiens... ou les Russes... ou les Prussiens... ou tous ceux-là ensemble. Je ne me rememore pas au juste avec qui Napoléon est en guerre pour le moment. On s'est battu depuis l'aube jusqu'à la nuit noire. On ne se guidait plus, à la fin, que par les jurons et les cris funèbres de chaque pays. Et l'on se tuait sans se voir!

LA BRANCHU.

Malheur!

BRIGITTE.

C'est un beau succès, vous savez!... Dix mille ennemis, peut-être, ont mordu la poussière.

LA BRANCHU.

Malheur!... Malheur!...

BRIGITTE.

Comment!... Toutes ces victoires de notre Empereur, ça ne vous enthousiasme pas?

LA BRANCHU.

Non!

BRIGITTE.

Voulez-vous que je vous dise, madame Branchu? Vous gardez, au fond de vous, une préférence pour le temps de votre jeunesse, qui était celui de la République.

LA BRANCHU.

Ha ! la ! la !... Je n'ai de préférence pour aucun gouvernement !... Les Suisses de Louis XVI ont tué mon mari. Le comité de Salut public fit arrêter mon frère, qui travaillait à l'imprimerie du *Père Duchesne,* et mon père, qui n'avait pas dénoncé un émigré dont il avait servi la famille : En moins d'un mois, le même régime de la Terreur, le même ! guillotinait le vieux papa comme terroriste un peu tiède, et le jeune homme comme terroriste trop ardent... *(Avec un sanglot dans la voix.)* Il me restait deux fils qui n'avaient pas encore l'âge qu'on me les tuât sous Louis XVI ou sous Robespierre. *(Avec un rictus.)* Napoléon s'est chargé d'eux ! Il les a emmenés l'un après l'autre, à des bouts opposés de la terre ; et il les a fait tuer dans des pays si lointains, par des gens si éloignés, que leurs affaires n'avaient jamais pu regarder mes fils... ni même l'Empereur ! Ainsi, ce que je sais de tous les gouvernements, c'est que les gens n'y comptent qu'autant que des bœufs ; et ceux qui mènent les hommes, je les ai toujours vus les mener à l'abattoir !... Le jour où l'on me ferait maintenant crier : « Vive celui-ci ! » ou « Vive celui-là ! », tonnerre ! il ferait chaud !...

BRIGITTE.

Gare !... voici les visites.

(La Branchu et Brigitte s'effacent dans un angle de la cour.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DIRECTEUR DE LA SALPÊTRIÈRE, UNE PREMIÈRE DAME, UNE DEUXIÈME DAME, SIEYÈS, *entrant par la route de gauche.*

PREMIÈRE DAME

Oh! oui, monsieur le Directeur, nous sommes intéressées au plus haut point!

DEUXIÈME DAME.

La duchesse et moi, nous mourions d'envie de voir des folles. Mais, sans notre ami le comte Sieyès, nous aurions craint de vous paraître d'étranges personnes, en venant vous témoigner d'un caprice aussi bizarre.

LE DIRECTEUR, *naïvement.*

Oh! mesdames! ici l'on s'habitue à tous les genres d'idées.

PREMIÈRE DAME.

Qu'y a-t-il à voir dans cette cour?

LE DIRECTEUR, *désignant le cabanon.*

Je vous signale, là-bas, une créature qui eut son heure de célébrité : Théroigne de Méricourt.

SIEYÈS, *à part.*

Théroigne!

DEUXIÈME DAME, *interrogative.*

Théroigne?

SIEYÈS, *à part.*

Je la croyais morte!... *(Il va vers le cabanon, et le fouille du regard, à une distance sage.)*

PREMIÈRE DAME, *au directeur.*

C'est bien à cette fille-là qu'il arriva... Voyons, je ne crois pas me tromper?... *(Un colloque d'explications se poursuit, à voix basse, entre les deux dames, le directeur et les infirmières.)*

SIEYÈS, *devant les barreaux, à part.*

Elle est donc là, cette image de la Révolution!... A ses débuts, fringante et belle, puis mégère horrible, et culbutée enfin dans le ridicule... Maintenant, en cage!

LE DIRECTEUR, *élevant la voix.*

Elle est dans une phase de lucidité relative... Nous allons la faire causer...

SIEYÈS, *vivement.*

A quoi bon!... Puisqu'elle repose, épargnons-là! Contentez-vous, mesdames, d'un coup d'œil sur cette misère. *(Les deux dames, suivies des infirmières, se portent devant le cabanon, où elles restent à chuchoter. Sieyès prend à part le directeur.)* Il est notoire que jadis, j'ai connu Théroigne... un peu. Cela n'a pas la moindre importance. Mais si, par une fatalité, à mon aspect, elle prononçait mon nom, vous devinez quels

quolibets mes malicieuses compagnes tireraient de là pour en alimenter la Cour.

LE DIRECTEUR *avec une respectueuse obligeance*

J'imagine, monsieur le comte, que l'Empereur, à votre sujet, ne tolérerait pas la raillerie.

SIEYÈS, *avec une rancune bien profonde*

Lui!...

LE DIRECTEUR

Excusez si je me pique de quelques notions sur les événements contemporains. Mais qui a rappelé d'Egypte, au bon moment, le général Bonaparte? Qui a préparé le 18 Brumaire? Qui a dicté le texte même de la Constitution du Consulat?

SIEYÈS.

Il n'y a peut-être plus que vous à m'accorder que c'est moi qui ai fait tout cela!

LE DIRECTEUR.

Oh! monsieur le comte, Sa Majesté a, par maintes preuves publiques, attesté ce que vous doivent les assises de son trône. Elle vous a fait attribuer, à titre de récompense nationale, le domaine de Crosne. Tous les bons Français, en outre, ont pu se réjouir de vous voir successivement nommé président du Sénat, grand-aigle de la Légion d'honneur et, récemment, comte de l'Empire.

SIEYÈS.

Mes détracteurs s'efforcent de gâter tout cela, en alléguant que j'ai collaboré, autrefois, avec les pires révolutionnaires!...

LE DIRECTEUR, *dans une protestation indignée.*

Les révolutionnaires n'ont pas eu de justicier plus rigoureux que vous! Dès l'année 1795, vous étiez à la tâche pour faire voter la grande loi de police, la loi martiale de l'an III, en vertu de laquelle furent exterminés les derniers jacobins, les derniers montagnards...

(En écoutant l'hommage qui lui est ainsi rendu, le front de Sieyès et son regard se sont couverts d'un voile sombre. Puis une autre pensée intérieure les éclaire furtivement.)

SIEYÈS.

Je ne sais si c'est l'atmosphère de ce lieu de démence, mais voici que je me laisse prendre à une curiosité malsaine : je voudrais, sans que cela dût se savoir, me retrouver un instant en présence de cette folle. Je voudrais m'aventurer dans les ténèbres de son âme, solliciter sa cervelle pour qu'il m'en vienne peut-être un léger frisson des choses que j'ai vues s'ensevelir dans l'histoire... Pouvez-vous me ménager un tête-à-tête avec Théroigne?

LE DIRECTEUR.

Rien de plus facile. Elle n'est pas méchante actuellement, si l'on s'abstient de la contredire.

Pendant que vos compagnes poursuivront la tournée, revenez sur vos pas : Théroigne sera seule.

SIEYÈS

C'est cela. Tout à l'heure je reviendrai.

LE DIRECTEUR, *aux deux dames.*

Nous allons nous rendre ailleurs, mesdames, s'il vous plait !

DEUXIÈME DAME, *avec soulagement.*

Oh ! oui !... Bien volontiers !

PREMIÈRE DAME, *à la deuxième dame.*

N'est-ce pas ?... *(Au directeur.)* A cause de ces barreaux, on pensait considérer une bête féroce... Mais elle vient de lever les paupières. Et, depuis lors, c'est un être humain, c'est une femme, qui a les yeux les plus tristes du monde !...

LE DIRECTEUR, *aux deux dames et à Sieyès, en indiquant le passage par la voûte du fond.*

Par là, je vous prie. *(A la Branchu.)* Montrez le chemin. *(Resté en arrière avec Brigitte.)* Allumez la lanterne... Le jour baisse. La lune est déjà levée. Cette visite n'en a pas fini. *(Brigitte a éclairé.)* Vous allez ouvrir le cabanon, *(Indiquant la voûte de gauche.)* et vous retirer dans la loge.

(Le directeur sort par le fond. Brigitte remonte, au moyen d'une corde à poulie, la lanterne qu'elle a fait descendre, et sort par la gauche.)

SCÈNE III

THÉROIGNE, *seule.*

(Elle a bu, avec une soif bestiale, à même la cruche posée près d'elle. Elle pousse la grille derrière laquelle elle était enfermée et apparait dans un vêtement blanc, qui tient de la robe, de la simple chemise et du suaire. Les rayons de la lune illuminent son visage.)

Libre!... Je suis libre!... Ainsi, dès que je le voudrai, je puis m'en aller de Vienne... Oh! Sire! je n'oublie pas à quelle condition vous faites tomber devant moi les barreaux de cette prison. Je remplirai toutes vos instructions!... Je m'acquitterai, largement!... Je répéterai aux Français qu'il leur faut s'agenouiller bien vite aux pieds du roi Louis XVI. Sinon, son bon frère d'Autriche et son bon frère de Prusse tireront les oreilles des Parisiens jusqu'à les leur arracher! Je leur dirai cela. Je le leur dirai tant que j'aurai de forces!... *(Elle tend son attention vers des bruits qui ne sont encore perceptibles que pour elle seule.)* Les voilà déjà qui répondent!... *(La musique de la Marseillaise commence en sourdine.)* Tenez, Sire, écoutez ces voix!...

(A la cantonade, des voix chantent, qui semblent descendre des nuages :)

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?

Pour nous, Français, ah! quel outrage!
Quel transport il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!

Aux armes, citoyens!

(Les voix de la cantonade s'évaporent dans le refrain.)

Quelle chanson que celle qui met ainsi debout un peuple tout entier!... Mais comment voudrait-on que la Royauté se chargeât de mener la Révolution à la victoire?... Eh bien! jetons le trône à bas!... C'est évident que tout est perdu, si l'on ne proclame pas, demain, la République!... L'insurrection partout est prête. Je l'entends qui marque le pas...

(Les voix, aériennes, reprennent à la cantonade :)

Monsieur Veto avait promis
D'être fidèle à sa patrie.
Mais il y a manqué.
Ne faisons plus quartier!

Dansons la Carmagnole!
Vive le son! Vive le son!
Dansons la Carmagnole!
Vive le son du canon!

Silence! on va se réunir ce soir chez Théroigne! *(Elle entend un bruit de tambour, dans le ciel.)* Rose, dépêche-toi! On bat déjà la générale par la rue de Tournon. Rose, éclaire la table de la salle à manger... *(L'ancienne salle à manger se dessine doucement, au second plan de la scène, dans un redan de la façade de pierre.)* Ah! la demeure est prête... Écoute encore, Rose : si le citoyen Sieyès vient, tu éviteras

qu'il se rencontre avec personne avant que je lui aie parlé... Comment se fait-il que mes amis ne soient pas encore ici?... Leur serait-il arrivé malheur?... Oui! je me rappelais, il y a un moment, ce qui leur est arrivé.... Je l'ai oublié... Non! je sais!... Oh! ils réussiront bien à venir tout de même : cette cloche des Cordeliers *(On entend le tocsin.)* fait assez de vacarme pour réveiller les morts!... Holà! mes amis! que devenez-vous? L'heure sonne! *(Trois spectres entrent par la droite, sortant de la muraille. Ils portent leurs costumes de Conventionnels, mais décolorés, grisâtres; et ils marchent avec la rigidité qu'on peut rêver pour des hommes de pierre.)* Pétion!... Barbaroux!... Grangeneuve!... Oh! je suis bien aise de vous revoir!... Comme vous êtes pâles!... Ah! dame! vous revenez de loin!... *(Les conduisant vers la salle à manger.)* Vous trouverez là des sièges et de quoi vous remettre. Vous êtes les premiers; mais nos amis ne sauraient plus tarder. *(Aux ombres de Grangeneuve et de Barbaroux.)* Cette marque rouge que vous avez au cou, qui vous l'a faite? *(S'adressant, cette fois, à Pétion, aussi.)* Quels ont été vos meurtriers à tous les trois? *(Les trois ombres indiquent la gauche, par où apparaissent Camille Desmoulins, Chabot, Fabre d'Églantine et Danton. — Théroigne va au-devant de ceux-ci.)* Oui, c'est toi, Camille, par tes pamphlets!... C'est toi, Chabot, qui as chargé de tes accusations tout le parti de ton ami Grangeneuve!... C'est toi, Fabre d'Églantine, qui as mortellement déposé contre les Girondins!... C'est toi, Danton, qui, du haut de la Montagne, as lancé sur eux les foudres et les rochers de ton éloquence! Ne te détourne point! Je ne te

demande pas de comptes : on les a rendus quand, soi aussi, on a jeté sa tête, en paiement, dans le panier de son !... Dites-moi, vous autres, lequel de nos amis, *(Elle désigne du geste la balafre au cou.)* à son tour, vous a coupé le cou ? *(Les spectres, avant de passer dans la salle à manger, montrent du doigt un huitième spectre, qui vient par la voûte de gauche.)* Toi, Robespierre, toi qui avais servi de parrain à l'enfant de Camille Desmoulins !... Oh !... Et quel est encore celui de nos amis qui t'a poussé, toi-même, sous le couperet ? *(Le spectre de Robespierre désigne du pouce, par-dessus son épaule, un spectre qui le suit.)* Oui !... Collot d'Herbois ! tu as étouffé la voix de Maximilien sous ta sonnette de président, le 9 thermidor ! Tu es allé, après cela, mourir de la déportation à Cayenne, dévoré par la fièvre. *(Une nouvelle ombre vient se joindre à celle de Collot d'Herbois.)* Gilbert Romme, le dernier échafaud de la Révolution s'est dressé pour toi ! Mais il te restait un couteau ! *(Romme montre sa plaie au flanc.)* Tu t'es libéré de la vie !... Pour vous deux, qui s'est chargé de dicter votre mort ? Ah ! vous n'avez pas besoin de répondre. Je l'ai lu. Je l'ai appris : c'est celui de nos amis qui n'est pas encore là !... Dès qu'il surviendra, je vous l'enverrai. Mais disparaissez d'abord ! *(Les deux derniers spectres vont rejoindre tous les autres.)* Ne choquez pas vos dents, ni vos verres. Il pourrait en prendre ombrage ; il est si défiant !... *(La salle à manger se refait obscure. La façade de pierre reparaît, à sa place. — Tendant l'oreille.)* J'entends des pas. Ce ne peut être que lui... *(Sieyès apparaît en haut des marches, par la voûte du fond.)* Oui ! c'est Sieyès !

SCÈNE IV

THÉROIGNE, SIEYÈS.

SIEYÈS, *stupéfait.*

Vous me reconnaissez ?

THÉROIGNE.

Je t'attendais.

SIEYÈS, *de même.*

Moi ?

THÉROIGNE.

Je t'ai mandé pour que tu apportes ton génie à la fondation de la République. Causons vite, sans bruit. *(Indiquant la place où ont disparu les spectres.)* Ils sont tous là !

SIEYÈS.

Théroigne, faites un effort. Tâchez de ressaisir la réalité. Vous n'avez ici, auprès de vous, qu'un seul ami d'autrefois... Et je viens examiner s'il me serait possible d'améliorer votre sort.

THÉROIGNE.

Le serment que ceux-là sont en train de faire à la liberté ou à la mort, tu peux t'y fier. Ils le tiendront, je te le garantis. S'ils ne triomphent pas, ils mourront... Veux-tu les rejoindre dans cette pièce où tu les vois ?...

SIEYÈS

Je ne vois qu'une façade de pierre et de fenêtres grillées.

THÉROIGNE, *impérieusement*

Là!... devant toi!... Il y a les plus rudes ouvriers de la Révolution : Desmoulins, Robespierre, Danton, Barbaroux...

SIEYÈS, *doucement*

Les hommes qui portèrent ces noms se sont perdus par les plus funestes excès!

THÉROIGNE.

Qu'est-ce qui te prend, ce soir, de faire le dégoûté? Je t'ai entendu approuver la prise de la Bastille, la prise des Tuileries... Laisse un peu que je m'y retrouve... Tu as voté la mort du Roi. Tu as ainsi donné le branle à la machine qui coupe les têtes... Allons! viens! Tu peux figurer à la table des hôtes parmi lesquels je te convie.

SIEYÈS.

Pauvre Théroigne! Vous songez donc toujours à ce tas de gens qui n'existent plus!

THÉROIGNE.

Vraiment!... Et toi, est-ce que tu existes?... *(Elle lui prend les bras, qu'elle tâte jusqu'à l'extrémité des doigts.)* Oui, tes mains ne sont pas froides! *(Elle approche son visage de celui de Sieyès.)* Tu souffles de la

chaleur! Tes yeux brillent!... Malédiction! Que fais-tu donc ici?

SIEYÈS, *pressé de se dégager.*

Ma présence vous agite... Dans l'intérêt de votre santé, il vaut mieux que je m'éloigne...

THÉROIGNE.

Non! Reste!... Mets de la lumière dans ma tête! Aide-moi à tout me rappeler, à tout comprendre! à tout savoir!... Quel a été ton rôle? quelle a été ton œuvre, pendant que les autres mouraient?

SIEYÈS, *après un long temps, avec l'expression des grandes difficultés franchies.*

J'ai vécu.

THÉROIGNE.

Alors, la Liberté n'a plus eu de fils que toi pour la garder aussi vivante... Qu'en as-tu fait?

SIEYÈS.

Laissez cela!... Laissez-moi!...

THÉROIGNE.

Tu trembles!... Tu fuis! Tu ne veux pas dire!... Ah! les couleurs de ton visage répondent pour toi! *(Montrant, de l'index, la façade de pierre.)* Ceux-là, qui sont morts, ne portent pas seulement, sur leur face blême, le deuil de leur propre vie; ils attestent que la liberté s'est enterrée avec eux...

Toi, tu es vivant, tu es gras, tu peux montrer le sourire des bouches bien nourries par les abjurations, les complaisances, les bénéfices!

(Elle ne cesse de marcher vers lui, qui recule.)

SIEYÈS, *acculé à la margelle du puits, et y tombant assis.*

Théroigne, calmez-vous!... Taisez-vous!

THÉROIGNE, *le saisissant par un pan d'habit.*

Toi, tu es vêtu de riches étoffes! Et nous n'avons que des guenilles pour nous couvrir, nous tous qui sommes morts! *(Les convives reparaissent et viennent encadrer Théroigne de leurs formes spectrales.)* Regarde-les autour de moi! regarde tout ce monde glacé qui te dévisage et se détourne!

SIEYÈS.

Vos mirages, vos hallucinations vont vous rejeter dans les pires fureurs!...

THÉROIGNE.

Venez donc vous aussi, tant que vous êtes, qui, de votre sang, avez généreusement fécondé la terre de liberté, pour des moissons futures! Venez, vous de quatre-vingt-treize et de quatre-vingt-quatorze! qui vous êtes entr'égorgés pour un même idéal, vous immolant, les uns les autres, à votre foi terrible!

SIEYÈS.

Théroigne!... Vous allez vous faire lier dans la camisole de force!

THÉROIGNE.

Venez, mes camarades, avec vos têtes tranchées, avec vos corps poignardés, venez faire honte à ce survivant!

SIEYÈS.

Folle!... Folle!...

THÉROIGNE.

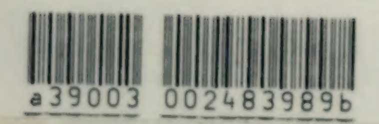
Venez, les exécutés, les suicidés, les assassinés! *(Durant leur appel, des spectres entrent successivement de toute part.)* Venez, Brissot! Buzot! Vergniaud! Valazé! Gorsas! Basire! Guadet! Rabaut Saint-Etienne! Gensonné! Saint-Just! Lepelletier-Saint-Fargeau! Marat! Hérault de Séchelles! Couthon, sur tes béquilles!... Venez, Ducos! Manuel! Robespierre-le-Jeune! Fonfrède! Condorcet!... Et puis encore!... Et puis encore!... Et puis encore!... Tous! tous! tous!... Venez bannir ce vivant de votre assemblée sans regard et sans voix!... Chassez-le de la grande Convention Nationale, où l'on n'était pas digne de siéger quand on n'y est pas mort!...



TABLE



PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.


a39003 002483989b

